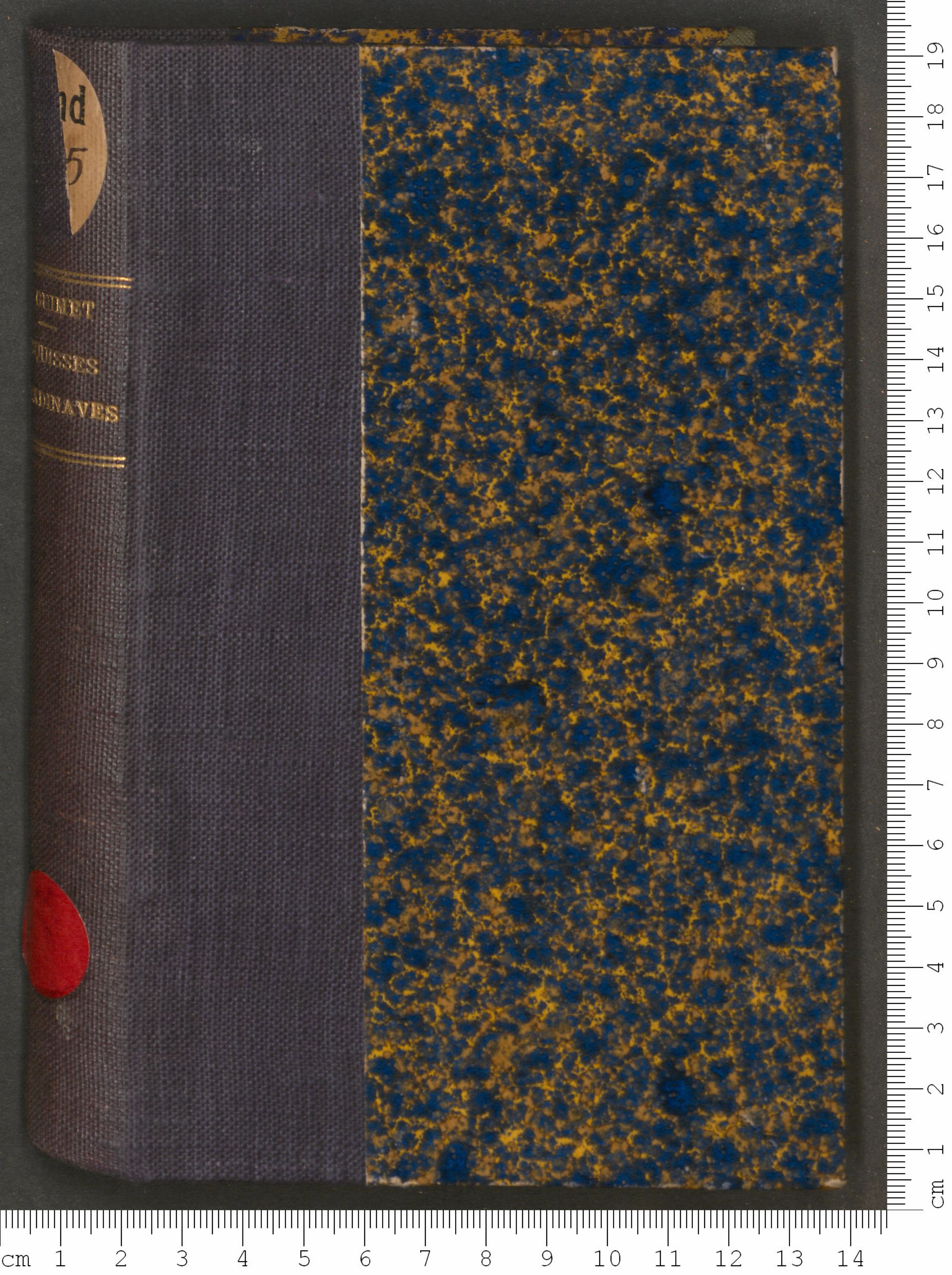
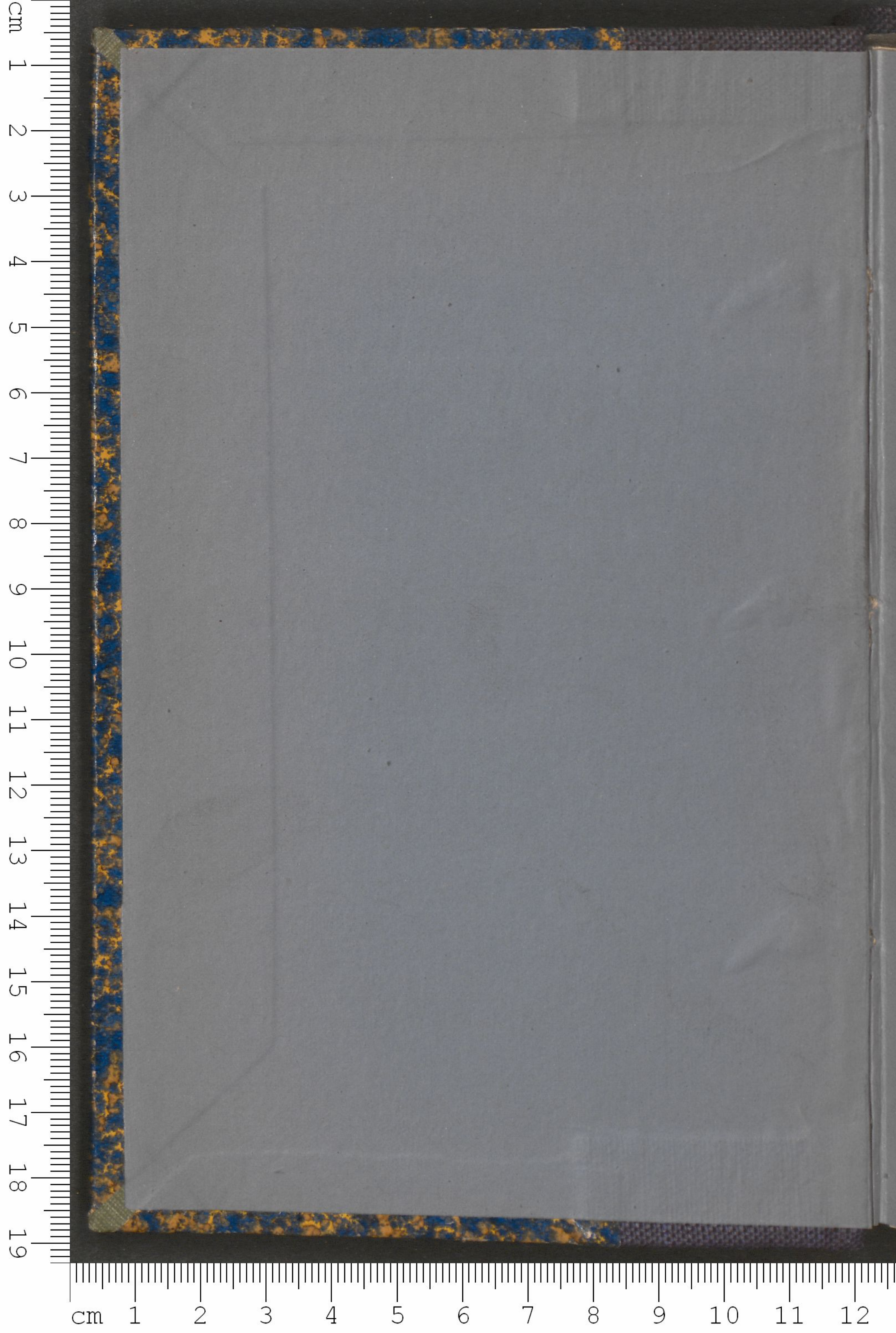
E. GUIMET

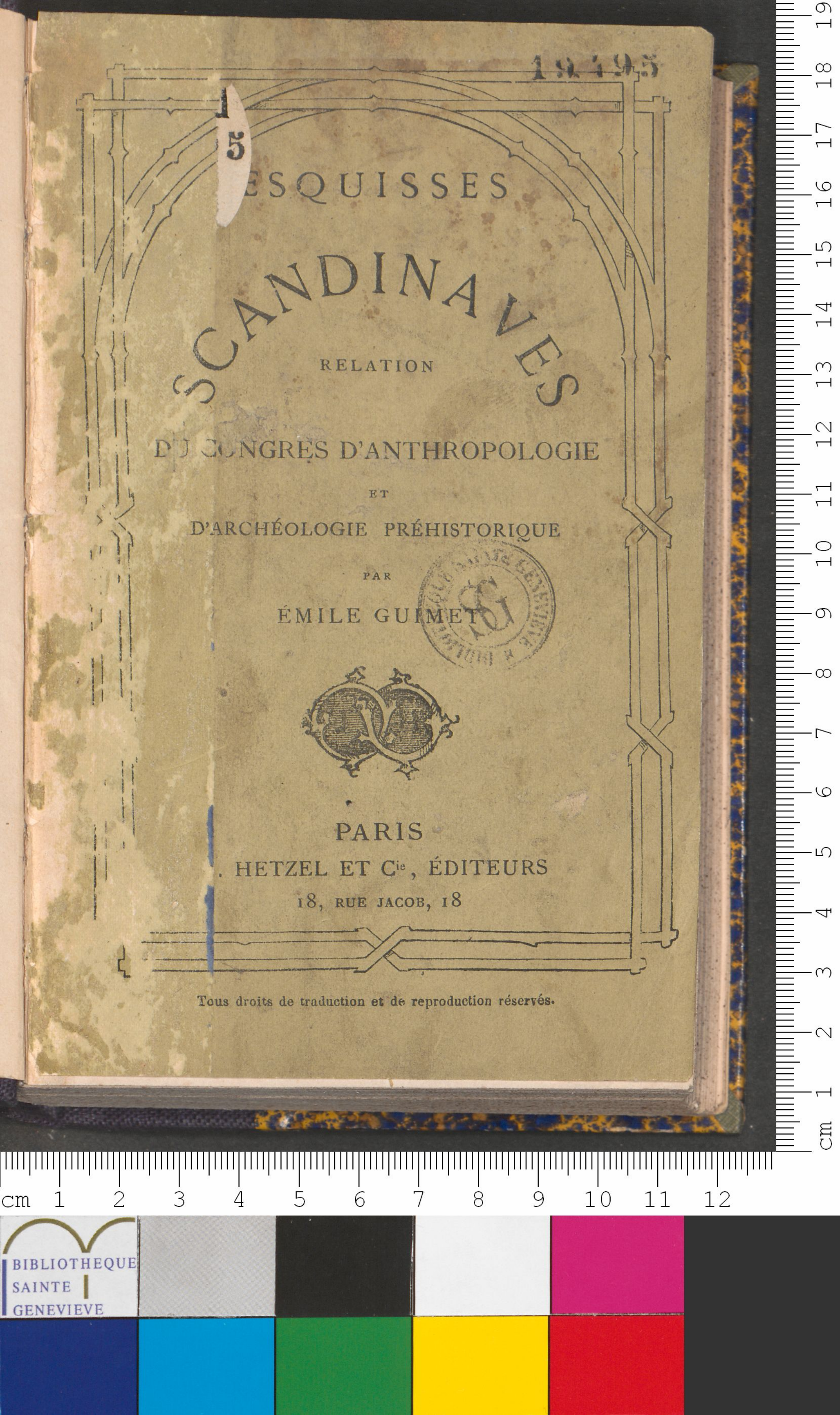
ESQUISSES SCANDINAVES






GUIMET
QUISSES
DINAVES





ESQUISSES SCANDINAVES

RELATION

DU CONGRÈS D'ANTHROPOLOGIE

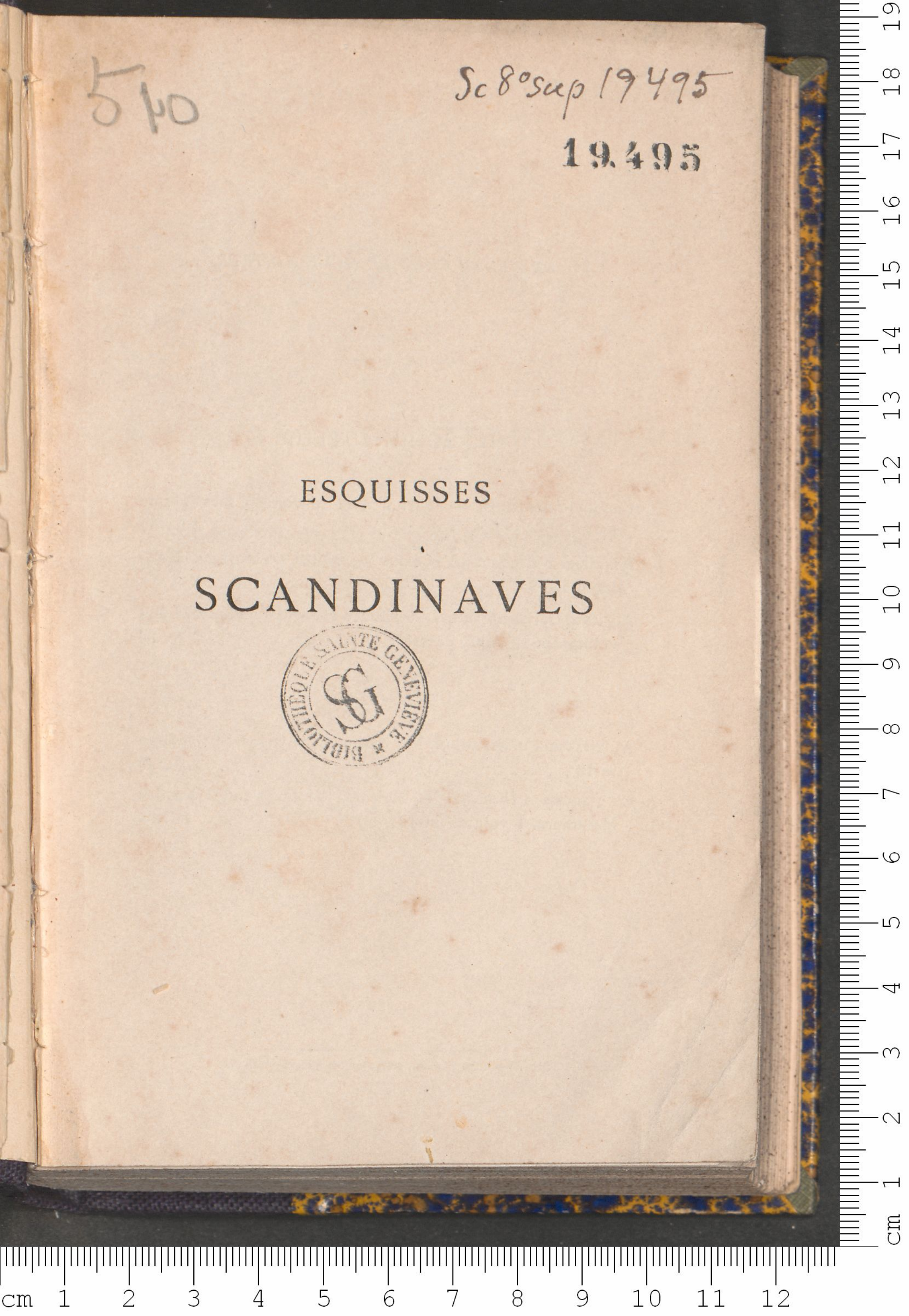
ET

D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE

PAR

ÉMILE GUIMET

PARIS
J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS
18, RUE JACOB, 18



ESQUISSES

SCANDINAVES

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR.

CROQUIS ÉGYPTIENS. — Journal d'un touriste. 1 fort volume in-18 . . . . 3 fr. 50

L'ORIENT D'EUROPE AU FUSAIN. — Notes de voyage. 1 volume in-18 . . . . 2 fr. »

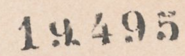
AQUARELLES AFRICAINES. — Études et correspondance. 1 fort volume in-18 (sous presse). . . . . 3 fr. 50

Ouvrages épuisés.

A TRAVERS L'ESPAGNE. — Notes de voyages. 1 volume in-18 . . . . 3 fr. 50

CINQ JOURS A DRESDE. — Relation de la grande fête des chanteurs. 1 volume in-18 . . . . 1 fr. »

Paris. — Typ. G. Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.



ESQUISSES SCANDINAVES

RELATION

DU CONGRÈS D'ANTHROPOLOGIE

ET

D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE

PAR

ÉMILE GUIMET



PARIS
J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS
18, RUE JACOB, 18

ESQUISSES SCANDINAVES

Hambourg, 29 juillet 1874

A première vue cela paraît tout simple d'aller de Paris à Hambourg. Grâce aux chemins de fer, grâce aux combinaisons internationales des compagnies, grâce aux trains-poste, c'est l'affaire d'une nuit et d'un jour. Le temps de fermer les yeux, de les ouvrir, et l'on est arrivé.

Oui; mais, quand on regarde les choses de près, c'est beaucoup moins commode que ça n'en a l'air; surtout si l'on a l'insigne honneur de faire partie d'un congrès scientifique, et si

l'on a la ferme intention de profiter de tous les avantages attachés à la dignité de savant.

Ces avantages sont de deux sortes.

Ils sont d'ordre moral et d'ordre matériel.

D'ordre moral : c'est la considération dont on est l'objet, c'est la chance d'être pris pour un orphéoniste se rendant à un concours.

D'ordre matériel : c'est la réduction de moitié prix accordée gracieusement par les compagnies du Nord et de la Belgique.

Mais alors on ne peut prendre son billet que jusqu'à Verviers. A Verviers on ne pourra prendre son billet que jusqu'à Cologne. Et s'il y a du retard? Aura-t-on le temps? pourra-t-on reprendre le même train? ne faudra-t-il pas, faute de deux minutes, subir un retard de vingt-quatre heures?

Si on prenait tout de suite son billet pour Hambourg en payant plein tarif?

C'est une idée qui peut avoir du bon, mais on se doit à sa dignité de savant et l'on prend son billet pour Verviers.

Il y a dans les trains de Paris à Cologne des wagons-lits très-bien organisés, où l'on peut s'installer, certain de n'avoir à s'inquiéter de rien jusqu'à destination.

Mais ces wagons bénis ne sont pas pour les voyageurs qui ne vont qu'à Verviers.

Et surtout qui voyagent à demi-tarif.

Voilà pourquoi, avec mon ami Chantre, du Muséum de Lyon, nous nous installons dans un compartiment des plus ordinaires.

J'avais, certes, les meilleures intentions pour bien passer la nuit. Mais les administrations combinées en avaient décidé autrement.

A chaque instant on ouvre brusquement la portière pour voir votre billet, s'assurer que vous ne manquez pas tel ou tel embranchement.

Puis c'est la douane belge. Il faut prendre tous ses effets, passer par un couloir, voir le nez d'un douanier qui vous dit de fermer votre malle si vous l'ouvrez ou de l'ouvrir si vous la fermez, et finalement revenir à sa place.

A moins qu'on ne supprime une voiture et que ce ne soit la vôtre.

C'est justement ce qui m'arrive, et, de l'aventure, je perds mon parapluie que j'avais laissé dans le train. Oh! les douanes!

Je croyais les vexations administratives terminées, et je cherchais à souder ensemble les tronçons de sommeil que j'avais pu ébaucher par-ci par-là. Mais, à Verviers, il faut prendre d'autres billets, passer à la douane prussienne, changer de voitures, trois bonheurs à la fois.

Pour le coup nous serons tranquilles jusqu'à Cologne. Je le croyais, du moins, mais à chaque minute un féroce « Billet, meinher! » fait fuir subitement le repos auquel on se cramponne.

Et l'employé fait un petit trou à votre billet. Quand on arrive à destination, le *ticket* est transformé en dentelle.

A un moment on supprime encore une voiture, car le train se dégarnit de plus en plus à mesure qu'on s'éloigne de Paris. Naturelle-

ment c'est notre voiture qui est l'objet de l'amputation que subit le train.

Cette fois, je renonce à dormir!

Mais la fatigue l'emporte, et quelques minutes après on a toutes les peines du monde à me faire comprendre que nous sommes à Cologne, qu'il faut déjeuner, voir la cathédrale, reprendre des billets, etc.

La cathédrale est toujours cette merveille d'architecture gothique. Mais la légende qui veut que ce monument ne soit jamais terminé me semble s'envoler à tire d'aile devant les architectes et les tailleurs de pierre. Le siècle qui voit les prodiges de l'industrie peut bien achever une cathédrale dont on a tous les plans. Et c'est ce qui a lieu. La fameuse grue est toujours sur la tour, mais, au lieu d'attendre silencieuse, au lieu de lever au ciel un bras impuissant, elle grince et fonctionne. Un beau jour elle s'est réveillée de son sommeil séculaire et, après ce long repos, elle s'est remise au travail en bonne ouvrière.

Eh bien! le monument y perd. Ce n'est plus ce colosse inachevé, nouvelle Babel attestant l'incapacité humaine; ce n'est plus ce sombre amas de dentelles noires, bouquet de fleurs pétrifié par le temps, témoin d'un âge oublié. C'est maintenant une église neuve, grattée, blanche et propre qui laisse l'imagination tranquille et le rêve assoupi. La poésie a fui devant les maçons et ne reviendra qu'avec la poussière des temps et l'usure des siècles.

Heureusement l'intérieur est intact et les vitraux anciens resplendissent au soleil du matin.

Un sacristain vêtu en président de cour d'appel, toque noire et robe rouge, tenant en main une longue canne de tambour-major, nous interpelle à haute voix et nous crie en allemand de ne pas troubler les offices. Puis, s'approchant et clignant de l'œil, il ajoute que dans une demi-heure il nous fera tout visiter.

Merci bien! dans une demi-heure nous serons partis.

A la gare nous trouvons un certain nombre

de congressistes de Paris et un groupe de Montpelliérains qui se rendent aussi aux réunions de Stockholm.

Nous remontons en voiture et partons pour Hambourg.

Le pays entre Cologne et Munster est couvert de vastes usines toutes neuves. On dirait qu'on vient de faire dans ce coin de l'Allemagne une contrefaçon de la Belgique. Il y a même un endroit où règne une telle activité, où tant de cheminées fument, tant de chaudières crachent et tant de hauts fourneaux flambent, que le train semble courir sur quelque volcan mal éteint, sur quelque solfatare ressuscitée. Si l'enfer a des fissures, cela doit produire cet effet.

J'apprends que nous sommes en présence de la fabrique des canons Krupp. C'est là qu'Héphæstos fabrique les armes d'Achille, là que les Titans prussiens confectionnent les mitrailleuses et les obus. Et je constate que le volcan est en pleine activité.

Mais à mesure que nous nous éloignons du Rhin le pays devient dépeuplé et inculte, et ce sont de véritables déserts que nous avons à parcourir jusqu'à six heures du soir.

Pour tromper la monotonie du trajet, Chantre nous montre les superbes dessins qu'il a fait faire sur les objets en bronze antiques trouvés en Gaule. Ces planches doivent servir d'illustration à une communication intéressante qu'il fera au congrès. Cela nous donne un avant-goût des jouissances scientifiques qui nous attendent. Nous admirons les dessins ; nous remercions le futur orateur, et, quand nous avons bien vu et revu, nous remettons la tête à la portière du wagon pour contempler le morne paysage allemand.

Chemin faisant, on s'essaye à parler la langue du pays et l'on fait peu à peu certains progrès.

Un monsieur aimable de la société a fait emplette à un buffet d'un sac de caramels cacheté avec soin. Tout le monde en a accepté et

mangé. On tâche de traduire la longue explication imprimée sur le sac. Après de laborieux efforts on y arrive et... horreur! Ce sont des bonbons purgatifs.

D'où il résulte qu'il est bon de savoir d'avance la langue des pays que l'on doit visiter.

Le train arrive à Hambourg en passant sur deux ponts immenses en fer et très-élégants. Ce modèle, qui paraît très-solide, est à recommander aux ingénieurs des chemins de fer. L'un de ces ponts est jeté sur l'Elbe, l'autre sur un bras de mer, et, comme par suite d'une courbe ils sont presque situés à angle droit, lorsque l'on est sur l'un, on voit l'autre de profil et l'on peut examiner les gracieux et gigantesques rubans de tôle qui se croisent et s'enroulent, produisant par leurs artistiques enlacements grâce et solidité.

Nous sommes reçus à Hambourg par une trombe d'eau qui ne permet pas même de sortir de la gare. Les Hambourgeois paraissent y être accoutumés. Pourtant le ciel s'éclaircit

un peu et nous pouvons prendre des voitures qui nous mènent à l'hôtel.

Après avoir dîné longuement, car tout se fait ici par poids et par mesures, et pour servir deux plats à huit personnes il faut deux heures, nous allons dans un jardin de musique où l'on joue des valses de Strauss et des ouvertures de Richard Wagner. De ce jardin on en aperçoit un autre qui paraît brillamment illuminé. Comme en notre qualité d'étrangers nous sommes curieux par devoir, nous y allons espérant encore entendre de la musique du cru, mais nous assistons à une opérette d'Offenbach jouée en allemand et à la manière allemande.

Puis, le spectacle fini, après avoir traversé toute la ville par une pluie battante, nous allons nous coucher.

Hambourg, 30 juillet.

Hambourg possède un superbe jardin zoologique, et, comme on y nourrit les hommes aussi bien que les animaux, nous y allons déjeuner.

Mais la pluie nous y surprend, et après avoir mal vu le jardin nous essayons de visiter la ville, que nous voyons encore plus mal.

Ce qui la caractérise, ce sont ses ports et ses canaux aux eaux noires, creusés derrière les rues de façon à desservir les maisons. Les bateaux arrivent chargés de marchandises jusqu'au comptoir où on doit les vendre. Un monte-sac enlève les colis qu'on emmagasine à tous les étages, et, sur le devant de la maison, dans la rue propre et brillante se fait le commerce. Mais ces canaux qui cheminent

honteux entre deux rangées de hautes murailles noires et sales, surmontées de toits rouges et pointus, ont un aspect étrange et triste.

Çà et là, dans les rues, quelques costumes nationaux. Les porteurs de lait en culotte courte et gros gilet à boutons brillants ; les ramoneurs, vêtus comme des gentlemen avec un grand chapeau, un habit, des favoris, quelque chose comme un diplomate tombé dans l'encre ; les marchandes de fleurs, grosses paysannes au chapeau de paille, à la jupe courte et voyante et caractérisées surtout par un immense nœud de cravate en cuir ciré qui leur sert de chignon ; enfin les soubrettes, robe lilas, bonnet imperceptible et floconneux comme un duvet de cygne placé en cœur sur le haut de la tête ; taille épaisse, grand pied et gros bras nus, fardés de coups de soleil ; elles vont à travers la ville, faisant les commissions d'un pas lourd qui veut être vif, portant des enfants et en traînant dans de petites voitures ; les

Hambourgeois sont très-fiers de leurs soubrettes; ils les trouvent jolies, accortes, lestes, pimpantes, spirituelles; ils assurent que toute la fraîcheur de l'esprit national est conservé par cette sorte d'institution. Ne soyons pas plus exigeants qu'eux et déclarons que la fine fleur de l'esprit allemand s'est réfugiée chez les femmes de chambre.

Chemin faisant, entre les averses, nous visitons le Musée d'histoire naturelle, qui est fort bien tenu, et le Musée Godefroy.

Cette collection est tout simplement un magasin de raretés exotiques, entassées dans une chambre. On y arrive par un petit escalier de bois, sombre, étroit, vermoulu, et des conservateurs vous font, avec beaucoup d'obligeance, voir et toucher les objets curieux qu'il renferme.

M. Godefroy fait un grand commerce de raretés zoologiques. On lui fait la commande d'un rhinocéros, d'un serpent à sonnettes ou d'une tortue des mers du Japon, comme on ferait à

un autre marchand la demande d'une balle de café ou d'un sac de riz. La commande reçue, M. Godefroy avise ses voyageurs qui aussitôt s'en vont en chasse. Ceux qui ne sont ni mangés par les tigres, ni écrasés par les éléphants, ni avalés par les boas, rapportent l'animal demandé et l'envoient par le premier courrier. On comprend qu'un commerce semblable occasionne de grands frais ; aussi la marchandise zoologique est assez chère, mais les clients du hardi collectionneur ne s'en plaignent pas, car, à titre de gracieuseté, il ajoute à ses envois des séries de spécimens toujours fort intéressants. Sa générosité s'est particulièrement fait sentir au musée de Hambourg, qui est presque entièrement formé de ses dons.

Au-dessus du musée Godefroy est un grenier qui sert d'entrepôt et que les conservateurs appellent le *depositorium*. Là d'immenses bocaux remplis d'alcool contiennent des masses de reptiles et de poissons curieux. Tout semble pêle-mêle comme dans un flacon de *pikles* an-

glais, et on se demande comment les savants gardiens de ce purgatoire des muséums peuvent s'y retrouver; mais tout est numéroté et catalogué avec soin, et au moindre appel, lorsque le temps est venu de faire figure dans une vitrine officielle, le saurien désigné répond : « Présent! » et sort de ce nauséabond *depositorium*.

Car cet amas d'animaux donne une odeur infecte, et, pour surcroît de parfums, à côté, on a placé le laboratoire de préparation, où les cadavres sont reconnus, ouverts, disséqués, classés, empaillés ou confits.

Au coucher du soleil, une éclaircie du ciel nous permet de parcourir un peu la ville. Mais subitement un orage affreux nous surprend et nous force à nous réfugier dans un jardin de musique dont les accords nous attirent. Le jardin est transformé en lac, mais tout autour sont des galeries où les buveurs s'entassent et se serrent. A l'autre bout du jardin, dans une sorte de coquille lumineuse, une musique mi-

litaire joue des valses de Strauss et des fragments de Richard Wagner. Parfois la pluie est si intense qu'on n'entend plus les cuivres et qu'on ne voit plus l'orchestre. Mélodie et lumière arrivent à travers la trombe par intermittence, comme des apparitions.

Nous attendons longtemps, et la pluie tombe toujours. Enfin nous nous décidons à regagner l'hôtel, malgré l'ondée. Je dois dire à ce sujet que le parapluie dont j'ai fait un hommage involontaire à la douane belge a été remplacé par un superbe *regenschirm* hambourgeois. Ce qui ne nous empêche pas de nous perdre complétement, Chantre et moi, dans les rues sombres et désertes, transformées en canaux. Heureusement que nous rencontrons quelques naufragés indigènes qui luttent contre l'orage, avec de l'eau jusqu'aux chevilles ; et, à une heure indue, nous retrouvons notre chemin.

Copenhague, 31 juillet.

Nous partons de bonne heure par le chemin de fer qui traverse le Jutland dans toute sa longueur.

Le pays est plat et aride. Çà et là on aperçoit des tumulus qui sont du reste d'une date relativement récente.

Dans le train nous trouvons quatre Français qui vont au congrès et se joignent à nous : MM. Morin et Roman de Dieulefit, et MM. de Loriol et Auguste Chabrières, de Lyon. La bande de congressistes devient joyeuse. Le temps s'est fait beau par exception.

Nous allons ainsi jusqu'à Fridricia, où l'on traverse le Petit Belt. Avant d'arriver au port on longe le *fiord* bordé de bouquets de hêtres au contour sec, dont les branches basses vien-

nent tremper dans l'eau. Dans les pays scandinaves on appelle *fiord* ces golfes allongés qui échancrent les côtes et prennent l'aspect d'une rivière ou d'un fleuve aux rives rapprochées.

La traversée du Petit Belt dure deux minutes. Les wagons de la poste sont roulés sur le bateau qui les porte à l'autre gare.

Après avoir traversé la Fionie qui, comme le Jutland, a un aspect plat mais paraît plus fertile, nous arrivons au Grand Belt et nous remontons en bateau. La traversée est d'une heure et demie. Du reste on ne perd pas de vue les rivages.

Le paysage d'un vert cru, animé par des maisons blanches aux toits rouge-vermillon, le ciel gris, l'eau terne, tout cela forme un aspect étrange, calme de ligne, violent de ton.

En arrivant à Korsör je vois, à gauche, de hautes falaises, et, à droite, dans la mer, une forêt de petits bâtons blancs qui indiquent des filets de pêcheurs.

Nous reprenons le chemin de fer et traver-

sons jusqu'à Copenhague un pays assez mouvementé, couvert de belles forêts. A travers les arbres on aperçoit des lacs argentés.

Il est déjà neuf heures du soir. Le soleil n'en finit pas de se coucher. On dirait une grosse lanterne de papier rouge immobile sur l'horizon. La lune, qui se lève d'un autre côté, a le même aspect et la même dimension. On croirait à un mirage.

Enfin nous arrivons à Copenhague. Nous nous installons à l'hôtel du Fœnix, déjà encombré. Aussi nous met-on quatre dans la même chambre.

Copenhague, 1er août.

La capitale du Danemark possède plusieurs musées célèbres, non-seulement à cause des richesses qu'ils contiennent, mais particulièrement à cause de leur intelligente organisation.

Le musée ethnographique, le musée des antiquités du Nord, le muséum d'histoire naturelle et le musée des œuvres de Thorvaldsen sont autant de collections qu'on peut prendre pour modèles, soit comme système d'administration, soit comme moyens d'exhibitions, soit comme clarté de classement.

Chaque musée a un nombreux personnel de conservateurs qui se divisent le travail, mais leur rôle est surtout l'enseignement, la démonstration des objets catalogués. Les jours où les collections sont ouvertes au public, au lieu de

profiter de l'occasion pour aller à la campagne comme c'est l'usage en France, les conservateurs sont tenus de rester dans les salles à la disposition des visiteurs ; et, cicérones complaisants et compétents, avec une patience infatigable, ils expliquent, analysent, développent, comparent, signalent, raisonnent, enseignent avec l'autorité du professeur, la conviction du savant, le dévouement de l'apôtre.

Aussi ces jours de démonstrations publiques sont-ils attendus avec impatience par la population de Copenhague, et, avant même l'ouverture des portes, la foule encombre les abords et se déroule en longues files dans les cours des musées.

On a compris ici que les vitrines des collections ne sont pas seulement destinées à satisfaire la curiosité des désœuvrés, mais aussi à meubler l'intelligence et la pensée de faits intéressants dont la portée philosophique est le but.

Par ce système, le sentiment contemplatif ne

tarde pas à être suivi de l'application, la réflexion amène la pratique, et la connaissance de la nature ou des œuvres de l'homme conduit à l'art de penser et d'agir.

En somme ce qui manque à nos musées français et ce qu'on trouve ici, c'est la mise en lumière des objets; or, telle collection, modeste, peu importante, incomplète même, mais bien classée, bien exposée et entourée d'un enseignement, rendra plus de service que les somptueux entassements du Louvre et du *Bristish Museum*.

Le musée ethnographique de Copenhague est dirigé par M le professeur Steinhauer.

La collection remplit trois étages d'un immense bâtiment. Il est même question de l'installer dans un palais encore plus considérable.

Quelques vitrines sont occupées par des spécimens de l'âge de la pierre et de l'âge du bronze.

Et, à ce propos, puisque, dans le courant de

cette relation, je serai souvent amené à parler de ces périodes de l'industrie humaine, il faut que j'explique bien la valeur de ces locutions : *âge de pierre, âge de bronze, âge de fer*. C'est faute de s'entendre sur des significations de mots qu'on a discuté longtemps et fort inutilement et qu'on discutera encore sans s'entendre davantage.

On a reconnu que les peuples primitifs se sont d'abord servis d'outils et d'armes en pierre dure taillée par éclats. Puis après ils ont poli les pierres employées, ce qui était un progrès sensible. Ensuite ils ont connu le bronze, et enfin le fer qui est d'une fabrication plus difficile.

On a comparé ces différentes périodes de la vie d'un peuple aux époques qui marquent la vie de l'homme, et on leur a fort justement donné le nom d'*âges*. De même que l'homme passe par l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, la virilité, la vieillesse, de même un peuple a dans son existence des phases successives qui mar-

quent les progrès qu'il fait dans les arts et l'industrie.

Ce sont les archéologues scandinaves qui, les premiers, ont employé ces dénominations d'âge de fer ou de bronze, et non-seulement les autres savants les ont adoptées sans difficulté, mais on a trouvé pour certains pays plusieurs âges de la pierre taillée, ou plusieurs âges du bronze. Ce sont des nuances naturelles que supportent et même que réclament ces classifications.

Jusque-là pas de difficulté.

Mais à ces règles générales il y a des exceptions; ces grandes lignes sont souvent brisées, interrompues, renversées. Les exemples nombreux de ces lacunes ou de ces mouvements rétrogrades sont rares et ne détruisent en rien les lois archéologiques que je viens d'exposer.

Tel peuple, qui provient d'une colonie, arrive dans son pays adoptif avec la civilisation de la contrée qu'il abandonne. S'il émigre, par exemple, avec la connaissance du bronze, faut-il en

conclure que ce peuple n'a pas eu d'âge de pierre? Évidemment non. C'est un peuple qui a perdu son extrait de naissance, dont l'état civil archéologique n'est pas régulier, dont la jeunesse est oubliée ; mais soyons convaincus qu'il a été jeune comme les autres, et que, comme les autres, il a eu une enfance, une naissance, un point de départ qu'il faut chercher dans les rudiments de l'industrie, dans un lieu et dans un temps où la civilisation n'était qu'un bégaiement.

Tel autre peuple a pratiqué des arts, résultats d'une civilisation plus ou moins avancée ; puis, par le fait d'une décadence, ou par suite d'une rupture dans ses relations avec d'autres pays, il fait retour à la barbarie ; ses usines de fer sont désertées, ses fourneaux à bronze sont éteints ; ou bien encore les commerçants étrangers qui faisaient ses approvisionnements l'ont abandonné. Et voilà un peuple qui revient à l'âge de pierre comme un vieillard tombant en enfance.

A côté de ces exemples on peut encore citer les nations qui passent brusquement d'un état primitif et sauvage à une civilisation développée, et franchissent sans s'y arrêter les âges de la pierre polie ou du bronze. Absolument comme ces hommes dont la raison trop précoce supprime la jeunesse et qui passent brusquement de l'enfance à la virilité.

D'autre part on peut remarquer ces groupes humains, les Hottentots ou les Esquimaux, par exemple, persistant à se servir d'un art primitif malgré les produits civilisés qu'ils ont sous les yeux, se confinant dans l'usage des outils de pierre, malgré les perfectionnements accomplis autour d'eux ; peuples qui ne peuvent grandir, intelligences qui ne sauraient s'élever, avortons de l'humanité, nains entre les nations, condamnés à une enfance perpétuelle.

Ces exceptions, rares en somme, n'empêchent point les lois que nous avons énoncées d'avoir leur force ; mais il y a des esprits distingués qui voudraient du cas particulier faire la règle

et qui n'osent suivre la voie tracée parce que çà et là se rencontrent quelques fossés à franchir.

Ce ne sont pas, du reste, ces objections qui ont le plus embrouillé la question.

Il est arrivé que les personnes qui s'occupent de cet ordre d'idées, ravies d'avoir trouvé cette succession des âges, ont voulu évaluer la durée de ces périodes, et, poussées par un beau zèle, ont indiqué des dates.

Ici on ne s'est plus du tout trouvé d'accord.

Outre que les âges d'un peuple correspondent difficilement avec les âges d'un autre peuple, même voisin, les documents sur lesquels on se basait n'étaient pas assez nombreux et assez sûrs pour pouvoir indiquer des époques précises.

Et puis, à mon avis, on a eu le malheur de désigner l'ensemble de ces études par un mot qui n'est pas juste. Considérant que la plupart des découvertes archéologiques d'objets en

pierre ou même en bronze remontaient à une époque très-reculée, on a qualifié ces trouvailles de *préhistoriques*. On a eu la science préhistorique, la civilisation préhistorique, les hommes préhistoriques, etc. Malgré l'attrait que l'imagination peut trouver à s'occuper de choses qui dépassent toute histoire connue, il faut bien convenir que le mot n'est pas rigoureusement exact.

L'histoire se fait avec les documents archéologiques, avec les traditions tout autant qu'avec les écrivains. Mais ce qui est plus grave, c'est que, pour tous les peuples, l'histoire n'a pas commencé juste au moment où l'usage de la pierre polie ou taillée était abandonné.

Enfin les historiens anciens nous parlent à chaque instant de peuples qui se servent d'armes en pierre, et il est difficile de retirer de leurs ouvrages ces intéressants passages pour les reléguer à une époque où l'écriture était inconnue. Le même raisonnement peut s'appliquer aux groupes qui, actuellement encore, se

servent de la pierre comme arme ou comme outil.

On a proposé le mot *antélittéraire,* qui n'arrange pas les affaires beaucoup mieux.

Pourtant, comme l'examen de ces questions nous porte généralement aux périodes primitives de l'histoire de l'homme, dans des stations où la barbarie n'avait pas permis à la littérature de se faire jour, nous pouvons, malgré ces inconvénients, accepter pour désigner ces études le mot PRÉHISTORIQUE. Mais en faisant nos réserves, et, comme pour le mot AGE, en ayant toujours devant les yeux les exceptions qui peuvent en contredire le sens.

Au fait, puisque nous nous rendons à un congrès d'antiquités préhistoriques, ne repoussons pas l'étendard qui nous rallie.

Cette petite dissertation ne m'éloigne pas des vitrines du musée ethnographique de Copenhague. Au contraire, elle m'y ramène.

On y a mis des spécimens de l'âge de la pierre provenant de tous les pays. Lorsque l'on n'a

pas eu d'originaux, on a pris des moulages exacts. Le musée de Saint-Germain, un des rares musées de France bien classés, a envoyé de nombreux exemplaires.

Le professeur Steinhauer nous fait remarquer que, dans tous les pays du monde et à toutes les époques, les objets de pierre taillée ont affecté une forme de feuille d'arbre; il attribue cette particularité à la nature du silex qui a été employé partout et dont les éclats prennent généralement cette apparence. Or, lorsqu'on voulut faire en bronze les objets que jusque-là on faisait en silex, on copia les formes des objets de pierre, et ce ne fut qu'après qu'on profita de la nature du métal pour imaginer d'autres formes. Pareille chose s'est reproduite à la découverte du fer, dont les premiers spécimens reproduisent les formes de l'âge de bronze.

Donc, en général, les inventions ne répondent pas à des besoins, mais font naître des besoins.

Le savant professeur en conclut que l'humanité marche suivant une loi dont voici les termes :

NÉCESSITÉ — SATISFACTION — STABILITÉ

jusqu'à ce qu'une nouvelle nécessité vienne à se faire jour.

Une salle du musée renferme une collection venue du Groenland. A l'inspection des objets qu'elle contient, il serait très-difficile de déterminer à quel âge ils appartiennent. La présence du bronze et du fer indique une époque récente, mais de nombreux outils en pierre et en os déroutent le spectateur. Or ces objets n'ont pas les formes particulières à l'âge de pierre ; on y voit des vilebrequins en os, une paire de mouchettes également en os, des peignes, des alènes de cordonniers ; en un mot, les outils de l'âge de fer imités avec les matières en usage aux temps de la pierre polie ou taillée.

Voici ce qui est arrivé. Au dixième siècle, une colonie normande et islandaise alla au

Groenland, emportant avec elle tout ce qui était nécessaire à son installation. Elle avait des artisans de toutes sortes, des maîtres d'école, des évêques. Elle construisit des églises, des maisons, cultiva, pêcha, s'ingénia du mieux possible à vivre et travailler.

Mais cette colonie fut oubliée, abandonnée, les édifices brûlèrent et ne purent être reconstruits, les outils s'usèrent et ne purent être remplacés qu'avec les matières qu'on avait sous la main : la pierre et l'os. Quant aux métaux apportés par les colons, on les utilisa jusqu'aux dernières parcelles; les morceaux de cloches devinrent des percuteurs de toutes sortes, les débris de lames de fer enchâssés dans le bois ou l'os purent encore servir comme couteau ou scie, etc., etc. Il y eut chez ce peuple un retour en arrière, une sorte d'*atavisme* qui le fit revenir à l'âge de pierre, mais à un âge de pierre très-spécial, imprégné de civilisation.

La série des Esquimaux est des plus importantes.

Des costumes complets ajustés sur des mannequins reproduisant exactement les types et la grandeur, donnent une idée des mœurs de ce peuple étrange. Un Esquimaux est représenté dans sa barque de pêche, appareil insubmersible, serré à la taille, qui fait de l'homme un amphibie et lui permet de lutter presque corps à corps avec les monstres des mers polaires.

On montre aussi des fac-simile d'habitations d'été et d'habitations d'hiver. Les premières sont des tentes en peau de phoque; les secondes des caves sous la neige. Les outils sont presque tous en pierre, même les marmites. L'Esquimaux utilise le phoque et le renne jusqu'aux moindres tendons, comme l'Africain utilise le palmier jusqu'au dernier filament.

Une vitrine contient l'appareil rotatoire destiné à produire le feu au moyen de deux morceaux de bois, l'un pointu, l'autre creux, tournant rapidement l'un dans l'autre. Je salue cet outil primitif qui fit pendant longtemps l'admi-

ration de nos ancêtres et fut même chez certains peuples l'objet d'un culte particulier.

M. Steinhauer nous fait remarquer que les selles des cavaliers indiens de l'Amérique ont la forme des selles arabes avec leurs étriers caractéristiques. Ce sont les Espagnols qui, introduisant dans le nouveau monde l'usage du cheval, ont fait adopter ces types de harnachements empruntés par eux-mêmes aux Arabes.

Ce simple fait explique d'une manière très-plausible les rapports de mœurs qu'on a trouvés entre les Mexicains et les Egyptiens modernes.

Lorsque je parcourais la haute Égypte, je faisais route avec un Anglais et sa femme qui venaient de visiter le Mexique. A chaque pas ils étaient frappés de la ressemblance de certains objets et de l'analogie de certaines coutumes. « C'est comme au Mexique, » disaient-ils à tout instant.

Il est probable que, s'ils étaient allés en Espagne au lieu de venir en Afrique, ils auraient fait les mêmes comparaisons.

Mais ici se dresse une nuée d'objections. Les personnes qui veulent faire descendre les Mexicains des anciens Égyptiens ont beau jeu pour négliger le petit fait de la selle arabe et pour confisquer au profit de leur doctrine les observations de mes compagnons de voyage.

Il est positif que certains monuments du Mexique affectent la forme pyramidale des temples des bords du Nil. Les caractères symboliques des Incas se rapprochent des hiéroglyphes égyptiens. Les dimensions colossales de certaines statues du nouveau monde rappellent les immenses blocs sculptés de Thèbes, et, jusque dans les races, il y a des similitudes de traits et de couleurs qui semblent indiquer une parenté.

Mais, si l'on considère les détails de l'architecture mexicaine, on les voit s'éloigner franchement du style égyptien et se rapprocher en tous points des ouvrages indiens et chinois. D'ailleurs la forme pyramidale se rencontre aussi bien en Asie qu'en Égypte.

Quant aux hiéroglyphes du pays des Incas, ils sont purement symboliques comme les caractères antiques de la Chine, et ne sont point alphabétiques, comme les signes déchiffrés par Champollion.

L'examen des colosses de pierre du nouveau monde nous démontrera aussi une origine asiatique et non africaine.

Si l'on passe à l'étude des mœurs, de la langue, de la religion, les rapports avec l'Asie deviennent encore plus frappants.

M. l'abbé Jolibois, le célèbre géographe de Trévoux, a démontré la ressemblance qui existe entre les noms de fleuves et de montagnes au Mexique et les termes correspondants au Japon. Si l'on a objecté que la langue usuelle n'a pas conservé ces affinités, il faut se souvenir que les langues parlées se modifient assez rapidement; les noms de villes et de villages sont plus stationnaires, et enfin les termes géographiques ont une fixité encore plus grande.

La religion ancienne de l'Amérique, dont on

trouve des spécimens surtout dans le Yukatan, a de grandes réminiscences sivaïques. Avec le temps elle s'est modifiée et est devenue plus spéciale, en prenant un caractère indigène bien tranché.

On trouve en Amérique certains usages religieux très-bizarres, comme de se faire suspendre des jours entiers par des crochets passés sous les muscles du dos et des membres, et beaucoup d'autres cruautés subies volontairement dans l'espérance d'obtenir une faveur divine. Eh bien, ces mœurs étranges se retrouvent chez quelques peuplades des Indes.

Il est probable que les relations entre le nouveau monde et l'ancien par la voie de l'océan Pacifique ont eu lieu à plusieurs reprises, et à des époques que l'on peut déterminer en examinant les idées, les connaissances et les usages importés.

Deux routes naturelles ont servi à ces relations : la première passant par les îles Aléoutiennes, jalons naturels placés comme un projet

de viaduc gigantesque, reliant les deux continents; la seconde suivant le grand courant nord du Pacifique, arc de cercle dont les bouts se posent d'un côté sur le Japon, et de l'autre en Californie.

Les *Annales des missions bouddhiques en Chine* ont conservé la relation des voyages importants exécutés par les missionnaires au pays de *Fou-sang;* missions qui avaient le caractère de véritables colonisations et s'exécutaient avec une armée de savants et d'ouvriers. La première mission, qui eut lieu l'an 458 de J.-C., suivit la route des îles.

Les résidents européens au Japon connaissent tous l'interprète Joseph Hico. Un jour qu'il pêchait sur les côtes japonaises, une tempête désempara sa barque et le livra aux caprices des mouvements marins. Il fut recueilli sur les côtes de la Californie et rapatrié par les Américains. Il avait suivi, sans le vouloir, la route du courant *north Pacific*.

Toutes ces raisons rendent très-plausible

l'origine asiatique des anciens habitants du nouveau monde; elles éloignent l'idée d'une provenance égyptienne. D'autant que, dans la première hypothèse, il suffit de s'appuyer sur des faits géographiques encore constatés, tandis que pour relier l'Égypte au Mexique on invoque l'existence, fort contestable en ce point du globe, de la légendaire Atlantide, qui aurait disparu depuis longtemps sous les flots où surnagent les îles océaniennes.

Le musée ethnographique de Copenhague contient des séries très-complètes des divinités de tous les pays. Les idoles indiennes y figugent au grand complet. Comme chez les anciens Égyptiens, cette multitude de représentations bizarres, le plus souvent combinées en trinités, ne sont que des manières d'être de la divinité unique, telle que la comprenaient les chantres védiques. A chaque vers de leurs poésies religieuses, des bardes de l'Inde primitive ont bien soin d'expliquer que Wichnou, Indra, Mitra, Varouna, etc., sont des qualificatifs différents

donnés à l'esprit divin, et que l'*être unique* a plus d'un nom. Plus tard on osa représenter par des personnages munis d'attributs ces déterminatifs de Dieu, et pour le plus grand nombre l'idolâtrie prit naissance.

M. Steinhauer nous fait remarquer que Brahma et sa femme Saravasti rappellent singulièrement Abraham et Sara. Ces coïncidences de noms sont bonnes à noter, mais il ne faudrait pas, je crois, y attacher trop d'importance. La légion des dieux de l'Inde est tellement encombrée de noms variés qu'il est très-facile d'y trouver des correspondants aux termes divins d'autres religions. C'est ainsi qu'on a voulu que Maïa, mère de Mercure, ou même, sous le nom de Cybèle, mère de Jupiter, fût la même que Mahamaïa, mère de Bouddha, et la même aussi que Maria, mère de Jésus; on a voulu aussi que Crischna, la huitième incarnation de Wishnou, fût le Christ. Toutes ces assimilations ont besoin de preuves plus certaines que des similitudes de noms, et dans des ques-

tions aussi graves il faut aller avec une grande circonspection, et n'avancer que les faits dûment prouvés.

Lorsqu'il s'agit de ressemblances d'idoles ou d'emprunts d'attributs, on est beaucoup plus à son aise et plus certain d'expliquer juste.

Ainsi le savant conservateur nous fait remarquer la figure caractéristique de Naracinavatara, la quatrième incarnation wischnouïque en homme-lion, et cette tête étrange marquée au front, les yeux saillants, les dents proéminantes, il nous la montre adorée sur la moitié du globe, dans toutes les îles de la Malaisie, de l'Océanie, des archipels de l'océan Pacifique, jusqu'au cœur du nouveau monde.

C'est là le triomphe de l'ethnographie. Le moindre objet nous donne un enseignement, les plus infimes comparaisons dévoilent des théories indiscutables, et l'observateur peut déduire ses conséquences en ce qui concerne les races, les émigrations, les colonies, sans

craindre de s'égarer dans des rêveries dangereuses.

Et, en sortant de ce musée unique dans son genre, je me demandais si en France nous avions quelque chose d'analogue, et si nous ne devrions pas au plus tôt fonder une collection dont les enseignements sont si attrayants et si profitables.

Un autre musée, sans similaire au monde, est le monument où l'on a réuni l'œuvre du sculpteur danois Thorvaldsen.

C'est un immense palais à un étage, affectant la forme d'un tombeau étrusque; une large base de pyramide tronquée. Sur la façade, un quadrige rappelle les tendances grecques de l'artiste. Le corps de Thorvaldsen repose au milieu de la cour centrale, caché sous un gazon de lierre; ce détail explique l'aspect sépulcral de l'ensemble, mais n'excuse pas le mauvais goût des peintures et des fresques qui décorent — est-ce bien une décoration? — le pourtour de l'édifice.

Ce palais est peint en noir avec des filets jaunes et blancs C'est original incontestablement, mais affreusement triste. Tout autour on a représenté, d'un côté, le retour dans sa patrie de l'artiste danois, et de l'autre, l'arrivée de ses chefs-d'œuvre. Ces grands marbres, ressortant en blanc sur ces fonds sombres, donnent un effet de lanterne magique qui n'est pas heureux; quant au retour de Thorvaldsen à Copenhague, c'est le grotesque dans toute sa force. On y voit des dames en châles de cachemire, en grands chapeaux du temps de la Restauration, des joueurs de trombone en casquettes jaunes, des dignitaires en redingotes et chapeaux anglais; le tout se déroulant avec pompe sur un fond rouge, comme une caricature de panathénées antiques. Et ces bons bourgeois ont un air de joie naïve et d'enthousiasme inconscient qui fait sourire. Je ne dis rien des teintes employées; supposons que le climat les a modifiées.

Tout ridicule que soit ce monument, il a

néanmoins une grande portée. Il est beau de voir un pays honorer à ce point ses hommes de génie, et, en présence de cette pieuse accumulation de statues et de bas-reliefs, on se prend à regretter que nos grands sculpteurs de l'école française n'aient pas, comme Thorvaldsen, un catalogue aussi grandiose de leurs ouvrages. Pourquoi Marseille n'en ferait-elle pas autant pour le Puget, Lyon pour Coustou et Coysevox? Pradier et Rude mériteraient bien leur temple aussi bien que l'infatigable travailleur de Copenhague.

Le musée se compose d'originaux en marbre et de moulages en plâtre. Les marbres sont bien disposés, isolés dans des chambres spéciales dont les couleurs varient de l'une à l'autre. Ce détail a une grande importance : l'œil, toujours rafraîchi à chaque production, éprouve en face des sculptures un sentiment d'étonnement et de soulagement très-favorable à l'objet d'art que l'on considère ; c'est ce qu'en musique on appelle des changements de tons. On a fait

ainsi de l'œuvre de Thorvaldsen une immense symphonie dont les modulations habiles font ressortir les beautés en évitant la fatigue de la monotonie.

Plusieurs des statues de marbre ont un caractère franchement grec. Le Jason, la Vénus, l'Hébé, le Mercure, son chef-d'œuvre, les Ganymèdes, Vulcain, etc., sont dignes d'être signés des sculpteurs anciens. Mais, dans les autres productions, le sentiment de l'époque à laquelle a vécu l'artiste se laisse deviner. Les têtes des trois Grâces trop grandes pour le corps, certains types, certains arrangements de coiffures, rappellent le genre de beauté qu'on aimait avant 1830.

Lorsqu'il s'est agi de faire des monuments politiques, cela a été bien pis. On voit des princes allemands vêtus, — ou plutôt non vêtus, — à la mode d'Athènes, mais ayant favoris et moustaches; quelque chose comme Ajax empruntant la tête du prince Charles, ou Diomède ayant détourné le profil de Bismark.

Néanmoins ce qui caractérise Thorvaldsen, c'est la grandeur et la force. Mais quand il s'écarte de l'antique, le bon goût lui fait défaut; Schiller est écrasé sous sa couronne de laurier, Galilée pose en ange déchu, lord Byron est une mauvaise gravure de mode.

C'est là l'écueil des sculpteurs modernes sollicités par deux courants : le style grec et les idées de notre temps.

Pour faire du nouveau avec les données antiques, il faudrait voir beaucoup *le nu*, et nos mœurs s'y opposent; d'autre part, on aura difficilement comme modèle une race aussi pondérée entre la grâce et la force, aussi parfaite que la race grecque. Les plus belles statues de Thorvaldsen lui ont été inspirées par les portefaix mal vêtus du Transtévère, ou par les chétifs modèles qui posaient dans son atelier. On pressent ce qu'il aurait produit s'il eût pu fréquenter les gymnases de l'ancienne Athènes.

Ce fut, du reste, un vigoureux tempéra-

ment d'artiste qui fut long à se former, mais dont la verve dura jusqu'au dernier jour.

Dans son enfance, il était indolent et ne réussissait à rien, sinon à faire des figurines en bois pour les navires. Même lorsque ses dispositions spéciales furent bien constatées, et qu'on l'envoya en Italie, on eut la crainte de voir cet important voyage sans résultat; son horreur du travail paraissait incurable.

Le génie offre souvent de ces exemples de paresse somnolente, d'oisiveté contemplative, qui attendent un réveil. C'est une sorte de gestation. L'esprit absorbe et s'assimile jusqu'au moment où, réveillé, infatigable, il créera sans relâche. Un beau jour la muse s'empare du rêveur, le saisit entre les épaules et le fait marcher de force entre deux rangs de chefs-d'œuvre sortis de la main même qui se refusait à toute création.

Le cœur de Thorvaldsen, indolent comme son esprit, ne se mit à battre que sur le tard. Il eut des aventures amoureuses qui devenaient

de plus en plus romanesques à mesure qu'il vieillissait. Ce fut un printemps de la Saint-Martin qui ne cadrait pas mal avec les œuvres toujours plus jeunes qui jaillissaient sous son ébauchoir.

On se demande comment la vie d'un homme, surtout en supposant cet homme très-paresseux, a pu suffire à produire tant de travaux remarquables. C'est que son atelier à Rome était une véritable manufacture, avec la division du travail et l'unité d'inspiration. Dans le fort de son succès, il eut jusqu'à cinquante élèves qui travaillaient sous ses ordres, et dans ce nombre ne figurent pas les praticiens chargés des moulages et des opérations purement mathématiques. Aussi on cite comme extraordinaire le fait qu'un jour il refusa une commande.

Ses élèves n'étaient pas toujours commodes. Il eut un long procès avec l'un d'eux, Tenerani, parce que, pendant un voyage de ce dernier, il pénétra dans son atelier et ne put s'empêcher

de terminer de ses mains un travail commencé par son élève. Le procès fut perdu par Thorvaldsen, qui eut à compter 6,000 écus à Tenerani pour lui avoir fait clandestinement et sans autorisation un chef-d'œuvre.

A Rome, où il habita longtemps, il fut très-visité par les grands personnages et les artistes. Horace Vernet, directeur de l'École française, lui fut très-dévoué. On raconte plaisamment son entrevue avec le romancier Walter Scott, dont il appréciait beaucoup le talent. L'écrivain ne connaissait que l'anglais, et le sculpteur ne l'entendait nullement; aussi la conversation se formula en interjections et monosyllabes. On put pourtant saisir au vol les mots : *conoscenza* — *charmé* — *plaisir* — *happy* — *connaissance* — *piacere* — *delighted* — *heureux*. Et les deux nouveaux amis paraissaient se comprendre à merveille; ils se serraient les mains avec effusion et se frappaient sur l'épaule (1); et

(1) *Vie de Thorvaldsen*, par M. E. Plon.

quand ils se quittèrent, ils se suivirent encore des yeux aussi longtemps qu'ils le purent en continuant à faire les gestes les plus démonstratifs.

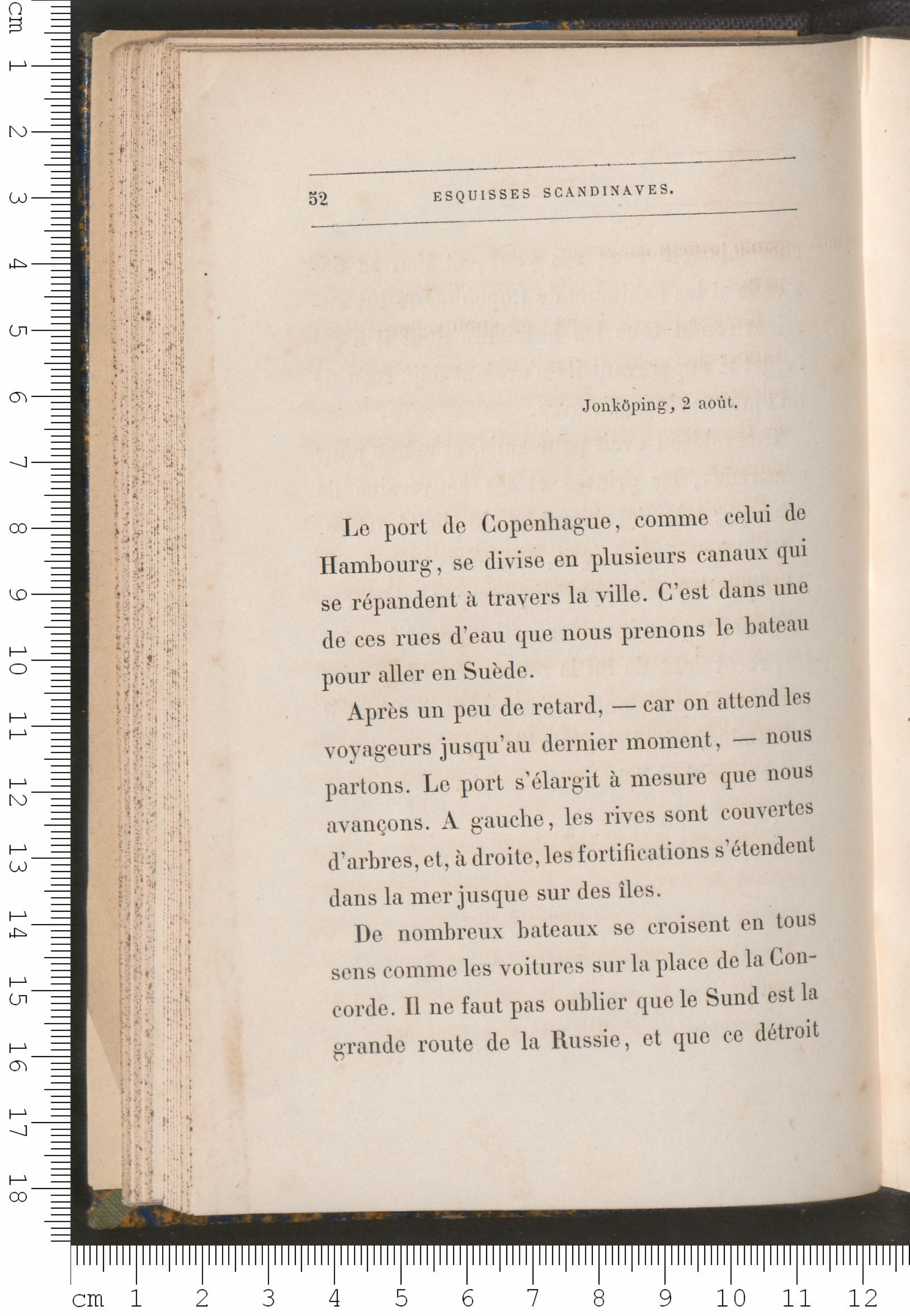
Thorvaldsen, qui avait passé presque toute sa vie éloigné de son pays, revint à Copenhague en 1838, à l'âge de soixante-huit ans, pour s'y établir définitivement. Son arrivée dans sa ville natale fut un triomphe; la ville entière se rendit en mer pour le chercher à bord du bâtiment qui le ramenait d'Italie. C'est cet épisode que l'on a si mal représenté sur les murs du musée. La nature elle-même souhaita la bienvenue à l'artiste. Une aurore boréale enveloppa le vaisseau qui portait et Thorvaldsen et ses ouvrages, comme si le dieu Thor, maître des éléments, avait voulu entourer d'une auréole le travail du sculpteur scandinave.

Le vieil artiste mourut en pleine vigueur pendant une représentation théâtrale. Il eut le rare bonheur d'assister de son vivant à sa propre immortalité. Son musée et son tombeau se

construisaient sous ses yeux, et l'on se demande si les habitants de Copenhague lui auraient rendu tous les honneurs dont il a été l'objet si auparavant ils n'avaient déjà reçu de lui tous ses chefs-d'œuvre.

Thorvaldsen avait pour amis, et même pour camarades, les princes et les souverains de l'Europe; cela n'ôta rien à sa simplicité native.

Son vieux domestique, Wilkens, restera célèbre par l'affection que lui porta son maître, et les gens les plus humbles, s'ils étaient honnêtes, recevaient de lui le même accueil que les plus grands personnages du royaume. C'est, il me semble, faire l'éloge de l'homme autant que ses œuvres font l'éloge de l'artiste.



Jonköping, 2 août.

Le port de Copenhague, comme celui de Hambourg, se divise en plusieurs canaux qui se répandent à travers la ville. C'est dans une de ces rues d'eau que nous prenons le bateau pour aller en Suède.

Après un peu de retard, — car on attend les voyageurs jusqu'au dernier moment, — nous partons. Le port s'élargit à mesure que nous avançons. A gauche, les rives sont couvertes d'arbres, et, à droite, les fortifications s'étendent dans la mer jusque sur des îles.

De nombreux bateaux se croisent en tous sens comme les voitures sur la place de la Concorde. Il ne faut pas oublier que le Sund est la grande route de la Russie, et que ce détroit

peut passer pour le gosier de cet immense pays.

Le temps est couvert; la mer est grise et suffisamment agitée pour être intéressante. La traversée dure une heure et demie comme celle de Douvres à Calais, pourtant la distance est moindre.

Peu à peu, des îles verdoyantes apparaissent à l'horizon, des clochers sortent de la mer, grandissent et s'approchent. Voici Malmö et la Suède !

On débarque, on prend le train, non sans quelques difficultés, car les gens ne comprennent ni le français, ni l'allemand, ni l'anglais. Il faut parler suédois, et ce n'est pas dans nos moyens.

Ajoutons que depuis huit jours nous changeons de monnaie, et pour nous embrouiller encore les Suédois comptent par *öres,* qui sont des parties infinitésimales du *rixdaler;* il en résulte que la somme la plus minime est annoncée par un chiffre qui n'en finit pas.

Heureusement nous trouvons des étudiants de l'université de Lünd. Ils sont enchantés de parler français. Et nous donc !

Ils ont des casquettes de couleurs différentes, selon les grades qu'ils ont obtenus : grises d'abord, blanches ensuite, avec un tour de velours noir et, sur le devant, une petite cocarde bleue et or.

En hiver, les wagons que nous prenons sont chauffés, et chaque banc a un modérateur avec un thermomètre pour augmenter ou diminuer la chaleur, au gré des voyageurs.

Le pays est à peine peuplé. De rares maisons en bois, propres et élégantes, peintes en rouge, avec les fenêtres et les moulures blanches, représentent les centres de population et tiennent lieu de villages. Toutes les maisons pourtant ne sont pas rouges; j'en ai vu de jaunes, de grises et de vertes.

Le sol est couvert de forêts dont l'essence est le hêtre, le bouleau et le sapin. A chaque pas on rencontre un lac.

Jusqu'à Halfvestad, le terrain est peu accidenté.

A cette station, il y a un buffet organisé comme les soupers de bal après minuit. Chacun attrape ce qu'il peut, une assiette, un couteau, du renne fumé, du saumon, du veau, de la crème sucrée aux champignons, des framboises, un verre de bière. Et l'on mange sur le pouce, par terre, où l'on peut. Puis on règle si l'on veut.

C'est une sorte d'hospitalité offerte; mais cela ressemble beaucoup à un pillage.

Entre Halfvestad et Jonköping, le paysage devient montagneux, et les lacs qui se succèdent sans interruption sont d'un pittoresque charmant.

Le soleil se couche à neuf heures du soir, et le crépuscule dure toute la nuit.

Enfin, nous arrivons au lac Wetern, grand comme une mer, aussi large que le lac de Genève est long. La teinte crépusculaire qui le fait resplendir paraît venir on ne sait d'où; il

semble que ce soit l'eau qui éclaire le ciel; les ondes rappellent alternativement l'éclat fauve de la sardoine brûlée, ou le chatoiement laiteux de l'opale. On peut se croire ailleurs que sur la terre, dans une planète où l'eau serait du verre fondu, et l'air quelque chose de léger comme l'hydrogène. La végétation elle-même semble être en platine noir et spongieux, et l'on se frotte les yeux en se demandant si l'on dort et si cet étrange paysage existe réellement.

Cette contrée invraisemblable a des hôtels; un, du moins, qui est immense et forme sur la rive un énorme cube de pierre blanche. Nous y trouvons des chambres de dimensions colossales et des lits tout petits.

Pour finir la soirée, nous allons entendre des polkas du pays dans un jardin éclairé au gaz sur les bords du lac.

Le public, sans doute pour se réchauffer, trépigne et se trémousse en applaudissant après tous les morceaux, que l'on fait recommencer trois ou quatre fois de suite. Comme il fait

assez froid, on apporte à chaque consommateur une couverture de laine et un punch suédois.

Avant de m'étendre dans la petite caisse d'acajou qui doit me servir de lit, je mets le nez à la fenêtre pour jeter un dernier regard sur la grande place qui est devant l'hôtel et sur le canal qui la traverse. Au milieu du canal stope un gros steamer couvert de voyageurs. Il y a autour du vaisseau une grande animation; les uns débarquent, les autres s'embarquent. Tout ce mouvement s'exécute sans bruit et sans lumière. On croirait voir un peuple d'aveugles et et de muets qui fait ses affaires sans rien dire et sans rien voir. Décidément, je suis dans la lune, et cet astre blanc qui se lève à l'horizon doit être *la terre*.

Kongswiger, 2 août.

Nous avons quitté Jonköping ce matin. Le pays parcouru était riche et cultivé. La vue s'étendait au loin, et çà et là laissait apercevoir des horizons de mamelons boisés à perte de vue.

A Laxa, les lacs qui nous avaient abandonnés reviennent agrandir le paysage.

A Altorp, nous voyons, toujours au vol du train, une importante usine métallurgique à cheval sur deux lacs qui communiquent par un large chenal naturel.

Après un long trajet dans les bois, nous touchons au lac Wenern, encore plus grand que le lac Wetern que nous avons vu hier. Il faut une journée pour le traverser en bateau à vapeur. Le chemin de fer le coudoie, s'en approche,

s'en éloigne et fait à chaque pas entrevoir des vues nouvelles.

Le lac est un peu agité. Des vaisseaux importants le sillonnent. On ne se rend pas bien compte des dimensions de cette mer intérieure parce que, sur les bords, des îles et des caps compliquent et cachent ses contours; mais des bateaux à vapeur naviguent entre les grands arbres des îlots et des navires à trois mâts se prélassent parmi les rochers semés sur les eaux.

Le pays s'accentue de plus en plus. Les montagnes se zèbrent du vert sombre des vieux sapins et du vert tendre des jeunes arbres; et, dans les profondeurs garnies de forêts, les fleuves serpentent, tournent, fuient, reviennent, se resserrent en cascades ou s'étendent en lacs.

Des scieries pittoresques, dont les maisons rouges, rehaussées de blanc, proprettes et élégantes, ressemblent à des joujous de Nuremberg, se collent au flanc des collines, et pana-

chent les prairies de leurs troupeaux de vaches brunes et de chevaux jaunes.

Les lacs se succèdent avec rapidité et se dévoilent à droite et à gauche. Quoique leurs rives soient entourées de montagnes, on les traverse sur de simples remblais.

Aux gares, on mange à la dérobée ce que l'on peut attraper; on paye tant bien que mal, et l'on remonte en wagon en changeant de voiture à chaque embranchement. On a juste le temps, comme étude de mœurs, de constater que les habitants sont tellement blonds, qu'ils en ont les cheveux blancs comme des Albinos.

Il faut pourtant dire pourquoi nous voyageons à toute vapeur comme des colis à grande vitesse. Nous avons, certes, le temps d'arriver à Stockholm pour l'ouverture du congrès qui aura lieu dans cinq jours. Mais, en raison même du temps que nous avons à utiliser, nous nous sommes séparés quatre de la bande générale, et nous faisons à la hâte une tournée en Norvége. Aussi c'est sur la route de Christiania

que nous allons, et non dans la direction de Stockholm. Mais il faut nous hâter, sous peine de tout manquer.

Cette escouade de quatre hommes si pressés se compose de deux Auxerrois, M. Leras, célèbre par ses inventions chimiques et physiques, M. Rétif, de la famille de Rétif de la Bretonne, et de deux Lyonnais, M. Bruyas et votre serviteur.

Nous pensons coucher ce soir dans la capitale de la Norvége, mais, par une singularité piquante, le train s'arrête à trois heures de Christiania pour nous faire dormir à Kongswiger.

Il y a un hôtel à la gare, mais il est plein.

On nous adresse à un char à bancs découvert qui stationne sous la pluie. Car il pleut selon la mode du pays.

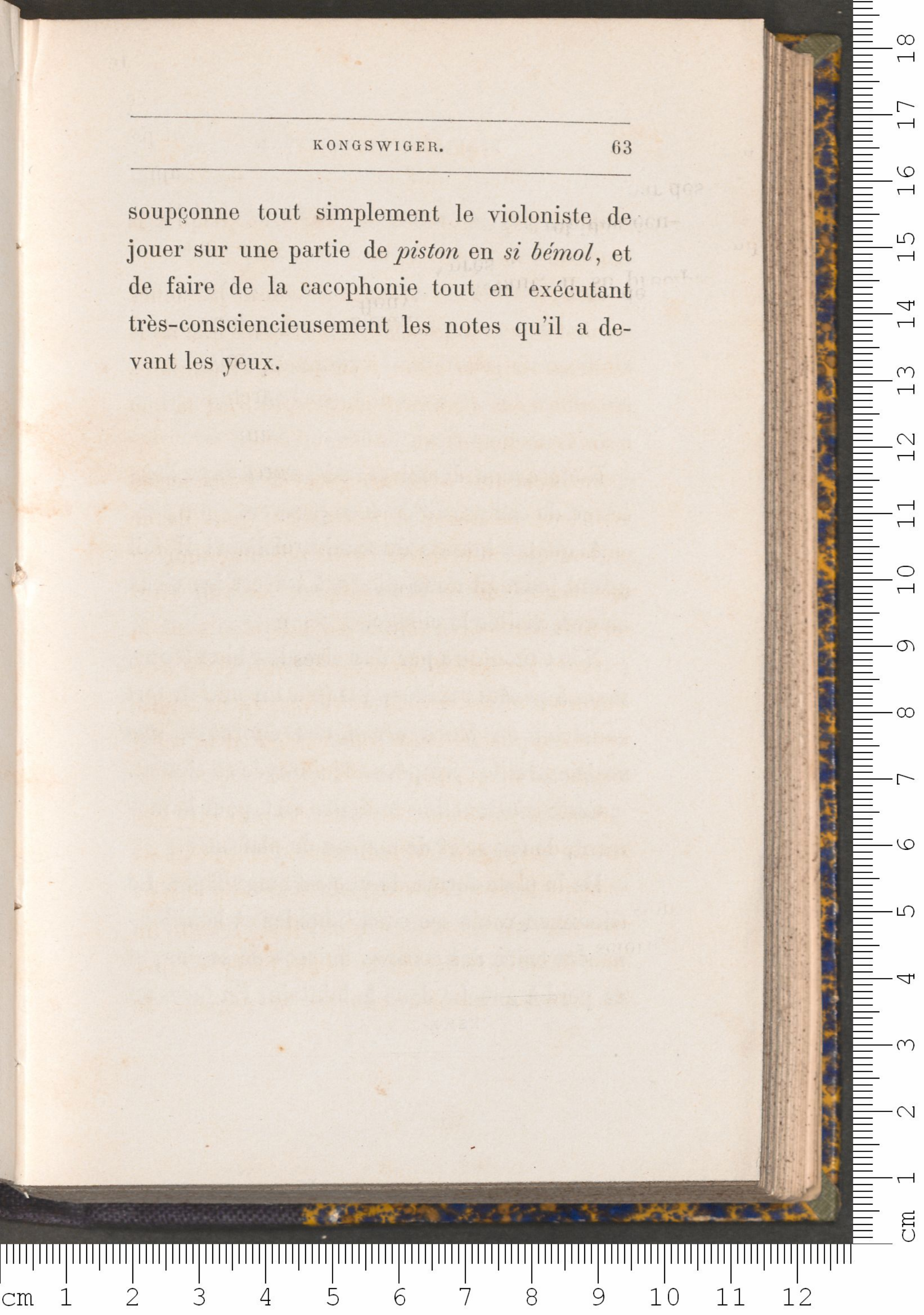
Nous envahissons le véhicule, et deux petits chevaux nous entraînent dans la campagne. On passe sur un pont de bois, d'une élévation considérable, posé en travers du Glommen, vaste fleuve encombré de bois de charpente qui

suivent son cours et ses caprices jusqu'à la capitale.

Les chevaux gravissent une colline parsemée de maisons rustiques. On nous assure que nous sommes dans la ville. Une de ces chaumières porte le nom d'*Hôtel d'Angleterre;* c'est là que nous nous installons.

Les habitants sont fort gais; ils nous reçoivent avec beaucoup de cordialité, mais ils ne parlent que norvégien, aussi la pantomime va son train; on rit beaucoup de se voir rire; on finit par souper plutôt mal que bien avec du saumon bouilli, du fromage à l'anis et du pain d'avoine; et finalement on se met au lit à onze heures quoiqu'il fasse jour comme si le soleil venait de se coucher.

Dans le voisinage, le dimanche soir est célébré par un violon qui joue en *sol,* et un violoncelle qui, après s'être accordé avec soin et longuement, l'accompagne en *la;* il en résulte un effet inusité, indice de la noble indépendance de caractère qui distingue les Norvégiens. Je



soupçonne tout simplement le violoniste de jouer sur une partie de *piston* en *si bémol*, et de faire de la cacophonie tout en exécutant très-consciencieusement les notes qu'il a devant les yeux.

Christiania, 3 août.

Nous avons dormi passablement dans l'auberge de campagne de Kongswiger.

A quatre heures du matin, debout! Il fait grand jour. Et nous allons, à travers les vieux arbres, visiter le village.

Nous montons par des chemins bien tenus, mais à pentes rapides, jusqu'à un ancien fort construit en blocs erratiques énormes, une vraie muraille cyclopéenne jointoyée au ciment.

Cette construction militaire sert, pour le moment, de ferme et de maison de plaisance.

De la plate-forme, la vue est magnifique. Le Glommen roule ses eaux limpides et bouillonnantes entre des collines boisées de sapins, et se perd à gauche dans le lointain. En face, un

lac; à droite, la gare et le beau pont de bois aux arches immenses et suspendues à des hauteurs vertigineuses; derrière, d'assez hautes montagnes toutes boisées.

Nous redescendons, et le char à bancs de la veille nous emmène à la gare au trot vif de ses petits chevaux, harnachés de la même manière que les coursiers de l'âge de bronze en Scandinavie

Le chemin de fer longe le Glommen, dont les vastes eaux transportent de nombreux troncs de sapins pelés et marqués au nom de leurs propriétaires. Arrivés à Christiania, ces bois sont repêchés, et chaque riverain vient réclamer ceux qui portent sa marque.

Le fleuve n'est pas navigable à cause de ses fréquents rapides, superbes à voir, formant des creux énormes, des vagues et des remous, des cascades et des tourbillons écumants.

A l'hôtel de Christiania, on nous dit que le musée des antiquités du Nord est ouvert à deux heures.

Cherchant à employer notre temps jusque-là, nous visitons la ville, qui n'a rien de bien remarquable.

Le palais du roi la domine; c'est un grand rectangle blanc perché au bout d'une route qui va en montant. Le palais des députés en est séparé par un grand jardin; c'est une construction en briques un peu bizarre qui serait tout aussi bien une synagogue, une mosquée, un phalanstère, qu'une chambre politique. L'université, en forme de temple grec, donne sur le même jardin.

La ville, presque toute construite en bois, est dominée çà et là par des clochers d'églises dont les flèches, aux contours étranges, font rêver à ces pays inventés par Jonathan Swift pour faire voyager son Gulliver.

Il y a un petit et un grand port où nous trouvons fort peu d'animation, malgré le grand nombre de vaisseaux et de bateaux de pêche. On dirait une ville maritime qui aurait gelé sur place.

Lorsque deux heures sonnent, nous nous présentons au musée.

On vient de le fermer!

Nous avons été mal renseignés; on a pris l'heure de fermeture pour l'heure d'ouverture. Il ne s'ouvrira que vendredi, et ce jour-là nous serons à Stockholm. Nous éprouvons une violente déception. Faire trois jours de chemin de fer pour se casser le nez contre une porte!

Nous demandons le conservateur, le sous-conservateur, le bibliothécaire, l'administrateur. Tous ces messieurs sont partis pour le congrès de Stockholm, où nous aurons sans doute le plaisir de faire leur connaissance.

— Mais enfin, qui est-ce qui a les clefs des salles?

— Le vaguemestre.

— Où est-il?

— A la campagne.

A tout hasard nous laissons nos cartes, espérant que le vaguemestre aura oublié son para-

pluie et que demain il nous ouvrira les portes de ce musée de Tantale.

Pour nous consoler nous prenons une voiture qui nous mène à Mariesdale. C'est une vallée de sapins où se trouve un petit lac. Pour y aller on monte beaucoup, et à chaque pas la vue sur la ville et la rade parsemée d'îles forme des paysages imprévus et charmants.

Sur les bords du lac nous buvons du lait dans une chaumière qui sert d'auberge. C'est, avec du pain de seigle noir et poisseux, tout ce qu'on trouve dans les cabarets du pays.

Je remarque la propreté de l'habitation et des moindres ustensiles. La maison est en bois, et un beau et monumental poêle de fonte est installé dans la pièce principale. Pour que la chaleur ne mette pas le feu à l'établissement, derrière le poêle il y a un mur en briques blanchi à la chaux.

Lorsque les vieilles maisons de Norvége sont entièrement tombées en ruines, ce morceau de mur blanc reste seul debout et forme

dans la campagne une sorte de *menhir* artificiel.

Tout autour de la chambre où l'on nous reçoit sont de nombreuses estampes : vues de monuments, hommes célèbres ; rien des ridicules gravures ou gravelures que l'on trouve trop souvent dans nos chaumières françaises.

Mon attention est attirée par une photographie qui représente deux jeunes hommes à la figure intelligente ; je demande à la vieille dame qui nous reçoit quels sont ces messieurs.

— Ce sont mes fils. Ils sont en Amérique.

— Et ces demoiselles dont l'on voit les portraits plus loin ?

— Mes filles. Elles sont en Amérique.

— Et tous ces autres portraits ?

— Mes cousins, mes cousines, mes neveux, mes nièces. Ils sont tous en Amérique.

Ainsi voilà une pauvre vieille femme laissée toute seule au bord d'un lac de Norvége, et tous les siens sont allés coloniser un pays plus fertile.

De jeunes enfants sont dans la chaumière ;

ce sont les petits-enfants de la dame. Ils ont été envoyés d'Amérique pour recevoir l'éducation norvégienne ; puis ils repartiront pour la colonisation.

Au retour nous prenons un autre chemin qui suit un vallon profond.

Le long de la rivière torrentielle qui l'arrose, de nombreuses usines de toute espèce profitent des énormes cascades qu'elle forme. Ces usines échelonnées et souvent superposées sont d'architectures variées et très-belles. Il y a là un art tout moderne qui a sa grandeur, son originalité et un pittoresque d'autant plus grand que les bruyantes cascades qui entourent les fabriques forment dans les creux de la vallée boisée des sites imposants, étranges et grandioses.

Avant de rentrer à l'hôtel nous visitons un jardin botanique composé de toutes les plantes que produit la Norvége. Ce n'est pas de l'acclimatation, mais une collection locale qui sert à la conservation des espèces.

De ce jardin, qui est sur la hauteur, la vue s'étend sur la ville et sur son *fiord* aux contours mouvementés. La fumée des cheminées, traversée par les rayons obliques du soleil, formait une brume lumineuse et opaque qui cachait le ciel. La cité, posée sur la mer couverte de vapeur, apparaissait comme un décor entre deux rideaux horizontaux. La partie nette et claire du paysage était la couche d'air où s'élançaient les clochers de briques rouges ; ces étranges campaniles prenaient, par le fait, une vigueur de ton singulière et semblaient s'avancer sur le spectateur comme les avant-gardes des quartiers où ils étaient réellement. L'air était blanc, le ciel blanc, la mer d'argent, la ville de nacre, les arbres noirs et les clochers vermillon.

Il est tard et il faut dîner.

Les *guides* indiquent un très-bon restaurant dans le bâtiment de la loge maçonnique. Nous y allons. Un écriteau nous apprend que le *dining house* est fermé depuis le 13 avril.

Alors nous demandons l'adresse de *Christoferson,* autre restaurant indiqué par le guide. Malédiction ! la maison est démolie.

Mais il a déménagé.

Nouvelle recherche. Et, après de longues allées et de non moins longues venues, nous échouons comme des naufragés prêts à se dévorer, sur un établissement d'assez bonne apparence.

Mais la difficulté est de faire comprendre que pour notre repas nous voulons plusieurs plats, ce qui est, à ce qu'il paraît, tout à fait contraire aux usages du pays, où l'on ne mange jamais que d'un plat à la fois, quitte à se remettre à table plus souvent.

Aussi, après avoir demandé du poisson, si nous demandons du roastbeef, on comprend que nous ne voulons plus de poisson. Lorsqu'après le roastbeef commandé nous réclamons également des écrevisses, on suppose que nous renonçons au rôti.

Si bien que, lorsqu'à grand'peine nous avons

imaginé et traduit en pantomime un menu raisonnable, on nous sert des écrevisses, le dernier plat demandé, et discrètement l'on ne s'occupe plus de nous.

Réclamation, discussion, rires, confusion.

On nous apporte enfin du bœuf, mais on fait mine d'enlever les écrevisses. Nous protestons.

La viande mangée, nous insistons pour avoir le poisson, et l'on persiste à nous présenter l'addition.

Autre complication. Nous confondons, grâce à la pantomime du garçon, la sole avec le turbot ; et, comme nous demandons quatre portions de sole, on comprend qu'il s'agit de QUATRE TURBOTS. Le garçon déclare qu'il ne consentira jamais à cette orgie de poisson.

Bref, de *quiproquo* en malentendu, nous finissons par dîner. Après quoi nous voulons aller au théâtre. O surprise ! Il fait encore jour et il est dix heures du soir. Le spectacle est fini, le théâtre fermé.

Nous nous rejetons sur le jardin de Tivoli. La foule en sort au moment où nous nous présentons.

Il y a encore la brasserie. Mais on éteint le gaz à mesure que nous approchons.

Enfin nous entendons des valses de Strauss et des fragments de Richard Wagner, dans un kiosque éclairé au milieu de la promenade ; et c'est là que nous buvons de la bière aux sons d'un petit orchestre norvégien.

C'est le moment de rassembler ses idées, un peu embrouillées par la rapidité du voyage et par la variété des pays parcourus.

Chaque jour nous avons changé de climat, de nation, de langue, de lit, de monnaie ; chaque jour nous avons vu des races différentes, des usages divers, des mœurs disparates. Même les peuples qu'on croit frères par l'origine, par le voisinage et par la manière de vivre, ont entre eux des caractères bien tranchés.

Ainsi le groupe scandinave : les Danois, les Suédois et les Norvégiens, n'ont ni le même

gouvernement, ni la même langue, ni la même monnaie. Ils prétendent même n'avoir rien de commun dans les idées, et ces frères se renient.

Il y a pourtant un lien entre Stockholm et Christiania ; la Suède et la Norvége ont le même roi, Oscar II, le petit-fils de Bernadotte, et il faut ajouter que les deux pays se trouvent bien de cette combinaison économique qui les laisse néanmoins complétement indépendants l'un de l'autre.

Cette royauté pour deux est une idée que l'on peut qualifier d'ingénieuse.

Dans le temps on a exporté, à l'usage de la Péninsule du Nord, un roi de fabrique française ; les habitants, pensant qu'ils ne pourraient jamais avoir rien d'aussi bien confectionné, l'ont conservé ainsi que sa postérité.

Et le souverain gravite d'une capitale à l'autre laissant les Chambres faire les affaires de chaque pays et s'occupant personnellement d'art, de science, d'éducation publique, de toutes ces choses qui ne sont pas de la politique et sont

pourtant indispensables aux nations civilisées.

Mais voilà que ce roi me fait envie. Je me demande si les pays troublés, qui dans ce moment cherchent leur voie, ne pourraient pas utiliser ce monarque qui a déjà fait son apprentissage et qui serait dispensé de subir cet examen public qu'on appelle un manifeste. Il ne doit pas être très-difficile de gouverner trois ou quatre royaumes lorsque l'on règne déjà sur deux.

Il me semble que cette combinaison satisferait tout le monde, monarchistes et républicains : les uns parce qu'ils auraient leur roi, les autres parce qu'ils ne s'apercevraient pas qu'ils en ont un.

Allons, si je vois le roi au congrès, je lui soumettrai mon idée.

En attendant, je vais me coucher et rêver sans doute de républiques ornées de rois ou de princes républicains.

Christiania, 4 août.

Nous partons le matin pour Christianstadt. Le bateau traverse le *fiord* dans sa longueur et navigue entre les îles pittoresques dont il est parsemé.

A Moss, le port est encombré de bateaux allant et venant, qui stationnent là pour prendre marchandises et voyageurs. On a fait dans l'isthme un canal par où passe la navigation pour éviter le contour d'une énorme presqu'île. Le canal est traversé par un pont coupé au milieu et dont les deux morceaux s'écartent pour chaque bateau qui passe, et se rapprochent immédiatement après. Les piétons qui vont et viennent ne sont nullement prévenus des mou-

vements de ce pont mobile, et le gouffre s'ouvre sous leurs pas au moment où ils y pensent le moins, ce qui amène des scènes tantôt comiques, tantôt effrayantes.

Nous descendons à terre quelques instants. Je suis frappé de voir que toutes les maisons, toutes les chaumières ont des pots de fleurs derrière les vitres des fenêtres. Ce luxe, à la portée de tout le monde, donne à ces villages, d'aspect un peu triste, un caractère de grâce et de fraîcheur.

Après Moss, le fiord s'élargit et devient la mer; ce dont on s'aperçoit à un léger mouvement du bateau.

Les vagues sont même assez fortes; mais, arrivé à une espèce de phare, le navire tourne subitement et entre dans un fiord abrité, canal naturel qui mène à Forstaden.

C'est une ville de bois, dominée par un élégant observatoire appelé Walhalla; sans doute en souvenir de quelque légende sur le dieu Odin.

Nous descendons à terre et visitons la ville, qui a de fort beaux magasins.

Les gamins du pays sont assez effrontés et nous entourent, non sans avoir une certaine crainte quand nous nous retournons pour les regarder.

Pourtant l'un d'eux, qui s'est apprivoisé, voyant mon embarras pour trouver la monnaie que me demande un marchand, plonge ses doigts dans ma bourse pour saisir la pièce demandée. Et cela avec naïveté, sans soupçonner les doutes que son mouvement a pu m'inspirer sur sa probité.

Nous reprenons le bateau et passons devant un château de bois peint, majestueux et élégant.

Le canal fait un double coude en forme de Z, et l'on arrive en deux minutes à Fridericstad, forteresse dont les remparts couverts de grands arbres et les rues pavées transformées en prairies indiquent l'abandon.

Je trouve là le premier mendiant que j'aie

rencontré dans ce voyage. Il est vrai de dire que c'est un jeune homme blessé.

De Fridericstad à Sarpsborg, le canal, qui est plutôt alimenté par le Glommen que par la mer, a un certain courant. Sur les rives sont d'immenses chantiers et magasins de bois. Pendant plusieurs lieues les habitations se succèdent sans interruption, et les nombreux navires qui se chargent de bois sciés, de toutes formes, donnent au paysage une grande animation.

A peine arrivés à Sarpsborg, nous nous dirigeons vers la célèbre cascade du Glommen, les uns à pied, les autres dans ces petits véhicules à deux roues particuliers à la Norvége et se composant d'une sorte de selle étroite posée sur les brancards ; les pieds dans des étriers, on conduit soi-même, à moins qu'on ne prenne en croupe un cocher du pays, qui, dans un équilibre effrayant et cramponné d'une main au dos de la selle, dirige, de l'autre, l'ardent petit cheval attelé à la singulière machine.

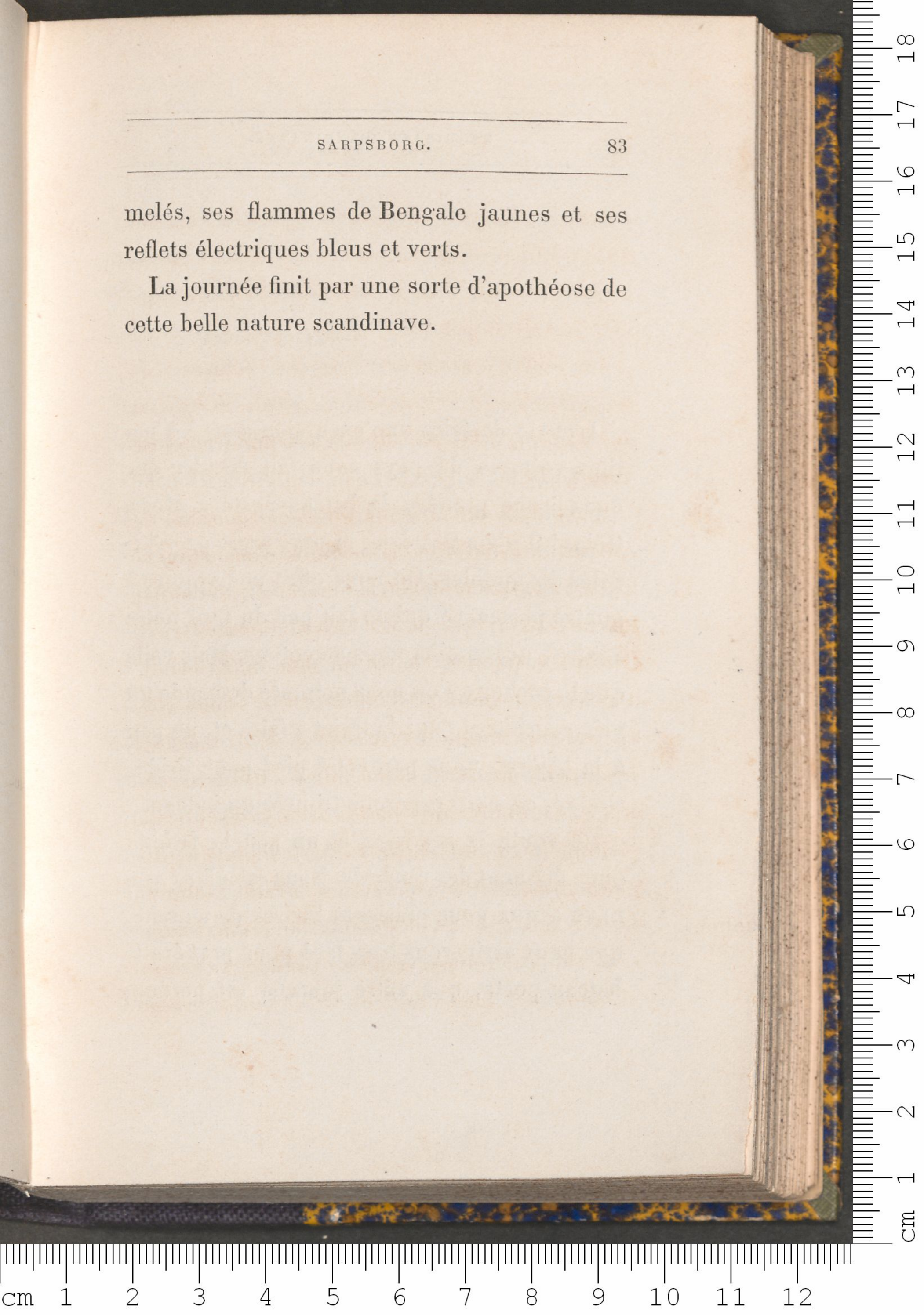
La cascade est entourée d'énormes scieries qu'elle fait mouvoir. Des câbles de transmission communiquent la force à perte de vue à d'autres usines qui sont au loin. Dans des canaux étroits on reçoit les bois flottés qu'amène le Glommen, et, par ces sentiers liquides, ils arrivent en ordre à la scierie, qui les happe, les saisit, les coupe, les débite en planches et en poutres avec un entrain et une ardeur infatigables.

Au-dessus de la cascade il y a un pont suspendu d'où la masse d'eau fait l'impression du dos d'un énorme pachyderme qui s'avance incessamment. Mais c'est surtout du bas de la chute qu'on peut avoir l'impression la plus saisissante. La gigantesque masse d'eau que j'ai comparée à un mastodonte s'avance sur un gros rocher qu'on distingue à travers le liquide ; puis le fleuve s'élance en tourbillonnant dans un gouffre. Après un ressaut, il se précipite de nouveau, verdâtre et blanc, dans un second creux, et termine sa chute par des rapides écumants. Sur le côté, en face de soi, une série de

cascades plus petites se développent en espalier à travers les rochers noirs, et au-dessus du tableau plane une fumée blanche et brillante formée par de la poussière d'eau.

Le fleuve est dominé par des collines boisées. Sur l'une d'elles on a construit, au milieu des arbres, une imitation du temple rond de Tivoli.

Il est déjà huit heures du soir. Le soleil se couche et nous offre un spectacle d'une magnificence invraisemblable. La moitié du ciel paraît tendue d'une vaste moire antique couleur d'or. Quelques nuages violets se détachent sur la masse et laissent, par des lacunes, apercevoir le ciel vert d'eau. Les clochers de la ville se découpent en noir sur le fond lumineux. A droite, au-dessus du Glommen serpentant tranquillement au pied de ses montagnes vertes, de petits nuages roses et bleus semblent voltiger dans l'espace. C'est comme la fin d'une féerie anglaise, avec ses décorations pailletées et cristallines, ses tons étranges de bonbons cara-



melés, ses flammes de Bengale jaunes et ses reflets électriques bleus et verts.

La journée finit par une sorte d'apothéose de cette belle nature scandinave.

Kongswiger, 5 août.

L'envie de faire une excursion dans les petites voitures du pays nous fait décider que nous irons prendre le bateau-poste à Moss. Hélas ! il n'y a pas dans le pays assez de véhicules disponibles. On nous offre une voiture à quatre places, ce qui ne fait pas du tout notre affaire ; néanmoins nous acceptons. Mais voilà que le cocher qu'on nous présente demande un prix exorbitant pour le trajet à faire et, un peu à la légère, nous partons à pied pour Fridericstad, où nous espérons trouver un bateau.

En route la réflexion et un peu la fatigue nous donnent des remords. Nous calculons que nous avons pour plusieurs heures de marche, que nous arriverons trop tard pour prendre le bateau-poste, que notre journée est perdue,

que nous avons été un peu vite dans notre décision de donner une leçon au cocher, qu'à tout prendre les voyageurs sont créés pour être exploités, etc., etc.

Et nous voilà perplexes, nous demandant, tout en marchant toujours, à quel parti nous allons nous abandonner.

Heureusement nous nous rappelons avoir vu la veille, à l'hôtel, le capitaine d'un vaisseau de Nantes, la *Reine-du-Ciel,* et il se trouve, renseignement pris, que nous sommes en face de son bateau.

Nous hélons le capitaine, qui nous envoie son canot, nous fait monter à son bord, non sans difficulté, car il n'a qu'une échelle de corde, nous fait entrer dans sa cabine, avec non moins de tribulations, car il n'y a place que pour quatre et nous sommes cinq, et finalement nous offre le vermouth pour nous remettre de nos fatigues et de nos ennuis.

Il nous apprend qu'un bateau-mouche va passer qui pourra nous mener prendre le ba-

teau-poste à Fridericstad. Nous voilà sauvés!

Dès qu'on aperçoit de loin le petit vapeur on nous avertit; nous sortons de la cabine en nous cognant la tête, nous frottant le dos, nous écorchant les jambes dans le conduit contourné qui lui sert d'escalier, puis nous sautons dans la barque qui nous fait accoster au bateau-mouche.

Et voilà comment, grâce à l'obligeance d'un Français, nous ne manquerons pas après-demain le congrès de Stockholm.

Le bateau-poste, beau navire bien organisé, nous fait passer par la mer, et rondement nous mène à Christiania, en évitant tous les détours que nous avons faits la veille à travers les îlots du fiord.

Aussi nous arrivons à temps pour voir le musée des antiquités du Nord qu'on nous ouvre gracieusement cette fois, grâce à nos cartes que nous avions laissées au vaguemestre, avec cette adjonction : *membres du congrès de Stockholm*.

L'inspection rapide que nous faisons nous permet de constater l'esprit d'ordre et de classification qui a présidé à son arrangement. Ainsi les objets sont classés par trouvailles, et autant que possible dans la position où ils étaient au moment de la fouille, et, par le fait seul de ce procédé d'exhibition, on voit que le bronze et la pierre sont presque toujours contemporains. On peut même constater de nombreux objets de pierres dont les formes imitent les spécimens en bronze.

On voit combien cette classification est supérieure à celle qui consiste à mettre ensemble tous les objets d'os, tous les objets de fer, tous les objets de bronze, etc.

Une grande vitrine est remplie de grandes crécelles en bronze qui devaient être emmanchées à un long bâton, et se composent de plusieurs anneaux réunis par une boucle fixe. Quel était l'usage de ces instruments? On ne le sait pas encore. Je puis pourtant faire observer que les mendiants bouddhistes du Japon ont des

espèces de bâtons avec lesquels ils attirent l'attention des passants, et que ces bâtons ressemblent beaucoup à ces crécelles de bronze. Je dois ajouter que cette sorte de sceptre musical est mis aux mains de certains dieux japonais et du Bouddha lui-même.

Rentrés à l'hôtel, nous trouvons beaucoup de Français, venus directement du Havre pour se rendre au congrès. Parmi ces savants je remarque une jeune savante de seize ans qui voyage avec son père. On m'assure qu'à la réunion de Stockholm il y aura beaucoup de dames.

Nous avons juste le temps de prendre nos sacs de nuit et d'aller au chemin de fer, car ce soir nous devons coucher à Kongswiger et demain à Stockholm. S'il y avait des trains de nuit nous gagnerions douze heures.

Depuis trois jours j'ai été élevé à la dignité de caissier général de la petite escouade que nous formons à nous quatre. Ma complète ignorance du norvégien m'a rendu mes fonctions des plus faciles, car j'ai remarqué que toutes

les fois que l'un de nous a essayé de parler anglais, allemand ou même norvégien, il n'a pu se faire comprendre, tandis qu'en parlant français tout simplement, on se fait bien mieux entendre.

J'étais donc au guichet de la gare en train de prendre nos billets, lorsqu'arrive la légion des savants français, fortement ahuris comme tous nouveaux débarqués dans un pays.

— Comment ferons-nous pour prendre les billets? disaient les uns.

— Et pour obtenir la réduction à titre de savants? ajoutaient les autres.

Le plus hardi de la bande, me voyant compter des *species rixdaels,* me demande timidement si je parle français.

— Oui, monsieur.

Explosion de joie!

— Messieurs, un Norvégien qui parle français! Nous sommes tirés d'affaire.

Et tout le groupe scientifique répète avec satisfaction :

— Un Norvégien qui parle français!

Aussitôt on m'entoure en me suppliant de vouloir bien servir d'interprète.

J'accepte d'un sourire et d'un salut ce poste délicat, et le premier interlocuteur m'explique longuement de quoi il s'agit.

— Nous sommes des savants français; nous nous rendons à un congrès anthropologique....

— Préhistorique, ajoute un autre.

— Anthropologique et préhistorique. Or, le gouvernement suédois a bien voulu nous faire obtenir une réduction sur les chemins de fer de la Suède. Il s'agit de savoir si nous pouvons prendre nos billets directement pour Stockholm, ou si on ne nous les donnera que jusqu'à la frontière suédoise.

— Et combien cela coûte par place avec la réduction, interrompt un des Français.

— A quelle heure arriverons-nous?

— Faut-il garder ses bagages?

— Combien transporte-t-on de kilos gratuitement?

— Il faut nous dire la somme en francs.

— Prend-t-on le papier français ?

Les questions et les interpellations pleuvent de toutes parts. L'employé de la gare paraît s'impatienter.

— Ne parlons pas tous à la fois, reprend le premier orateur. Monsieur, avez-vous compris mon explication ?

— Parfaitement, puisque je suis Français moi-même et que je vais à Stockholm tout comme vous.

— Tiens ! s'écrie le chœur, c'est un Français qui parle norvégien ! C'est bien plus étonnant.

Et, de bouche en bouche, on entend circuler dans la légion ces mots qui font évidemment une impression profonde :

— C'est un Français qui parle norvégien !

Là-dessus je me mets en mesure de traduire toute l'affaire à l'employé norvégien, et je lui dis d'une voix claire :

— Stockholm ; seconde ; savant.

Et aussitôt le billet demandé est offert ; le

prix est écrit en suédois sur un papier ; j'en demande le montant en francs au premier interlocuteur, et le tour est fait.

— Mais, monsieur, observe mon obligé, vous avez tout simplement parlé français à l'employé ; vous ne savez donc pas le norvégien ?

— Pas plus que vous, mais je vous ai donné la recette pour prendre vos billets ; profitez-en.

Et, sur ce mot, je cours faire enregistrer nos bagages.

A peine installés dans le train, nous nous souvenons de l'encombrement des hôtels de Kongswiger où nous devons coucher, selon l'usage, et, pour plus de sûreté, nous envoyons une dépêche pour retenir *tout l'hôtel d'Angleterre ;* total : dix lits.

Et nous nous empressons de faire des politesses. Le savant qui voyage avec sa fille est naturellement le premier à qui nous faisons part de nos richesses en logement ; il accepte notre hospitalité. Arrivés à la gare, nous réquisitionnons les voitures qui stationnent, et nos

invités et nous partons au grand galop des petits chevaux du pays.

On m'a fait l'honneur de me faire monter dans la voiture de la jeune savante. La conversation s'engage avec son père, et, ô surprise! il est M. Gustave Vallier, de Grenoble, et moi, je suis M. Guimet, de Lyon!

— Quoi, c'est vous!

— Quoi, c'est lui!

— Je vous ai vu tout petit, je vous ai fait sauter sur mes genoux.

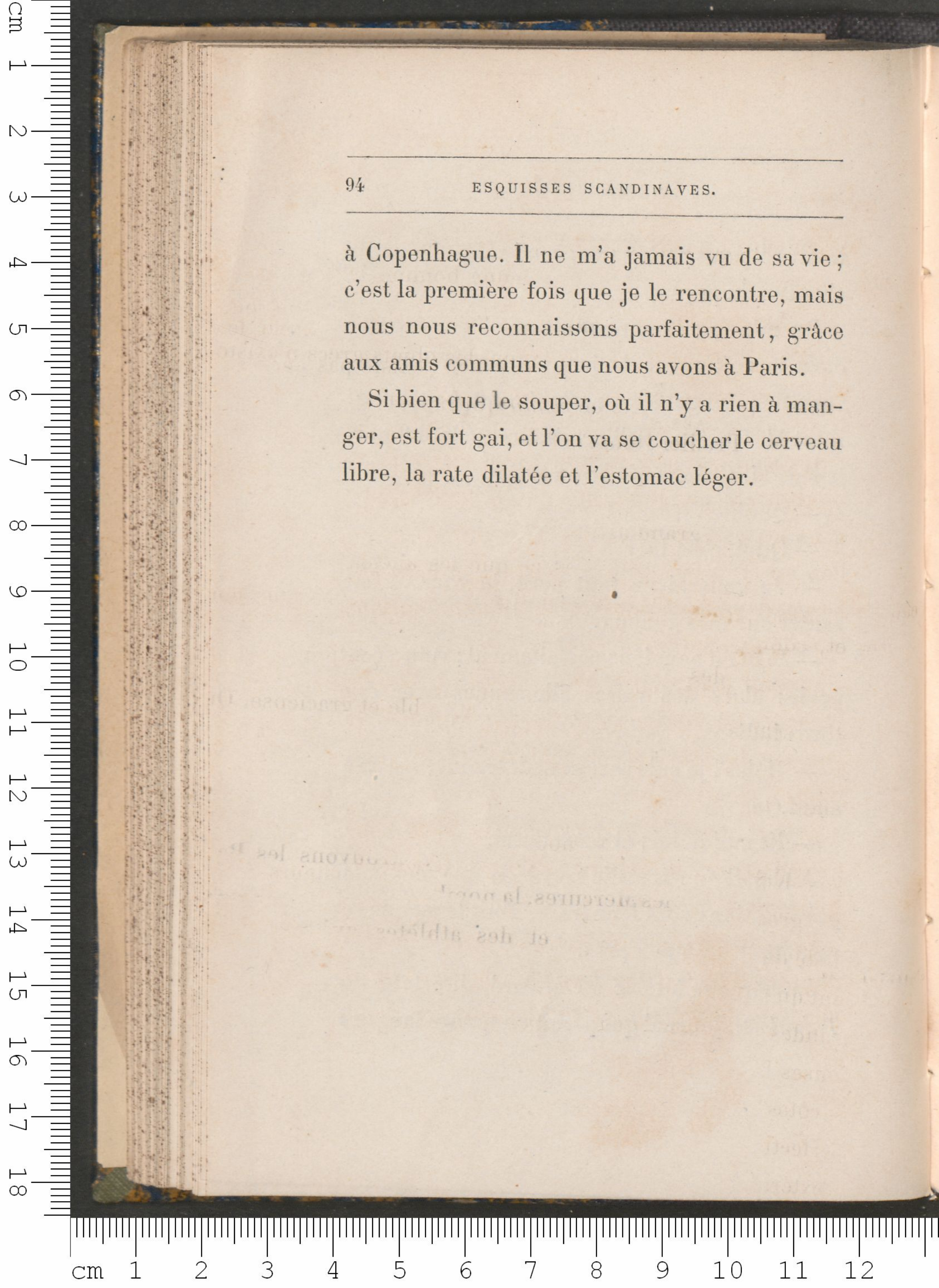
— Je m'en souviens parfaitement; vous composiez alors des valses allemandes avec des titres italiens.

— Hélas! je suis savant maintenant; ma fille aussi.

— Et moi aussi; et nous aussi.

A l'hôtel on s'installe tant bien que mal. Les présentations vont leur train. Tout le monde se reconnaît, ou à peu près.

Je retrouve à table M. Molard, directeur du *Polyglotte,* journal qui paraît en quatre langues



à Copenhague. Il ne m'a jamais vu de sa vie ; c'est la première fois que je le rencontre, mais nous nous reconnaissons parfaitement, grâce aux amis communs que nous avons à Paris.

Si bien que le souper, où il n'y a rien à manger, est fort gai, et l'on va se coucher le cerveau libre, la rate dilatée et l'estomac léger.

Stockholm, 6 août.

Il paraît que plusieurs membres du congrès, ne trouvant pas de logement, ont passé la nuit dans les voitures du train. Il paraît même, si l'on en croit les récits de ceux qui ont été hébergés dans les chaumières du village, que dans le train on était fort à son aise.

Comme les voitures communiquent, l'on va se visiter les uns les autres chemin faisant, et le temps passe rapidement en conversations scientifiques et autres.

Je fais ainsi connaissance avec MM. Chaplain-Duparc, le docteur Hamy, Gourdon, Regnault, etc.

Le docteur Hamy m'apprend trois faits anthropologiques qui me comblent de joie : le premier, c'est que les races du Mexique sont mon-

goloïdes, ce qui confirme les observations ethnographiques que j'ai faites à ce sujet ; le second, c'est qu'un groupe négroïde existe encore entre l'Euphrate et le Tigre, ce qui s'accorde avec ce que j'ai dit au sujet de l'*Éthiopien asiatique Memnon ;* et le troisième, c'est que le pays de *Pount* n'est pas au sud de l'Arabie, comme l'a placé M. Brugsch, mais au sud de l'Égypte.

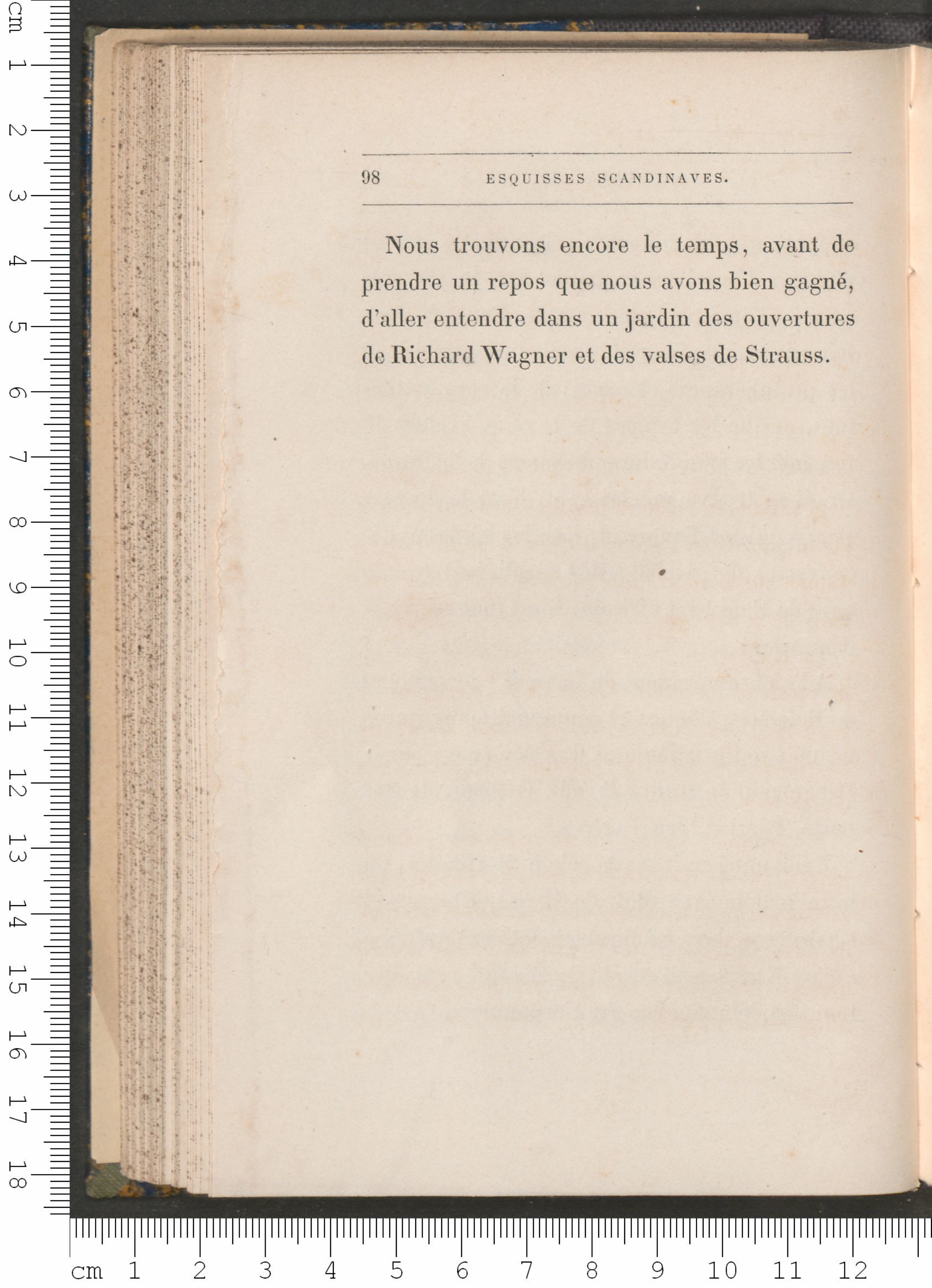
On me demandera peut-être quel intérêt peut m'inspirer le pays de Pount? Ah ! voilà !

Un beau soir j'eus l'occasion de parler des races égyptiennes devant l'Académie de Lyon. Décrivant le monument de Deïr-el-Bahari, construit par la reine Atasou, je fis observer que, parmi les prisonniers étrangers présentés à la souveraine de l'Égypte, on voyait figurer deux Hottentotes venant, disent les hiéroglyphes, du pays de Pount. M. Brugsch, l'égyptologue prussien, a, dans sa *Géographie de l'ancienne Égypte,* déclaré que le pays de Pount était au sud de l'Arabie. Mariette-Bey, sans doute pour ne pas déplaire à son confrère, a

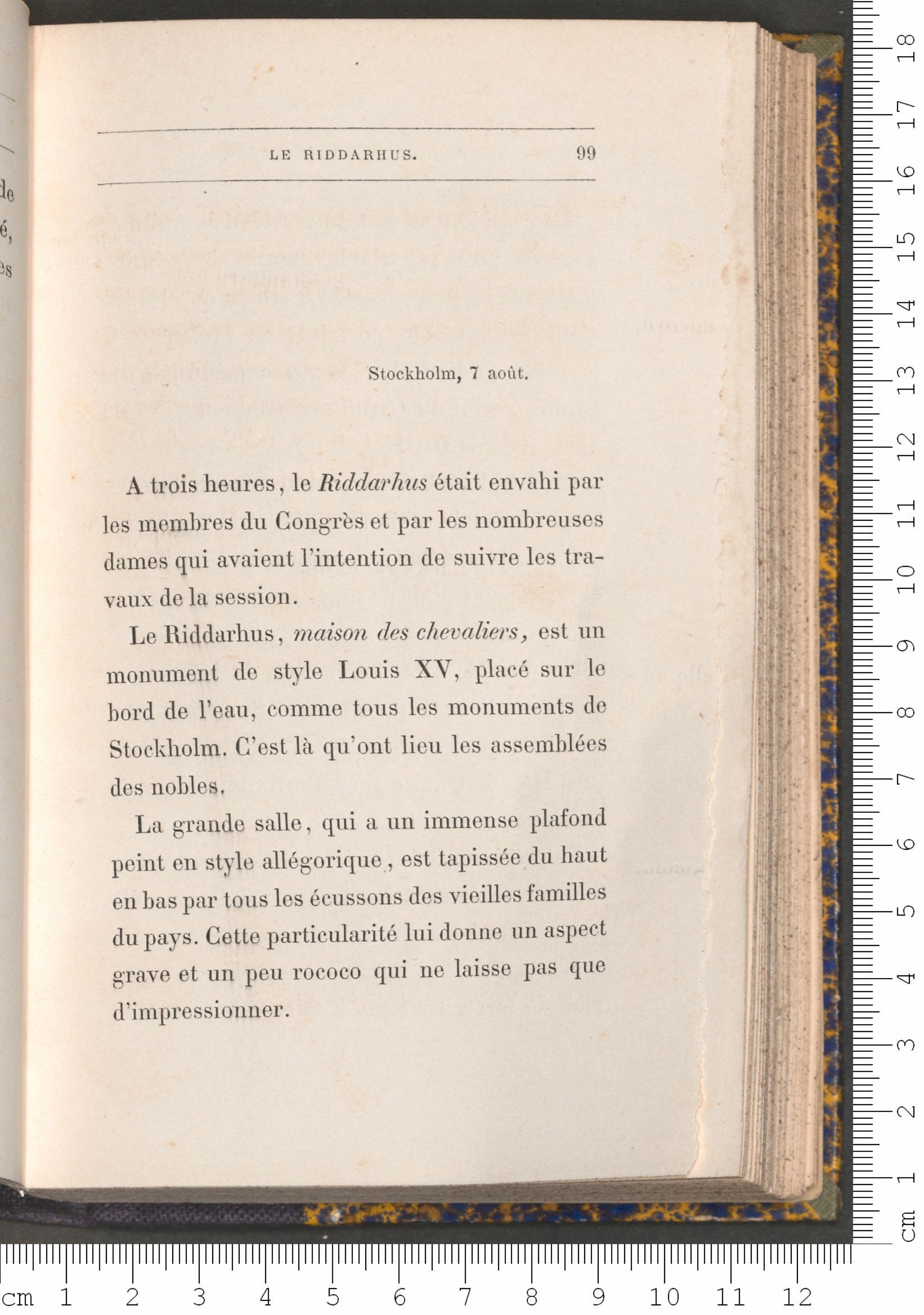
supposé que les hideuses prisonnières étaient affligées d'horribles maladies. Or, je me suis permis d'émettre l'idée que M. Brugsch avait fait erreur, que l'horrible maladie caractérisait les protubérances charnues de la race hottentote, et que les armées de la reine avaient dû ramener les prisonnières du centre de l'Afrique. Or, il se trouve précisément, c'est le docteur Hamy qui me l'apprend, que les récentes découvertes de Mariette-Bey établissent que le pays de Pount est africain. C'est tout ce que je demande.

A l'embranchement de Laxa, il y a confluent de flots scientifiques et réunion des voyageurs venus par Christiania et de ceux venus par le Danemark. Je trouve là MM. Cotteau, de Saporta, Pozzi et bien d'autres.

Enfin nous arrivons le soir à Stockholm, où je m'installe avec MM. de Loriol, Chantre et Chabrières, dans un appartement dont l'adresse s'écrit Karduansmakeregatan, ce qui veut dire tout simplement : rue des Cordonniers.



Nous trouvons encore le temps, avant de prendre un repos que nous avons bien gagné, d'aller entendre dans un jardin des ouvertures de Richard Wagner et des valses de Strauss.



Stockholm, 7 août.

A trois heures, le *Riddarhus* était envahi par les membres du Congrès et par les nombreuses dames qui avaient l'intention de suivre les travaux de la session.

Le Riddarhus, *maison des chevaliers*, est un monument de style Louis XV, placé sur le bord de l'eau, comme tous les monuments de Stockholm. C'est là qu'ont lieu les assemblées des nobles.

La grande salle, qui a un immense plafond peint en style allégorique, est tapissée du haut en bas par tous les écussons des vieilles familles du pays. Cette particularité lui donne un aspect grave et un peu rococo qui ne laisse pas que d'impressionner.

Le président se sert du marteau en guise de sonnette ; cela rappelle le commissaire priseur ; mais cela rappelle aussi le marteau que les anciens Scandinaves portaient en breloque, le marteau du dieu Thor, le marteau du Dis-pater gaulois, celui du Caron archaïque et celui du dieu japonais Daï-Kokou.

On fait des discours ; cela est assez naturel. Tout le monde parle français, cela est moins naturel ; et ce détail qui nous flatte devrait nous faire un peu rougir de notre ignorance des langues étrangères.

On procède à la nomination du bureau, ce qui prend beaucoup de temps. Sur vingt-neuf membres qui le composent il y a quatre Français, MM. de Quatrefages, Bertrand, Cazalis de Fondouce et Chantre.

Le président lève la séance en opérant sur la table un roulement de marteau ; et l'on va dîner au Grand-Hôtel.

L'intention des organisateurs de ce repas était de forcer les gens à faire connaissance ;

mais, comme on se groupe les Allemands d'un côté, les Italiens d'un autre, les Français d'un troisième, le but est complétement manqué.

Le repas terminé on monte en bateau pour se rendre à Hasselbacken, où la ville de Stockholm doit nous donner une fête. On nous reçoit dans le jardin d'un restaurant immense où l'on a dressé de nombreuses tables pour le souper. Le jardin est pavoisé et même illuminé, quoiqu'il fasse grand jour ; on espère que le soleil voudra bien un peu se coucher ce soir pour laisser resplendir les girandoles de gaz. Au pied d'une gigantesque oriflamme aux armes de la Suède on a établi une tribune où les toasts doivent être portés. Deux musiques, placées l'une dans des galeries élevées, l'autre sous un kiosque, jouent à tour de rôle des mélodies du pays. Et, dans un coin, la statue de bronze du poëte populaire Bellmann paraît présider, la guitare à la main, à cette fête de bienvenue.

Le gouverneur de la ville, s'exprimant en fort bon français, porta le premier toast.

M. Alexandre Bertrand lui répondit en rappelant les noms suédois de Scheele, qui analysa l'air; de Berzélius, qui trouva les lois chimiques; de Linné, l'inventeur de la botanique, et de Retzius, l'introducteur de la craniologie. A ces noms il ajouta ceux de Nilsson et d'Hildebrand père qui, tous deux, assistaient à la fête.

Puis les discours se succédèrent, entremêlés de verres de punch et de champagne.

A neuf heures, on offrit le bras aux dames et l'on alla souper debout, selon la mode du pays.

C'est autour d'un saumon mayonnaise qu'on me présente à M. Camille Doucet, qui est venu à Stockholm avec sa famille. Ayant toujours quelque chose d'aimable à dire aux personnes qui l'abordent, le spirituel académicien se souvient à point nommé que j'ai fait un oratorio qu'on a joué aux festivals du Châtelet. Voilà de ces mémoires heureuses.... pour les autres.

Après le repas, l'expansion des hôtes et des invités alla toujours en augmentant.

— Je vous en prie, monsieur, faites-moi

l'honneur de boire un verre de punch avec moi !

Et il fallait boire toujours, toujours.

Dans ce duel à l'alcool la France ne fut pas brillante.

Heureusement que pour la réhabiliter on joue le quadrille de *la Mère Angot*. Pour nous faire honneur on le *bisse* deux fois, et je vois bien que la France est représentée au Congrès archéologique non-seulement par MM. de Quatrefages et Bertrand, mais encore par Lecoq, — emblème de la Gaule.

Pendant tout ce temps la tribune n'a pas chômé, les toasts sont allés leur train, et les auditeurs, le verre en main, la bouche pleine, viennent saisir au vol quelques bribes de discours, puis s'en retournent aux provisions.

Car le supplice de l'ingurgitement et la torture du punch ne sont pas terminés. Pour me tirer d'affaire j'imagine de faire boire mes verres par mes voisins ; cela se fait, c'est même une politesse.

De temps en temps je sens quelque chose de mouillé qui me tombe sur le pied, et je m'aperçois que ce sont les verres de punch d'Auguste Chabrières, qui en a trouvé le placement dans ma bottine. C'est encore un moyen de sortir d'embarras.

Peu à peu la pente du jardin entraîne les savants délégués étrangers au bas de la montagne, où ils glissent dans des barques à vapeur qui les ramènent au logis à temps pour sauver l'honneur de l'anthropologie, fût-elle préhistorique.

8 août.

A dix heures, séance du congrès au Riddarhus.

1re Question : *Quelles sont les traces les plus anciennes de l'existence de l'homme en Suède ?*

M. le baron Kurk a trouvé des objets en pierre taillée grossièrement, mais avec une grande habileté de main, et plusieurs de ces objets indiquent qu'ils ont été faits avec des fragments de grandes haches polies qui auraient été brisées et mises hors d'usage. Il constate que c'est sur les côtes que se rencontrent les objets les moins perfectionnés ; cela exclut l'idée d'un commerce extérieur amenant les objets de pierre.

Au sujet de l'antiquité de l'homme, il dit : « La science doit ignorer les passions politi-

ques ; elle n'a pas le droit de montrer trop de patriotisme. »

Ces mots, qui sont comme la ligne de con duite de ce Congrès international, ne seront malheureusement pas toujours présents à la mémoire des orateurs, et nous verrons chaque pays revendiquer pour lui-même les origines les plus anciennes.

Telle n'est cependant pas l'opinion de l'honorable orateur en ce qui concerne l'antiquité des peuples de la Suède.

Il admet pour ce pays la contemporanéité de l'âge de pierre et de l'âge de bronze ; même il fait observer que dans certaines parties il n'y a pas eu d'âge de bronze, et là le fer est arrivé après la pierre.

Son Excellence M. Worsaae, *ministre de Danemark*, trouve qu'on a trop tranché les différents âges de la pierre. Particulièrement pour la Suède, la Norvége et la Russie, il n'y a pas trace des objets primitifs de la pierre taillée.

Au commencement de la séance, on avait fait

part à l'assemblée d'une lettre de M. Torell, qui, ne pouvant assister au Congrès, donnait son avis sur la question.

M. Évans, *de Londres,* est de l'avis de M. Torell, qui croit l'homme suédois peu ancien. Pour préparer les instruments polis, il faut faire d'abord des objets bruts et grossiers ; aussi trouve-t-on parfois ensemble les deux espèces, mais les objets paléolithiques *n'existent pas* en Suède. D'ailleurs l'âge paléolithique ne dépend pas de la forme des objets, mais de la nature des terrains explorés et de la faune qu'on y trouve.

M. Worsaae semble vouloir contredire M. Évans, mais il est difficile de saisir en quoi il diffère d'opinion.

Aussi M. Évans constate qu'ils sont d'accord.

M. Franks, *directeur du Musée britannique,* signale un fait qu'il croit important : c'est la présence au musée de Lund d'une flèche en corne de cerf analogue à celles qu'on trouve à Brunikel (époque du Moustier)

M. le docteur Hamy, *de Paris,* rappelle les

affirmations de M. Torell et s'en étonne, parce qu'on a trouvé à Södertelje la cabane d'un homme de l'époque glaciaire.

M. Desor, *de Neufchâtel,* fait observer que, quoique l'existence de l'homme soit partout très-ancienne, il faut remarquer que l'homme troglodyte du midi de l'Europe est contemporain de la faune actuelle scandinave et boréale; or, à cette époque, le Nord était inhabitable; donc l'homme paléolithique n'a pu exister en Scandinavie.

M. Hildebrand, *secrétaire général du Congrès,* croit, d'après M. Torell, que la cabane de Södertelje est moderne.

M. Alexandre Bertrand, *conservateur du musée de Saint-Germain,* se demande s'il faisait vraiment bien froid à l'époque dite glaciaire. Il cite les découvertes de M. le pasteur Frossard, à Bagnères de Bigorre : sur *vingt-deux* espèces de mammifères trouvés dans les grottes, *vingt* existent encore aux Pyrénées. Il ne manque que le renne, et une variété de cerf qui existait en-

core il y a peu de temps sous ces latitudes, et qui a été détruite par les habitants

M. Howorth, *de Manchester,* dit que, dans la Nouvelle-Zélande, il y a deux âges de pierre : un âge primitif, et un second qui est arrivé après l'émigration venue des Maoris dont les habitants, après avoir apporté des instruments en os et en bois, imitèrent ces objets avec les pierres du pays.

On voit que l'honorable orateur en est encore à la discussion entre MM. Worsaae et Évans. Il faut dire que M. Howorth a appris le français en quelques jours pour pouvoir prendre part au Congrès ; il s'exprime avec difficulté, mais arrive toujours à dire ce qu'il veut dire.

M. de Quatrefages, *de l'Institut de France,* revient à la question climatérique et fait remarquer que les températures des hautes parties des Pyrénées équivalent à celles des pays du nord. Dans certains cas, l'altitude remplace la latitude.

Au sujet des îles dont a parlé M. Howorth,

l'orateur dit que là, comme dans les Kjoken-mödins, il y a pour les objets travaillés identification de formes amenée par l'identification des matériaux naturels.

M. Desor insiste sur le caractère boréal de la faune des cavernes.

M. Engelhardt, *du musée de Copenhague,* dit que dans des fouilles faites sur cinq îlots de l'archipel danois on a trouvé, dans l'une, des animaux domestiques, et, dans l'autre, douze cents flèches à tranchant transversal, caractérisant l'époque intermédiaire entre le Kjoken-mödins et le dolmen. Il croit qu'il y a deux âges de pierre dans la période scandinave.

Pour terminer la séance, M. Zawisza, *de Varsovie,* rend compte de ses fouilles faites dans des grottes polonaises, près de Cracovie. Il y a trouvé tous les âges et toutes les faunes superposées, depuis le mammouth avec les grands silex, modèle Moustier, jusqu'à la faune actuelle, avec les outils et ornements analogues à ceux de la Magdeleine.

Ce qui rend ces fouilles particulièrement intéressantes, c'est qu'à plusieurs reprises les grottes ont été envahies par les eaux, qui y ont déposé des couches de limon. Ces stratifications, comme des marques scientifiques, ont séparé les âges et écarté par ce fait toute supposition de confusion dans les époques.

La séance est levée sans qu'on ait rien conclu, selon l'usage des congrès. Il semble même que la communication de M. Zawisza soit venue se placer à la fin pour éloigner la discussion de son terrain véritable, qui était l'antiquité de l'homme en Suède. Néanmoins il ressort clairement de tous les discours, même de ceux qui semblent étrangers à la question, que, si sur le continent européen il est facile de remonter dans la succession des âges jusqu'à l'époque où l'homme vivait avec le renne et le mammouth, on se trouve en Suède en présence de civilisations antiques un peu mélangées, et dont l'ancienneté ne peut se placer très-haut, soit pour des raisons climatériques, soit par le fait du

temps nécessaire à coloniser ces régions boréales.

A deux heures de l'après-midi a lieu une autre séance. On voit que les congressistes ont beaucoup de choses à se dire.

La question à l'ordre du jour est celle-ci : *Peut-on établir les routes que dans l'antiquité le commerce de l'ambre jaune a suivies?*

Mais, en manière de lever de rideau, M. le docteur Hamy présente les dessins de crânes trouvés par feu M. Martin dans le terrain quaternaire de Grenelle, près de Paris. Il montre que les types se superposent, comme les couches géologiques, et qu'avec les restes humains on trouve des objets qui vont en se perfectionnant, à mesure que le type s'améliore.

M. Stolpe, *de Stockholm,* aborde la question de l'ambre. Il reconnaît deux points de départ : le côté occidental de la Baltique et l'angle sud-est de la mer du Nord; et, d'autre part, la côte orientale et la côte occidentale de la Sicile.

M. Capellini, *de Bologne,* parle de l'ambre

qu'on trouve dans son pays. Il croit que beaucoup de gisements n'ont pas été utilisés, à cause des difficultés d'exploitation, tandis que, sur les côtes, c'est la mer elle-même qui choisit les morceaux légers détachés des terrains et les apporte au rivage. L'ambre de Sicile est polychrome; celui de Bologne l'est aussi; il y en a de rouge. L'ambre jaune étrusque a dû venir du nord par voie d'échange.

M. le docteur Wiberg, *de Stockholm,* dit que l'ambre du nord allait en Grèce; la preuve en est dans les monnaies grecques trouvées dans le nord. L'ambre s'est répandu par les fleuves et particulièrement le Dnieper et le Danube. Le commerce se faisait par l'entremise de plusieurs petits peuples. A mesure que la science géographique se développa chez les anciens, le commerce s'étendit, et l'on échangea autre chose que l'ambre.

M. Virchow, *de Berlin,* assure que l'ambre du nord est parfois aussi rouge que celui de l'Italie, mais, dans ce cas, il n'était pas em-

ployé dans le commerce, parce qu'il est peu estimé, et on l'utilisait à fabriquer l'encens. L'ambre gris est connu depuis très-longtemps au Japon. Les cartes japonaises indiquent Bornéo comme lieu de production. Il y a d'autres preuves du commerce de l'ambre : c'est la présence de l'ivoire et de la coquille des mers du Sud appelé *cyprea-moneta*, au cimetière de Halstad, placé sur la route commerciale antique. On y trouve aussi, avec l'ivoire et l'ambre, des bronzes identiques comme art aux bronzes italiens. Un objet de commerce dont il ne reste pas de traces a dû être la fourrure.

M. Capellini répond que l'ambre de Bologne n'a pas pu être l'objet d'un grand commerce, mais a dû entraver dans le pays l'introduction de l'ambre étranger.

M. Howorth parle des monnaies macédoniennes trouvées sur toutes les routes de la Baltique. L'orateur fait remarquer que l'ambre apparaît en Italie avec l'âge de fer, dans le nord, avec la pierre et le bronze; il en conclut que

l'ambre a été connu plus tard en Italie qu'au nord (1).

Le jade, originaire de la Chine, est trouvé chez tous les nomades de l'Asie centrale; l'ambre a été de même amené à Bornéo par les nomades asiatiques et les colonies chinoises. Pline ne parle pas de l'ambre de l'Italie.

M. Pigorini, *du musée de Parme,* déclare que l'ambre ne se trouve pas dans les terramares de l'âge du bronze, quoiqu'on l'ait affirmé en présence d'objets vendus par les paysans et sans provenances déterminées. On ne trouve cette matière qu'au premier âge de fer de l'Italie septentrionale.

M. Virchow demande si l'ambre des côtes du Jutland est assez important pour créer un commerce et, d'autre part, si les navigateurs antiques ont touché à ce point.

(1) Ceci n'est pas une preuve absolue, car l'âge de bronze scandinave a pu être contemporain du premier âge de fer italien.

Personne ne répond à ces questions, sans doute embarrassantes.

M. Ewans montre les dessins de colliers et de coupes en ambre faites au tour, et trouvées dans la Grande-Bretagne.

La suite de la discussion est remise à lundi.

Il ressort pourtant de la séance que l'ambre a été dans l'antiquité un objet de commerce, puisqu'on le trouve dans des lieux qui n'en ont jamais produit. Quant à la question posée sur les routes suivies par ce produit naturel, personne ne la résout d'une façon bien victorieuse. Les Scandinaves disent : « L'ambre vient du Nord ; » les Italiens s'écrient : « L'ambre vient d'Italie ; » les Allemands affirment : « L'ambre vient de l'Allemagne, centre commercial. » Et les Anglais, sans se déconcerter, montrent des objets d'ambre d'une forme spéciale qu'on ne trouve que dans leur pays, d'où l'on peut conclure avec un peu de bonne volonté : « L'ambre vient de la Grande-Bretagne. »

Attendons lundi pour savoir le fin mot.

Le soir nous allons dîner au Moseback. C'est un restaurant situé sur une montagne d'où l'on jouit d'une vue qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

A gauche, dans la vapeur brillante, sous le soleil qui s'abaisse, les clochers noirs et pointus s'élancent et jaillissent en quelque sorte des lacs blancs couverts de navires aux grands mâts.

En face, l'île du Palais-Royal et du Riddarhus couverte de monuments et d'églises, bordée de comptoirs contre lesquels se pressent de nombreux navires de commerce.

Puis vient un mélange d'îles vertes et de docks, de ports sombres et de chantiers rouges, de jardins et de canaux, de ponts et de villas.

Sur la droite les eaux bleues couvertes de voiles blanches vont en s'éloignant entre deux rives hautes et boisées, et rappellent, à s'y méprendre, certaines parties du Bosphore.

Tout respire la grandeur; on sent là qu'un peuple vit et qu'une nation pense. Les barques

à vapeur sillonnent rapides les eaux calmes; de gros vaisseaux verts, rouges ou blancs, s'avancent tranquilles et lents à la suite de remorqueurs microscopiques. C'est Stamboul, moins les minarets brillants, Stamboul, moins cette poussière de caïques animés qui couvrent les eaux de la *Corne d'or;* c'est Stamboul, moins le soleil d'Orient. Mais ce qu'on ne trouve pas en Turquie et qu'on voit là, c'est la pensée élevée qui domine chaque construction; les casernes qu'on dissimule dans les arbres sous des formes de castels moyen âge, les habitations royales modestes, et les écoles nombreuses, riches, grandes comme des palais.

Ce n'est pas tout d'admirer; il faut dîner. Un Suédois, très-complaisant et fort gracieux d'ordinaire, imagine de nous faire une plaisanterie.

Il se charge de commander le repas et ne nous fait servir que ces hors-d'œuvre dont on abuse ici à l'infini. Or, pendant que nous trompons notre appétit avec ces riens, on lui sert

un splendide beefsteack qu'il mange sous notre nez.

Nous réclamons avec énergie et parvenons, après de faméliques attentes et de longs *quiproquo*, à nous faire servir un morceau de viande quelconque.

Notre interprète en gaieté nous offre, pour dessert, des *marins suisses*. Nous refusons, soupçonnant quelque nouvelle mystification, mais il se trouve qu'il voulait parler de *meringues* à la crème, et nous avons le désappointement suprême de lui voir avaler tout seul ce régal dont nous avons fait fi.

En somme, nous trouvons que la farce manque de sel et nous regrettons de voir notre guide, que nous savons si aimable quand il veut, imaginer de plaisanter dans une langue dont nous ne comprenons pas, à ce qu'il paraît, toute la finesse.

Dimanche, 9 août.

Le musée de Stockholm est admirablement situé sur les bords de l'eau. On dirait un palais vénitien se mirant dans le *canal grande*.

A l'intérieur, les collections sont arrangées avec goût, classées avec intérêt et cataloguées avec soin. De vastes escaliers et d'immenses galeries forment le centre du monument. On les a ornés de moulages antiques très-bien choisis et fort nombreux. A ce propos se présente la question de savoir si des musées qui possèdent des originaux antiques doivent présenter au public des moulages que tout le monde peut se procurer. Les conservateurs de Stockholm ont été d'avis que la vue des reproductions exactes de chefs-d'œuvre pouvait être un grand enseignement et pouvait procurer aux visiteurs

les sentiments d'admiration qu'on éprouve en contemplant les marbres anciens. Ces réunions de statues hors ligne ont non-seulement l'avantage de faire connaître les plus beaux spécimens de l'art antique à ceux qui ne peuvent parcourir les capitales de l'Europe, mais sont pour ceux-là mêmes qui ont vu les musées d'Italie, d'Allemagne et de Londres, un moyen saisissant de leur rappeler leurs impressions et de comparer entre elles des œuvres qu'on a vues de loin en loin, et dont le souvenir s'efface peu à peu.

Dans le grand vestibule d'entrée on a placé trois statues colossales des principaux personnages mythologiques du pays : *Odin, Thor* et *Balder*. Mais il ne faudrait pas croire que ce soit là la trinité honorée par les ancêtres de nos hôtes. C'est une sorte de trinité symbolique adoptée par les modernes Scandinaves pour représenter leur passé et leurs aspirations.

La vieille triade des peuples du Nord était composée d'Odin, de Thor et de Freyr, et, dans

les anciens temples, Thor avait la place d'honneur. Son rôle guerrier devait le faire préférer par des peuplades toujours armées ; c'était aussi le dieu du tonnerre. Odin, qui a probablement existé comme homme, a réuni sur sa tête les attributs des dieux créateurs ; capable d'organiser les nations, on lui fit l'honneur d'avoir organisé les éléments ; la légende le représente même conduisant, la nuit, à travers les airs, la troupe des anciens guerriers.

Freyr donne la paix, l'abondance et les moissons.

Mais il est probable que ce dieu débonnaire ne fut pas toujours très-honoré par les barbares du Nord, car les auteurs antiques nous le représentent souvent remplacé par *Tyr,* le dieu de la guerre, si bien que la triade devenait essentiellement soldatesque : Odin, le roi guerrrier ; Thor, le tonnerre destructeur et combattant ; Tyr, le sabre personnifié, adoré, sous la forme d'une épée nue.

Tacite nous dit que les trois dieux des Ger-

mains sont Mercure, Hercule et Mars. Les auteurs grecs et latins ont toujours été très-ignorants en exégèse religieuse et fort maladroits à déterminer les croyances des peuples étrangers. Ils cherchaient toujours à rapporter à leurs dieux locaux les divinités des barbares, et cela a contribué à jeter dans nos esprits beaucoup d'erreurs qui sont devenues classiques. Que Tyr soit Mars, je le veux bien; que Thor soit Hercule, ceci est plus difficile à admettre : les Gallo-Romains avaient fait de Thor leur *Dis pater*, sorte de Jupiter au marteau. Quant à voir Mercure dans Odin, il faut pour cela beaucoup de bonne volonté.

Mais, au lieu de nous perdre dans les mesquineries des croyances païennes, rappelons-nous plutôt que les Germains et les Scandinaves reconnaissaient un Dieu supérieur innommé qu'ils allaient adorer au fond des forêts, en face de la grande nature ; rappelons-nous qu'un sentiment d'éternité présidait à leurs pensées religieuses, et ne nous arrêtons pas trop à des

personnifications imaginées par la légende, transmises par les poëtes et consacrées par le culte.

Quant on lit l'*Edda,* la bible mythologique du Nord, on y retrouve le reflet des religions de l'Inde, de la Perse et de la Grèce. On y voit, comme dans les Védas, le culte de la nature, d'où la superstition a fait jaillir l'adoration des arbres, des pierres et des eaux. On y trouve le culte du feu comme en Perse, et, comme en Grèce, le cortége des Cybèles, des Cérès, des Vénus, des Parques, etc. Mais ces croyances, en remontant au Nord, se sont assombries et accommodées au climat nébuleux; on a fait des dieux à la neige; la glace et le brouillard viennent jouer leur rôle. La vache védique lèche le givre et y trouve l'homme; les géants sont des banquises; les étoiles ne sont plus que les étincelles d'un feu central qu'on entrevoit à travers la fumée. La lumière orientale s'attriste et s'effraye; cachées par les nuées, abritées par l'obscurité, des armées de nains malfaisants

menacent la créature; le danger et la mort volent autour des êtres comme des vapeurs glissent au-dessus des grands lacs. D'affreux malheurs sont prédits sans cesse, et tôt ou tard il faudra un sauveur.

C'est *Balder* qui se présente; fils de Dieu, c'est la pureté, c'est la bonté, c'est la vertu, c'est la grâce et la sagesse, c'est la beauté et la douceur, c'est l'amour du ciel et la paix des hommes. Un être aussi parfait doit souffrir pour se compléter encore, il ne lui manque que la persécution, et il l'aura. Les dieux assistent à ses malheurs, sinon impassibles, au moins impuissants, car il faut qu'il périsse pour le bien des hommes.

Et voilà pourquoi les modernes Scandinaves ont pensé que deux guerriers suffisaient à leur trinité légendaire, et pourquoi, au-dessus d'Odin, le père, et de Thor, la force, ils ont placé Balder, la pensée et la vertu.

Tout le rez-de-chaussée du musée est occupé par les antiquités du Nord, particulièrement

par les objets de l'âge de la pierre et de l'âge du bronze. On trouve là ces immenses collections de ciseaux, de marteaux, de haches en pierre taillées ou polies, dont la beauté et l'élégance indiquent des mains très-exercées et une civilisation déjà fort avancée. L'ambre et l'or se trouvent mêlés à ces superbes spécimens du silex travaillé.

Les discussions du congrès ont déjà établi que l'art primitif des hommes du Moustier et de Solutré n'avait pas de représentant en Suède ; elles ont établi de plus que, dans ce pays, la pierre et le bronze étaient souvent mêlés dans les trouvailles, et qu'enfin la civilisation caractérisée par ces objets scandinaves ne remontait pas à une époque très-antérieure à notre ère.

Certains spécimens en pierre polie affectent la pureté de ligne et la vigueur de nervure des plus parfaits objets de bronze. Tout porte à croire qu'ils ont été copiés sur des types de métal dont la fusion facile avait fait trouver les contours hardis et artistiques.

Les bijoux d'or et d'argent, d'ambre et de pierres précieuses, sont nombreux. Beaucoup se rapprochent des formes encore en usage dans certaines parties de la Suède. Des breloques donnent la représentation en miniature d'objets plus grands qui étaient d'un usage journalier ; on voit de petits marteaux en or et en argent, de petites haches en ambre ainsi que de petits casse-têtes analogues à ceux dont on se servait en les adaptant au bout d'une corde. Je remarque des pierres à aiguiser montées sur bronze, sans doute pour être fixées à la ceinture, puis d'autres, toutes pareilles, mais de dimensions microscopiques et montées sur or avec des ornements cloisonnés.

Les objets de l'âge du bronze présentent du premier coup cette recherche de la forme, ces développements de contours, cette surcharge d'ornementation qui caractérise les civilisations étrusques et danubiennes. On ne trouve pas ici ces bronzes simples et barbares qui dominèrent si longtemps en Gaule et en Suisse.

Tout vient démontrer l'arrivée spontanée d'une civilisation toute formée.

Le conservateur de ce musée, M. Oscar Montelius, qui en a fait les honneurs aux membres du congrès avec tant de complaisance, a publié un catalogue fort bien traité. Le livre est orné d'une soixantaine de planches artistement dessinées et habilement gravées. C'est un complément princier de cette collection si bien classée.

Au premier étage sont les gravures, les porcelaines anciennes suédoises, les antiques, les statues modernes et la superbe collection d'armes.

Parmi les vases antiques, il faut signaler une poterie noire à relief et un vase archaïque représentant le Caron au marteau. Il est assez curieux de voir en Suède, dans le pays de Thor, l'assommeur d'homme, Caron, ce génie de la mort, comme le comprenaient les Étrusques et les premiers Grecs.

La perle de la collection est un marbre repré-

sentant un jeune homme endormi. Cet Endymion, qui a été trouvé je ne sais où, car le catalogue des objets grecs n'existe pas encore, a une vérité de *rendu* qui rappelle les chairs de Pradier; toute la beauté antique s'y trouve alliée au sentiment un peu réaliste qui domine dans les écoles modernes; ce n'est peut-être pas du grand art, mais c'est de l'art vrai.

Et puis, est-ce que les anciens ont toujours été aussi roides et aussi froids que nous nous plaisons à le croire? Non; l'antiquité est aimable et gracieuse. Quand elle ne s'élève pas aux hauteurs olympiennes, elle devient vite, trop vite parfois, humaine et sincère. Si nous avons les Jupiters, les Apollons et les allégories du Parthénon, d'un style sérieux, grave et tant soit peu marmoréen, nous trouvons les Bacchus, les Mercures, la nombreuse série des gladiateurs et des athlètes qui nous ramènent à la vie réelle. A côté d'Homère et de Virgile nous avons Lucien, Ovide et Juvénal. J'avoue que ce côté vrai de l'antiquité me touche plus que la ma-

jesté conventionnelle. Le beau Mercure du musée de Naples est un lazarone idéalisé, un gamin aux formes fines et distinguées; ce n'est pas un dieu, et c'est par cela qu'il charme. L'Endymion du musée de Stockholm est un homme qui dort, rien de plus, et ce n'est qu'à l'aide de l'imagination qu'on devine sur ce marbre de deux mille ans le reflet divin d'une déesse éprise.

Les sculpteurs suédois sont largement et brillamment représentés; il en est de même des peintres du pays, qui forment une école habile et fort remarquée, s'attachant surtout à l'interprétation des scènes locales, de même que les sculpteurs modèlent le plus souvent les sujets légendaires de la Scandinavie.

Dans la galerie des peintres anciens, les Italiens sont peu nombreux; les Rembrandt, les Teniers, les Van Dyck et quelques artistes français forment le fond de la collection. Boucher a plusieurs beaux tableaux, particulièrement un *Triomphe d'Amphitrite,* où il a su mettre tout le

charme papillotant, toute la grâce un peu mièvre, et tout le *laissez-aller* légèrement risqué qui caractérise son talent. Rembrandt a de beaux portraits, une femme de profil, entre autres. Un grand tableau de lui est inachevé; il représente une sorte de serment que formulent autour d'une table des hommes qui gravement croisent des glaives. La lumière, placée sous les glaives, est cachée par les personnages du premier plan, dont les silhouettes ressortent en noir avec des reflets d'or, et, en face, éclairé violemment de bas en haut, le président de la scène, royal vieillard à longue barbe, resplendit comme une châsse, illuminé par les coups de pinceau que Rembrandt sait faire jaillir de sa palette comme des étincelles.

En somme, le musée national de Stockholm est fort intéressant, bien disposé et judicieusement classé. Il a, sur beaucoup d'autres collections, même des plus célèbres, l'immense avantage d'avoir été construit spécialement pour contenir les objets qu'il doit mettre en lu-

mière, tandis qu'au Louvre, et presque partout du reste, on a utilisé des monuments qui n'avaient nullement été construits pour recevoir des collections.

Les deux plus grands hôtels de Stockholm appartiennent à un Français, M. Cadier. Ce compatriote a eu la gracieuse et généreuse pensée de donner aujourd'hui une fête à tous les Français que le congrès a réunis.

Mais comme nous sommes logés un peu partout et que beaucoup d'entre nous n'ont pas donné leurs adresses, on a pris le parti d'aller à la chasse aux Français à travers les rues de la capitale.

Des commissaires fort polis arrêtent au passage tous les promeneurs qu'ils soupçonnent descendre des Gaulois.

— Êtes-vous Français, monsieur ?

— Cela dépend ; comment l'entendez-vous ?

— M. Cadier veut vous inviter à dîner au Grand Hôtel, et, de là, nous mener passer la soirée à sa campagne.

— Monsieur, je suis Français, je vous le certifie.

Ces invitations enlevées sur le trottoir eurent un tel succès qu'au dîner il se présenta plus de Français qu'il n'y avait de membres au congrès.

Néanmoins tout le monde fut casé, et l'on nous servit un de ces plantureux dîners suédois où douze verres à vins de formats différents, incessamment remplis, vous font l'effet d'une mitrailleuse de cristal dressée sur la nappe.

Autour de soi, on entendait des conversations dans le genre de celle-ci :

— Monsieur, il y a sans doute longtemps que vous avez quitté la France, car vous paraissez avoir quelque difficulté à vous exprimer dans notre langue.

— C'est que je ne suis pas Français, mais ma mère a été dame de compagnie dans une famille française, de sorte que le français est devenu ma langue maternelle.

D'autres y allaient plus franchement et n'ou-

vraient la bouche que pour manger. Si pourtant, poussés à bout par des interpellations directes, ils étaient forcés de répondre, ils balbutiaient avec un vigoureux accent tudesque :

— *Che ne gombrends bas.*

Après le repas, un bateau à vapeur conduisit les invités à la campagne de l'aimable amphitryon.

Le fiord de Stockholm communique avec un grand nombre de lacs, et l'on peut parcourir tous les environs sans quitter l'eau. Avant l'établissement du chemin de fer, on ne voyageait dans le pays que par les lacs et les canaux. Ce mode de locomotion est encore employé toutes les fois qu'on veut faire une excursion pittoresque au milieu des montagnes boisées qui couvrent la Suède.

C'est à travers cette série de petits lacs et de canaux, longeant de charmantes propriétés aux habitations élégantes, que nous voyageons jusqu'à la terre de M. Cadier. Là, après avoir admiré les arbres séculaires, les vallons, les ro-

chers, les échappées de vue sur les lacs, on se réunit sur une petite colline qui domine le paysage. Un immense drapeau tricolore a été planté, et, au pied, nous trouvons encore une table garnie et un arsenal de bouteilles de tous calibres. Mais c'est le *repas debout,* ce qu'on appelle *saxa,* et, selon l'usage, les toasts vont leur train.

M. le docteur Pozzi rappelle avec beaucoup d'à-propos que, lors du siége de Paris, la Suède a envoyé à la France 200,000 francs pour les blessés.

On crie : Vive la Suède ! Vive la France ! Le grand drapeau flotte, soulevé par le vent.

Les discours continuent en français de tous les pays. Au milieu de ces patois inventés pour la circonstance, l'un de nous a l'idée de porter un toast, en véritable patois du midi, à *Moussu* Cadier !

Nous quittons la table. Français bon teint ou mal teints descendent la colline bras dessus bras dessous, et.. . le punch, le terrible punch

qu'on avait oublié, le punch sur lequel on ne comptait plus et sans lequel on ne compte jamais en Suède, le punch inexorable fait son apparition comme la statue du commandeur, comme ces mauvaises fées qu'on a négligé d'inviter. Il n'y a pas à dire, il faut l'avaler et sourire. Là-dessus, un superbe feu d'artifice vient nous faire voir mille chandelles.... romaines. C'est complet. Les flammes de Bengale, sous les grands arbres, ajoutent le fantastique à l'incohérent.

Enfin on nous pousse, on nous porte, on nous jette dans le bateau, et, à part les invités qui ronflent sous les vieux chênes, nous arrivons tous en assez bon état au port du Grand Hôtel.

Lundi, 10 août.

On nous avait fait espérer que la discussion sur l'ambre serait continuée aujourd'hui; mais il n'en est rien, et l'on attaque d'emblée, ce matin, la troisième et la quatrième question.

Comment se caractérise l'âge de la pierre polie en Suède?

Faut-il attribuer les antiquités de cet âge à un seul peuple, ou peut-on établir la coexistence de plusieurs tribus qui ont habité les différentes parties de la Suède?

M. Nilsson, le vieux savant de l'université de Lund, prend la parole. C'est le doyen des archéologues qui se sont occupés d'antiquité préhistorique; il est l'inventeur de cette science nouvelle. Il y a plus de quarante ans qu'il a

publié des travaux considérables sur l'âge de la pierre, et ses conclusions d'alors étaient déjà celles que l'on admet maintenant. On a d'abord beaucoup plaisanté sur ses théories, puis on les a discutées; maintenent qu'elles sont adoptées par tous les savants, on ignore presque que c'est ce patient et intelligent Suédois qui le premier jeta un regard investigateur sur ces horizons scientifiques. Aussi le vieux professeur est accueilli par une vigoureuse salve d'applaudissements lorsqu'il se présente à la tribune.

Malheureusement la faiblesse de sa voix empêche l'auditoire de profiter de la communication importante qu'il fait au congrès. De plus, l'orateur tourne le dos au public et aux secrétaires, regarde en biais les présidents, et s'adresse à une dame placée sur le premier rang, à côté de lui ; de sorte que pendant un bon quart d'heure on assiste à un dialogue muet, à une pantomime assez expressive et mouvementée même, c'est là tout. Néanmoins le public

écoute avec une grande déférence et un parfait silence. Lorsque le savant quitte la tribune, il est applaudi à outrance, et certes ces honneurs, ces enthousiasmes et ces respects ne sont pas déplacés.

M. Montelius, *de Stockholm,* présente une carte archéologique de la Suède. Il y a, dit-il, à peu près *cinq cents* tombeaux connus ; ils sont situés surtout dans les provinces du sud, près de la mer, sur les bords des lacs et des rivières. Il reconnaît quatre sortes de monuments funèbres : les dolmens, les galeries, les cercueils en pierre sans tumulus, et les cercueils en pierre avec tumulus. Les dolmens se rencontrent près de la mer; les galeries sont nombreuses en Scanie. Quant aux tombeaux avec ou sans tumulus, ils se trouvent un peu partout; ils affectent les mêmes formes que ceux de la première période de l'âge du bronze. On a trouvé environ 37,000 objets de pierre.

La population de cette époque venait du sud-ouest, par le Danemark, et marchait au nord-

est. C'est le mouvement inverse des autres migrations.

M. Righ, *de Christiania*, donne des renseignements sur les découvertes faites en Norvége. Il veut distinguer le *groupe arctique* du *groupe scandinave*. On a trouvé 350 objets en silex, surtout près des côtes; la découverte la plus importante a eu lieu il y a trois ans, au 64e degré de latitude; au 65e degré on ne trouve plus rien, mais alors se présentent les objets en schiste, en bois de renne et en os dont se servent les Lapons. Ces derniers ont connu le fer et le bronze, mais ils ont continué jusqu'à ce siècle à se servir des objets en pierre et en os, et à les fabriquer comme le font encore les Esquimaux.

M. Bertrand parle de la domestication du renne. Il était sauvage en Gaule et en Allemagne, par conséquent il y vivait de tout temps. L'orateur demande si le renne a été domestiqué en Suède.

A quoi M. Montelius répond qu'on n'a trouvé

aucune trace de renne dans les tombeaux de la Scandinavie.

M. Hildebrand déclare qu'on trouve beaucoup d'os d'animaux domestiques dans les dolmens et les galeries; les chiens étaient enterrés avec les morts. On rencontre le bœuf, le cheval et le mouton, mais on ne sait si le peuple des dolmens était agriculteur. Il est à remarquer que les dolmens se trouvent dans les plaines fertiles, et les galeries dans les montagnes. Les galeries sont peut-être plus modernes.

La population des dolmens de la Suède a de grands rapports avec celle que l'on trouve en Danemark avec la pierre polie. Les rapports existent aussi avec les types des dolmens de la Pologne et de l'Allemagne. Les différences sont sensibles avec les populations qui ont élevé des dolmens en France, en Espagne et en Afrique.

Il faut donc admettre que plusieurs tribus ont adopté ce mode de sépulture qui devait être

pour ces peuplades primitives comme une maison dressée pour les morts. Et comme on ne pouvait espérer d'entretenir cette habitation funèbre, on employait de gigantesques matériaux pour faire des maisons éternelles. C'est l'idée qui a présidé à la construction du tombeau de Cyrus en forme d'habitation.

M. Worsaae rappelle la lutte incessante des archéologues et des historiens. Ces derniers ont affirmé que les Lapons ont habité d'abord la Suède. C'est une idée fausse. Il y a eu un courant lapon et finnois du nord-ouest au sud-est, mais il a rencontré un courant européen qui remontait au nord et l'a arrêté. Les Lapons n'ont jamais paru en Europe.

M. Daly, *de Paris*, dit que les tombeaux égyptiens imitent des maisons. Il fait remarquer, d'après M. Mariette, que les tombeaux de la deuxième dynastie ont la forme des cabanes de boue des bords du Nil; de là l'*arc* devient le symbole du tombeau.

Mais M. de Quast, *de Berlin*, vient déclarer

qu'il n'y a pas de monuments égyptiens connus antérieurs à la quatrième dynastie, qu'il ne croit pas que les pyramides aient imité des constructions de boue; qu'enfin les tombeaux étaient des temples élevés au mort divinisé. L'orateur ajoute que les dolmens allemands se trouvent surtout dans les pays déserts, parce que dans les endroits fertiles ces monuments ont été détruits (1).

Voilà que tout d'un coup tout le monde se lève avec un grand bruit pour saluer LE ROI qui

(1) M. de Quast a raison, mais M. Daly n'a pas tout à fait tort. Les monuments les plus anciens que nous connaissions datent de la troisième dynastie. D'autre part, les chambres sépulcrales de l'ancien empire égyptien ont souvent un plafond cintré comme la chambre du roi Chefren, dans la grande pyramide. Même les tombeaux royaux des dix-huitième, dix-neuvième et vingtième dynasties, creusés dans la vallée Thébaine de Biban-el-Molouk, offrent des salles de sarcophages en forme de voûte. Il y avait pour les tombes de l'ancien empire : 1° le tombeau, — pyramide ou *mastaba*, — qui était la demeure mortuaire; 2° la chapelle, placée en avant, soit de la pyramide, soit du mastaba, avec ses prêtres, ses fondations pieuses et son culte du défunt. Par conséquent, chacun des orateurs n'a envisagé que la moitié de la question.

fait son entrée par le fond de la salle, et va d'un pas rapide s'asseoir à la droite du président, M. Desor, le républicain suisse.

Sa Majesté, arrivée depuis une heure à peine à Stockholm, s'empresse de venir assister aux travaux du congrès et en quelques mots souhaite la bienvenue aux savants réunis dans sa capitale.

M. Desor remercie le roi d'avoir daigné honorer le congrès de sa haute protection et de sa présence

La séance est reprise.

M. Howorth se préoccupe d'examiner ce qui a eu lieu au sud du Caucase et sur les bords de la mer Caspienne, car c'est là qu'ont dû passer les migrations pour peupler l'Europe. Or l'on trouve dans ces parages des dolmens contenant des objets de fer moderne. Il en conclut que les races caucasiennes seraient venues dans des temps récents de l'âge de la pierre.

M. de Quatrefages, *de l'Institut de France,* fait remarquer que les archéologues remontent

plus haut que les historiens, et que les anthropologues puisent à des sources encore plus anciennes que les archéologues. Il ne faut pas trop s'attacher à la forme et à la matière des objets qui peuvent être identiques, quoique appartenant à des races différentes. Pour les Lapons, on se trouve en présence de deux théories qui peuvent se concilier. M. Lartet croit le renne d'origine asiatique. L'animal domestique redevient sauvage facilement et donne naissance aux *races libres :* donc le renne a pu être introduit en Laponie à l'état domestique, tout en devenant sauvage en restant en Europe. Au musée de Copenhague on conserve trois têtes venant du cap Nord ; elles ne sont pas *globuleuses* comme les têtes lapones. Les hommes de l'époque glaciaire ont peut-être suivi les glaces et ont pu disparaître devant l'invasion asiatique des Lapons.

Si le savant membre de l'Institut cherche à concilier les théories préhistoriques, M. Virchow, *de Berlin,* paraît très-décidé à ne pas être

d'accord avec M. de Quatrefages, *ce savant français très-célèbre dans son pays,* comme il l'appelle.

M. Virchow déclare que l'Elbe a coupé court à toute espèce de mouvement des peuples; ainsi sur la rive droite on trouve des tumulus et sur la rive gauche des dolmens non couverts de terre, et qui forment une transition avec la période du bronze. Quant à la détermination des races *ouraliennes,* on se heurte à une véritable incohérence dans les caractères.

M. de Quatrefages répond que l'anthropologie débute et peut se tromper; mais ce n'est pas une raison pour renoncer à résoudre le problème des races. L'orateur cite la différence qui existe entre le bouledogue et le lévrier, en faisant observer que ces deux spécimens proviennent d'une même race. Le savant orateur admet l'unité de l'espèce humaine, mais reconnaît des races différentes. D'autre part, l'homme est beaucoup plus voyageur qu'on ne l'a cru. Nous ne pouvons pas connaître la forme originelle;

il nous faudrait pour cela remonter à l'homme *tertiaire* jusque dans les couches miocènes ; il y avait déjà à l'époque quaternaire des races et des types différents, qu'on ne peut confondre. Quant aux Lapons, ils diffèrent essentiellement des Esquimaux. Au détroit de Behring il y a des *Youkagous* et des *Tchoutchins,* taudis que les Lapons sont restés sans mélange. Les Esquimaux ne sont pas les mêmes que les *Cromagnonais*. Ce n'est pas une raison, parce que les peuples sont voisins, pour qu'ils se ressemblent ; on ne confondra jamais les Esquimaux avec les Peaux-Rouges. L'immense majorité des populations actuelles ne sont que les descendantes des races quaternaires ; les Ariens ont donné leur langue, mais n'ont pas changé le type.

M. Worsaae remonte à la tribune pour assurer de nouveau que les Lapons ne sont pas venus en Suède. En sa qualité de Scandinave, il ne veut pas d'accointance avec la race lapone.

M. Virchow contredit de tous points les assertions de M. de Quatrefages. Il n'admet pas cette grande variété de races qu'on veut reconnaître à l'époque préhistorique ; il faut, dit-il, laisser aux races le temps de se former. Et puis, qu'est-ce que sont ces déterminations établies sur deux ou trois crânes? D'autre part, le milieu modifie les types, et il est difficile de les suivre dans leurs migrations.

M. de Quatrefages termine la séance en fai sant le plus possible de la conciliation. Il admet parfaitement l'action du milieu et reconnaît qu'il faut au moins dix-huit crânes pour établir un type.

La séance est levée. On acclame le roi, qu'on reconduit jusqu'à sa voiture

Et l'on a juste le temps d'aller manger un morceau à la hâte et de reprendre la séance de deux heures.

D'après le programme du Congrès, cette séance doit être *libre,* c'est-à-dire qu'on y parlera de tout ce qu'on voudra, pourvu qu'il soit

question d'anthropologie ou d'antiquité préhistorique.

M. Pozzi, *de Paris*, donne lecture d'une communication de M. de Mortillet, du musée de Saint-Germain. L'auteur repousse l'existence d'un *peuple des dolmens ;* il croit que ces monuments ont été élevés par des races différentes pour imiter les grottes sépulcrales.

M. Hamy fait connaître le résultat de fouilles récentes faites dans la vallée de l'Eure. Or, des squelettes trouvés dans ces tombeaux étaient caractérisés par l'hypocéphale pentagonal et par des membres aux courbures particulières aux races de l'époque du renne. L'orateur en conclut que la *race des dolmens* n'existe pas.

M. Lorange, *de Trondhjem,* dit qu'un relevé statistique de l'âge de pierre en Norvége serait prématuré. Il confirme du reste les assertions que M. Rygh a émises à la tribune le matin.

M. Capellini, *de Bologne*, raconte qu'après le Congrès tenu dans cette ville, tout le monde

s'est mêlé de devenir savant préhistorique; aussi on a fait de nombreuses fouilles. On a trouvé des fabriques d'instruments de silex en Italie; il n'y avait donc pas importation de ces objets. D'autre part, les habitants ayant l'ambre chez eux ont dû le trouver et le travailler. Du reste cet ambre est rare avant l'âge de bronze, et ce n'est qu'assez tard que l'ambre du Nord est venu en Italie, et, alors seulement, on a abandonné l'ambre indigène.

Voilà l'ambre revenu sur le tapis; aussi la discussion, interrompue l'autre jour, est ramenée sur ce sujet.

M. Cazalis de Fondouce, *de Montpellier*, dit que l'ambre se trouvait en Italie et en Gaule avant l'âge de fer, et c'était de l'ambre rouge. M. Chantre en a trouvé dans le trésor de Réalon (Hautes-Alpes) et dans plusieurs cimetières du premier âge de fer de la Savoie et du Dauphiné.

M. Engelhardt, *de Copenhague*, pense que l'ambre dans le Danemark est contemporain des

dolmens. On a trouvé dans une tourbière 1800 perles d'ambre; dans une autre on en a trouvé quatre mille renfermées dans un coffret de bois. On suppose que c'était la pacotille d'un marchand ambulant qui s'est noyé en traversant le lac. L'ambre est moins fréquent dans l'âge du bronze, sans doute parce qu'étant plus recherché par le commerce il s'en allait au loin, et la preuve, c'est qu'on le trouve alors en contact avec des matières importées, notamment avec des monnaies grecques du IVe siècle. L'ambre devait suivre le Danube et la Vistule; il a pu arriver en Italie par mer.

M. Oppert, *de Paris,* croit la question du domaine de l'antiquité historique.

Le mot *ambre* est arabe; autrefois il s'appelait *electrum*. Les Phéniciens vendeurs d'ambre le tiraient du nord par la France. Il a pu venir ainsi par la Pologne et le Danube.

Quelques membres, trouvant que la question manque de faits précis et caractérisés, posent une série de points d'interrogation.

Ainsi M. Franks rappelle qu'à l'exposition de Paris, en 1867, il y avait de l'ambre envoyé par la Roumanie ; il avait une teinte jaune clair avec des veines rougeâtres. L'orateur demande des renseignements sur cet ambre.

Personne ne répond.

M. Pigorini, *de Parme,* demande si dans le Nord on trouve l'ambre naturel ou travaillé, à quelle époque on le trouve et s'il y a des gisements connus.

Personne ne répond.

Pourtant M. Dirks parle de l'ambre de Hollande, qui est fort rare, dit-il.

Cela n'éclaire pas beaucoup la question.

M. Landberg prend la parole pour contredire M. Oppert. Il reconnaît que les Phéniciens se sont les premiers occupés de l'ambre ; ils en avaient besoin pour leurs cérémonies religieuses, et M. Landberg en a trouvé dans les tombeaux phéniciens qu'il a fouillés. — M. Landberg, qui est Suédois et habite l'Allemagne, a été chargé *par la France* d'une mission archéo-

logique en Syrie. Il ne veut pas que les Phéniciens aient apporté l'ambre par mer; il a reconnu une route terrestre suivie par ce produit ; malheureusement il ne dit pas quelle est cette route.

M. Bertrand, revenant sur la question des dolmens, combat l'idée de M. de Mortillet; il ne croit pas que les grottes aient donné l'idée des dolmens. Il suppose un nouveau flot humain ou une nouvelle civilisation, car avec les dolmens apparaissent la pierre polie et les animaux domestiques. Or, les civilisations qui changent n'indiquent pas toujours un changement de race. M. Bertrand n'admettrait donc pas le *peuple des dolmens*.

M. Ewans, *de Londres,* fait observer que pour construire les dolmens il faut des pierres, que là où il n 'y a pas de pierres on ne peut trouver des dolmens ; par conséquent la civilisation qui correspond à ce genre de monuments a pu fleurir même là où l'on ne trouve pas de dolmens.

M. SCHAFFHAUSEN, *de Bonn*, parle d'un crâne trouvé en Westphalie, et qu'il suppose mongolique. Il est frappé du prognathisme qu'affectent les crânes féminins de la haute antiquité. L'orateur en conclut que le beau sexe d'alors devait être fort laid. Près de Francfort on a trouvé un crâne de femme de la race lapone. Puis, s'échappant subitement du domaine préhistorique, M. Schaffhausen fait une communication fort curieuse sur un marteau de plomb trouvé, avec des flèches de pierre, près de Cologne. L'orateur croit que ce sont ces marteaux qui, comme ces masses suspendues à la porte des temples, servaient à tuer les vieillards. En Islande on a trouvé de semblables marteaux en métal de cloche ; la superstition populaire a utilisé ces outils à toutes sortes d'usages ; ils ont servi à découvrir les voleurs, à marier les fiancés, à préserver de la foudre, etc., etc.

M. VIRCHOW croit que les crânes de M. Schaffhausen sont des exceptions. La femme an-

tique au crâne lapon était une crétine, et M. Schaffhausen, au dire de M. Virchow, a eu la mauvaise chance de ne déterrer que des têtes d'imbéciles qui ne caractérisent pas des races, puisque tous les peuples en offrent de nombreux spécimens.

M. Gratama, *d'Assen*, termine la séance en montrant des photographies de monuments mégalithiques de la Hollande et de la Flandre. Il annonce que le gouvernement néerlandais a fait l'acquisition des plus importants et qu'il veille à leur conservation.

En somme, deux faits ressortent de cette importante séance :

Le premier, c'est que les routes suivies par l'ambre ont dû être nombreuses, puisque chaque archéologue en trouve dans le pays qu'il explore.

Le second, c'est que le fait d'ériger des dolmens ne caractérise pas une race, mais une phase de civilisation.

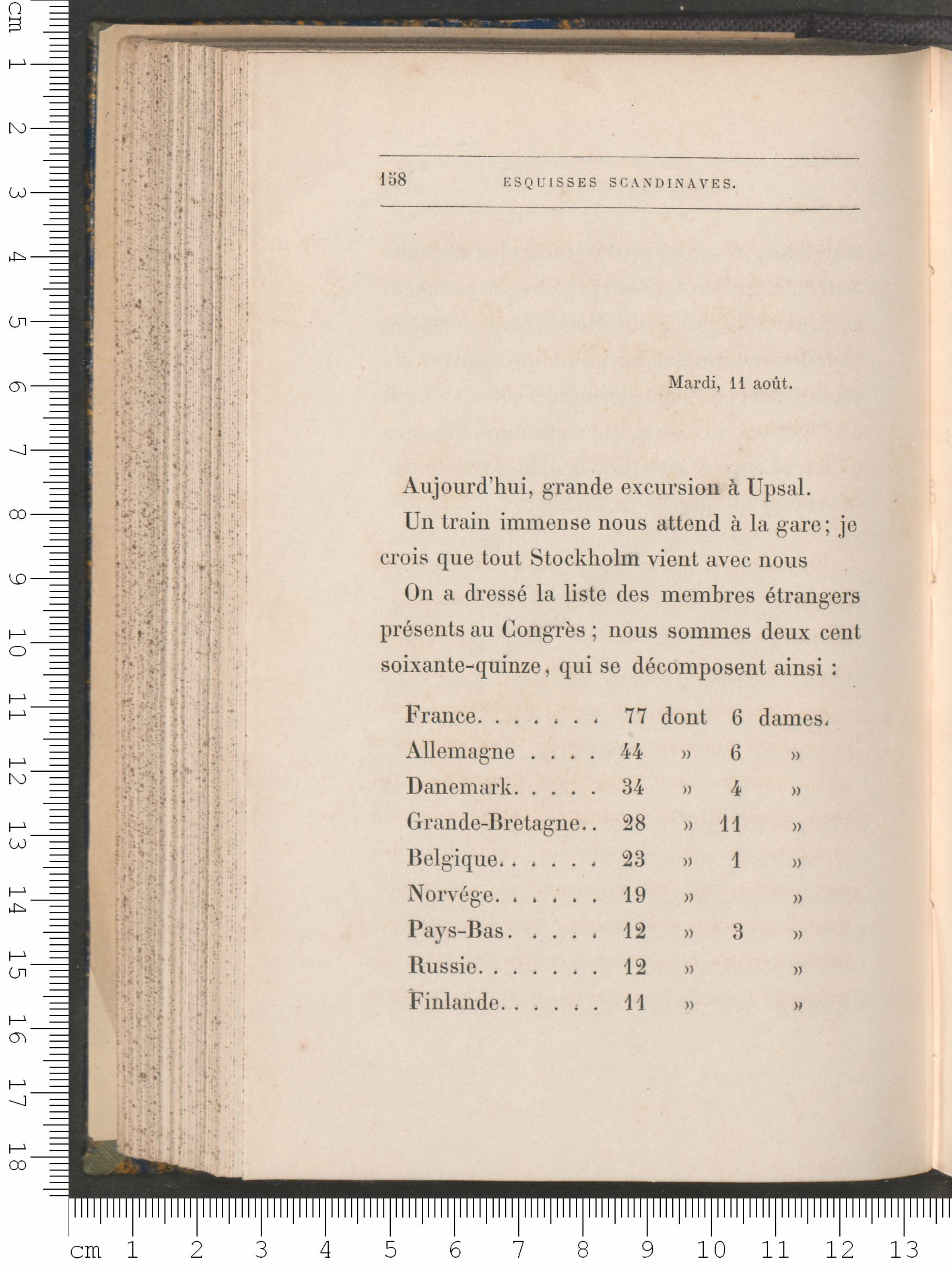
On a dit que le dolmen était une maison, un

temple, une grotte, un cercueil, un autel, etc. C'est un peu tout cela ; mais je crois que le sens du dolmen est à la fois plus simple et plus élevé, et qu'il faut le chercher dans la définition même du monument construit avec de *grandes pierres brutes*.

Car deux idées président à la confection des dolmens : 1° la pensée de se servir de pierres brutes sortant, pour ainsi dire, des mains du Créateur ; dans la Bible il est souvent recommandé de se servir de pierres brutes pour certains monuments ; — 2° l'idée d'employer des gros matériaux, des *pierres éternelles*, comme disaient les Égyptiens, et cela dans une pensée d'immortalité de l'âme et du corps, avec un espoir de résurrection.

On voit donc que ces deux idées : l'emploi de la pierre brute et l'utilisation de fragments gigantesques, sont d'un ordre religieux très-élevé, qu'elles caractérisent des peuples arrivés à un certain degré de développement intellectuel, et qu'enfin ces idées ont dû, comme toutes les

croyances, suivre les routes tracées par les commerçants, qui sont, à tout prendre, les premiers propagateurs des civilisations. Aussi voyons-nous les monuments mégalithiques suivre les cours d'eau et s'étendre le long des côtes. Ce n'est donc pas une invasion, une migration, une race qu'il faut suivre, mais une double croyance qui se propage de proche en proche.



Mardi, 11 août.

Aujourd'hui, grande excursion à Upsal.

Un train immense nous attend à la gare; je crois que tout Stockholm vient avec nous

On a dressé la liste des membres étrangers présents au Congrès ; nous sommes deux cent soixante-quinze, qui se décomposent ainsi :

France.	77	dont	6	dames.
Allemagne	44	»	6	»
Danemark.	34	»	4	»
Grande-Bretagne. .	28	»	11	»
Belgique.	23	»	1	»
Norvége.	19	»		»
Pays-Bas.	12	»	3	»
Russie.	12	»		»
Finlande.	11	»		»

Italie.	8	dont	1	dame.
Autriche-Hongrie.	5	»	1	»
États-Unis.	5	»	1	»
Brésil.	3	»		»
Portugal.	3	»		»
Suisse.	1	»		»
En tout. . .	275	dont	34	dames.

En route on traverse des forêts superbes, et l'on ne tarde pas à arriver à l'antique ville d'Upsal, célèbre par son université, ses savants et le tombeau d'Odin.

Le train nous fait d'abord dépasser Upsal, pour nous conduire auprès de trois gigantesques tumulus en terre. C'est l'un d'eux qui passe pour être le tombeau d'Odin ; mais les archéologues ont des doutes. Dans tous les cas, pour en avoir le cœur net, on a pratiqué dans le tumulus une énorme tranchée qui permet d'arriver jusqu'à son centre. Chacun se précipite dans la tranchée pour voir le résultat

des fouilles. Avant de me faire bousculer, je vais aux renseignements, et M. Hildebrand, le secrétaire général du Congrès, me dit que l'on n'a rien trouvé du tout. Cela me suffit, et, avec quelques membres, je monte sur ce qui reste de la montagne artificielle, et nous jouissons non-seulement du spectacle produit par cette foule qui se jette avec ardeur dans ce cratère d'argile, mais aussi de la vue générale du pays, dont l'aspect triste et sauvage a bien sa poésie.

Quand tout le monde a bien piétiné dans la boue et parfaitement constaté qu'il n'y a rien à constater, on remonte en wagon en jetant un dernier regard sur ces trois immenses pointes de terre qui rappellent beaucoup la disposition des trois grandes pyramides de *Guizeh,* ce qui fait dire à quelqu'un que ces tumulus sont des pyramides *déguisées*.

A la gare d'Upsal, tous les étudiants nous attendent, parés de petites casquettes blanches. On fait des discours, puis on se met en marche, musique en tête.

On arrive dans un grand jardin, sur les pelouses duquel on a dressé de vastes tables couvertes de mets appétissants et surchargées de bouteilles. Au fond du jardin est une sorte de grand temple à colonnes, élevé en l'honneur de Linné, le grand naturaliste. Autour de la statue du célèbre savant suédois, on a placé des moulages en plâtre des œuvres de sculpteurs qui ont fait leurs études à Upsal, et, entre autres, la copie des trois statues d'Odin, de Thor et de Balder, qui sont au musée de Stockholm.

Une vaste tribune a été placée sur les gradins pour le moment où l'heure des toasts aura sonné.

Les vivres sont attaqués avec ardeur. On paraît avoir très-faim ; et puis les jeunes étudiants prêchent d'exemple.

Pendant le repas, qui a lieu debout, selon l'usage du pays, la musique du régiment d'Uplander joue l'ouverture de la *Muette,* l'ouverture de *Guillaume Tell,* la marche du *Songe*

d'une nuit d'été, et des mélodies de Belmann, programme qui est une politesse pour les Français, les Italiens, les Allemands et même les Anglais qui sont présents.

Les étudiants se réunissent sur les gradins du monument et chantent de fort beaux chœurs. Puis commence la série des toasts.

Lorsque M. de Quatrefages paraît à la tribune pour parler au nom des Français réunis là, il est accueilli par des salves d'applaudissements et des hourrahs si prolongés que lorsque le silence se fait, il ne peut parler à cause de l'émotion qui le gagne.

— Vous rendez, dit-il, ma tâche bien difficile....

Et les applaudissements redoublent.

Je me souviendrai toujours de cette scène grandiose et animée, de tous ces groupes disséminés dans le jardin et sur les degrés d'un temple élevé à la pensée humaine, de cet enthousiasme des étudiants et de toute une réunion d'élite, de cette ovation, enfin, faite à un

homme qui honore et la science et son pays.

En quittant la tribune, le savant membre de l'Institut est entouré par les étudiants, qui lui offrent une de leurs casquettes blanches. Tout ému, M. de Quatrefages s'en coiffe, et un nouveau hourrah accueille cet acte touchant de fraternisation.

M. Pozzi dit quelques mots aux étudiants présents de la part des étudiants parisiens. Alors un jeune Suédois prend la parole, et charge l'orateur de petites commissions pour Paris.

— Vous direz à nos amis, que nous ne connaissons pas, vous direz que nous nous portons bien.

L'idée est drôle et tout à fait dans le goût teutonique ; c'est du reste la formule consacrée entre les universités qui correspondent.

M. Capellini prend la parole au nom des Italiens ; M. Leemans au nom des Hollandais ; M. Franks au nom des Anglais.

Tout va bien jusque-là. Mais M. de Quast, parlant au nom des Allemands, a la malencon-

treuse idée de dire deux mots de la *pourriture* des races latines.

Naturellement on murmure.

— Toutes les fois que les races latines sont tombées en décadence, ajoute l'orateur prussien, il a fallu les invasions du Nord pour les régénérer.

Ici le mécontentement de l'auditoire s'accentue.

— Mais qu'avez-vous donc ? s'écrie M. de Quast avec une certaine naïveté ; je veux démontrer que les peuples d'Europe ont besoin les uns des autres....

— Nous n'avons pas besoin de vous ! s'écrie un Français.

— Comprenez donc que je veux vous parler de fraternité, de fusion, d'unification.

— Oui, l'unification *bismarkienne !*

— Est-ce que de tout temps...? Voyez Charlemagne !... et dernièrement en France....

A ces mots le tapage est à son comble ; tout le monde crie, hue, siffle. Si bien que l'orateur

est obligé de quitter la tribune sans avoir pu exposer ses théories sur la fraternisation des peuples.

Dix personnes se présentent à la fois pour riposter. Moi-même, je l'avoue, j'ai mon petit discours au bout de la langue. Mais M. le comte de Hamilton, le président du congrès, arrête d'un geste les Démosthènes qui assiégent la tribune, et nous rappelle en quelques mots que nous sommes venus ici pour voir Upsal, et que nous avons juste le temps nécessaire pour en admirer les curiosités.

Guidés par les étudiants, nous visitons à la hâte la cathédrale, qui est très-ancienne, les salles de cours, les laboratoires de physique et de chimie, les collections minéralogiques, archéologiques, etc., les bibliothèques, enfin tout ce qui constitue une université de premier ordre.

Un des savants étrangers, — je ne le nommerai pas, — a été honoré, comme M. de Quatrefages, d'une casquette d'étudiant qu'il porte

avec une certaine fierté. Il est de très-petite taille, et cela lui donne un air un peu gamin. Au moment où il descendait le grand escalier de la bibliothèque, il rencontre le comte de Hamilton, président du Congrès, président de la chambre des nobles, grand dignitaire de ceci, grand commandeur de cela, homme très-estimé, très-digne, de haute taille, et généralement très-froid.

Mais, en voyant le petit savant coiffé de la casquette blanche, le président des nobles se met à rire.

— Oh ! le joli bébé ! s'écrie-t-il.

Et, prenant sur son bras l'étudiant improvisé, il le présente à la foule comme on porte les enfants.

Le malheureux étranger ne sait quelle figure faire ; il se demande si l'archéologie n'est pas un peu compromise, si la nation qu'il représente n'est pas un peu froissée, et il se débat tant qu'il peut pour échapper à l'étreinte du grand commandeur.

Eh bien! je vous assure que la scène était plus charmante que burlesque. Il est toujours touchant de voir s'amuser des hommes graves. Parfois les savants se souviennent qu'ils ont été étudiants, et ces regains de jeunesse, ces reflets de l'enfance vive et gaie, vont droit au cœur.

Peu à peu on se dirige vers la gare, et l'on ne tarde pas à retourner à Stockholm, salué par les hourrahs vigoureux des étudiants d'Upsal.

Mercredi, 12 août.

L'ordre du jour appelle la discussion sur les cinquième, sixième et septième questions du programme

Comment se caractérise l'âge du bronze en Suède?

Quelles étaient les analogies des mœurs et de l'industrie de cet âge en Suède avec celles du même âge dans les autres pays de l'Europe?

Quels en sont les rapports avec l'âge antérieur?

M. Soldi, *de Paris*, trouve un grand rapport entre les objets de pierre et les objets de bronze trouvés en Suède. Il a apporté à la tribune des haches en pierre de formes élégantes et soignées : l'une, percée d'un simple trou, est cassée par le milieu; l'autre, avec un renflement

autour de la douille, est entière. La première rappelle certains pics en bronze, mais elle est unique jusqu'à présent. La seconde représente un type fréquent, soit à Stockholm, soit à Copenhague. M. Soldi suppose que ces haches de pierre ont été faites à l'imitation de haches de bronze. Il est conduit à cette supposition par l'élégance des contours et les nervures accentuées qui rappellent les bavures de la coulée.

M. Hildebrand répond que ces haches, si finement travaillées, ne se trouvent jamais avec le bronze; il est vrai qu'on ne les a pas trouvées, en Suède du moins, dans les tombeaux de l'âge de pierre, mais en Danemark on les a rencontrées dans les tombeaux de cette période. Ces haches soignées répondent à un besoin d'élégance artistique; elles sont généralement renflées autour de la douille. En somme, M. Hildebrand n'accepte pas la théorie de M. Soldi.

M. Franks dit que les haches percées de la Suisse appartiennent à l'âge de pierre, mais en Angleterre elles ont été trouvées avec le bronze.

Pourtant les types en bronze qu'on aurait copiés n'ont pas encore été rencontrés. L'idée de M. le docteur Klem que le trou aurait été fait avec du bronze ne peut être acceptée. On perce les pierres les plus dures avec un simple roseau et du sable mouillé.

M. Desor ne repousse pas l'idée de M. Soldi, mais il demande si l'on a jamais vu une hache en bronze de la forme usitée pour les haches en pierre à grosse douille.

M. le baron Kurck déclare que ces haches n'ont jamais été trouvées avec du bronze, et qu'à Copenhague comme à Stockholm, on les classe dans l'âge de la pierre.

M. Soldi dessine sur le tableau des types en bronze connus et qui ressemblent à la hache cassée; celles qui ont résisté ont été modifiées.

M. Soldi abandonne la discussion un peu vite, il pourrait facilement la pousser jusqu'au bout. On lui fait deux objections : 1° le type de hache en bronze à grosse douille n'existe pas; 2° les haches en pierres élégantes et à

grosse douille ne se trouvent jamais avec du bronze.

Pour le premier point, il lui est facile de répondre que l'on a dû d'abord imiter en pierre le modèle de bronze exactement ; mais la pierre, n'ayant pas la ténacité du bronze, s'est cassée suivant la douille, qui n'avait pas assez d'épaisseur, et il a fallu modifier la forme en faisant un renflement autour de la douille ; c'est ce qu'on a fait.

Quant au second point, il est évident que, si l'on a copié en pierre des objets qu'on avait vus en bronze, c'est que le métal manquait ; les commerçants ou les voyageurs n'en apportaient plus, et le pays ne savait pas le produire. Il ne faut donc pas s'étonner de ne pas trouver de bronze avec ces types qui étaient destinés à le remplacer.

Cette supposition ne détruit en rien les grandes classifications d'âge de la pierre polie et d'âge du bronze en Scandinavie, mais elle explique bien des faits qui semblent anormaux.

Au moment où M. Hildebrand va prendre la parole, le roi et la reine de Suède font leur entrée dans la salle du Congrès. On salue Leurs Majestés par des applaudissements prolongés, et, quand les augustes visiteurs ont pris place à la droite du président, la séance continue.

M. Hildebrand ne veut pas que la civilisation suédoise du bronze soit dérivée de la même civilisation en Hongrie. Il repousse également la proposition inverse qui ferait venir de la Suède l'âge de bronze en Hongrie. Il pense que ces deux civilisations ont eu probablement une origine commune, mais des développements spéciaux pour chaque pays. Il est donc très-difficile de faire autre chose que des suppositions sur les chemins suivis par les objets de bronze.

M. Lorange parle de l'âge de bronze en Norvége. Il est représenté par des tumulus, des objets isolés et des rochers gravés, analogues à ceux qu'on trouve en Suède.

M. Évans croit le poignard de bronze plus ancien que l'épée. En Angleterre, on trouve de

petits poignards avec des manches en bois ou en corne. Les épées sont rares et jamais composées de plusieurs couches de bronze, comme en Suède. Quant au rétrécissement de la lame, il vient sans doute de la petitesse du manche.

M. le baron Kurck dit que l'âge de bronze en Suède se développe, comme l'âge de la pierre, dans les parties les plus méridionales du pays. Les objets trouvés sont surtout des outils et non des armes; aussi les armes de bronze ont dû appartenir à une race extérieure. On ne sait si les hommes de l'âge du bronze ont connu l'agriculture, ni s'ils ont eu d'autres animaux domestiques que le cheval. La représentation de vaisseaux sur les rasoirs et sur les rochers indique un peuple venu de la mer.

M. Hildebrand, répondant à M. Évans, n'accepte pas son explication sur le rétrécissement de la lame des épées, car la poignée hongroise n'a pas les petites dimensions de la poignée suédoise.

M. Montelius, parlant des gravures sur ro-

cher, fait remarquer qu'on y a représenté des épées de bronze dont la forme est caractéristique; cela indique l'époque à laquelle ces dessins ont été gravés. On pourrait proposer comme date l'âge du fer, mais on n'y a pas trouvé d'écriture runique.

M. Bruzelius parle de tous les rochers sculptés de la Scanie. On a mis sous les yeux des membres du Congrès d'immenses reproductions de ces sculptures. On y voit des serpents à une ou plusieurs têtes, des enroulements, des doubles spirales, des haches, des marteaux, des roues, des cavaliers, des piétons, des hommes en bateaux, et des empreintes de semelles ou de pieds nus. L'orateur pense qu'on a voulu représenter des événements de guerre.

Je me permets d'être d'un avis contraire. Tout, dans ces dessins, indique un lieu de pèlerinage. Les moyens de locomotion les plus divers sont mis en évidence. Selon que les pèlerins sont venus par eau, à cheval ou à pied, ils se font représenter de ces manières variées.

L'usage de graver l'empreinte de ses pieds sur une pierre sacrée est encore très à la mode en Orient. Quant aux autres représentations, elles sont toutes symboliques ou religieuses, et je ne vois rien de particulièrement guerrier dans ces gravures.

M. Desor croit ces sculptures de l'âge du bronze. Il rapporte au même ordre d'idée les pierres à écuelles qu'on trouve en Suisse.

M. Soldi ne pense pas qu'on puisse tailler le granit au moyen du bronze. M. Chabas, de Châlon-sur-Saône, a démontré que le fer était employé par les anciens Égyptiens pour sculpter leurs pierres dures.

Je ferai remarquer que cette observation ne contredit pas la date que l'on assigne à ces monuments, car le silex ou le sable peuvent entamer le granit. Il n'est donc pas nécessaire de supposer la présence du fer pour expliquer des gravures sur pierre dure.

M. Hildebrand père annonce qu'il a trouvé dans la province de Norrland des sculptures sur

rocher identiques à celles qu'on rencontre au sud de la Suède.

M. Hildebrand fils dit que les pierres à écuelles sont communes en Suède. Elles servent encore maintenant à déposer des offrandes et se rattachent au culte des *elfes* (fées). On a étendu ce culte aux grandes excavations faites par les eaux dans les rochers.

M. Engelhardt dit qu'avec le bronze on trouve en Danemark des os de bœuf, de mouton, de chèvre et de cochon. Les rochers sculptés de ce pays représentent des roues et des navires.

M. Virchow montre la reproduction d'objets en bronze trouvés dans la province de Posen; il les assimile, ainsi que les objets trouvés à Halstadt, à l'art étrusque et leur attribue une origine méridionale.

M. Worsaae dit qu'en Danemark on n'a rien trouvé de semblable. L'art du bronze en Scandinavie a son caractère propre. Du reste, les objets présentés pas M. Virchow sont relativement modernes, plutôt romains qu'étrus-

ques. On a trop voulu avoir des invasions à chaque nouvelle époque. Le peuple du bronze est le même que celui du dernier âge de pierre.

M. Schaffhausen introduit dans le débat les opinions de M. Lindeschmit. Celui-ci ne croit pas aux formes originaires scandinaves; les pays du Nord n'ont fait qu'imiter l'art importé en Europe par les Romains, et, si on ne trouve pas dans les pays autres que la Scandinavie les formes caractéristiques de cette contrée, c'est que les morts n'étaient pas ornés de ces objets.

J'en demande pardon à l'orateur, mais cette preuve négative est d'autant moins concluante que les morts du centre de l'Europe portaient des ornements et des armes de bronze, et que ces objets diffèrent très-sensiblement de ce qu'on trouve dans le Nord.

M. Howorth voudrait qu'on se préoccupât des gisements de l'étain qui servait à la con fection du bronze. On trouve ce métal en Cornouailles, en Espagne et en Pannonie; ce sont

là des points de départ. L'orateur pense que les trous des haches de pierre ont été percées avec un outil de métal.

A ce sujet, M. Évans rappelle les expériences de M. Keller, qui a percé des pierres dures avec un tuyau en corne de bœuf. Quant à M. Lindeschmit, il a confondu l'âge d'airain et l'âge de bronze, les objets primitifs et ceux du dixième siècle. Et, pour ce qui est des objets de M. Virchow, ils sont en bronze laminé, ce qui caractérise l'âge du fer.

M. Capellini fait part d'une trouvaille faite à Ronzano, en Italie; elle consiste en un mors en bronze, d'une forme qui n'a pas été imitée dans le Nord, et d'une épée funéraire brisée, réunie au mors selon les rites.

M. Desor fait remarquer que le cheval était domestiqué chez les anciens Étrusques, ce qui a longtemps été contesté. On a trouvé en Étrurie une épée de forme scandinave; une autre a été trouvée à Turin, dont la forme rappelle le premier âge de bronze du Nord. Tous ces objets

se rapportent aux Étrusques de Villanova, et non à la grande époque qui a suivi. On devrait avoir deux noms pour ces deux civilisations, dont l'une est plutôt ombrienne, et l'autre réellement étrusque.

On peut conclure de cette longue séance que chaque pays a travaillé le bronze selon ses inspirations et ses besoins. Le métal a dû être introduit peu à peu et n'a pas été imposé par l'arrivée subite d'une civilisation extérieure. Pourtant, dès qu'on l'a eu employé en Suède, il est arrivé rapidement à des formes luxueuses et caractérisées.

A deux heures, autre séance

M. Évans fait part d'une trouvaille faite à Harty, en Angleterre. C'était sans doute l'atelier d'un ancien fondeur; on a trouvé les moules, les poinçons, les marteaux, les pierres à aiguiser, les noyaux d'argile qui formaient *le creux* de la hache, et même le moule en plomb qui donnait la forme à ces noyaux, qu'on retirait de la hache moulée avec un poinçon tout particu

lier. La hache coulée était soumise à un martelage qui modifiait ses contours et lui donnait de la dureté ; puis venait l'aiguisage, et l'outil n'avait plus qu'à être emmanché.

M. Franks fait une communication sur les instruments de bronze trouvés dans l'île de Chypre ; sur quatre armes, trois sont en cuivre plus ou moins pur, et une en bronze. Les cuivres que M. Schlieman a cru purs sont en bronze ; ils contiennent 97 pour 100 de cuivre, puis du fer, de l'or, du plomb et des traces d'étain. Un bronze trouvé dans la grande pyramide est presque en cuivre pur, il contient 99 pour 100 de cuivre. M. Franks termine en montrant des spécimens de haches trouvées dans l'Inde centrale ; la trouvaille se compose de quatre cent vingt-quatre haches et de cent deux objets d'argent ; les haches étaient rangées avec soin. On pense que c'était un ancien tombeau. Ces haches sont en cuivre pur ; celles qui sont courtes ressemblent aux haches islandaises ; les longues rappellent des outils de fer actuellement en

usage dans certaines parties de l'Inde pour tailler la pierre. Le cuivre natif martelé et non fondu a été employé par les Américains primitifs. M. l'abbé Moretain a trouvé en Asie Mineure une hache en cuivre pur.

M. Pigorini donne des détails sur la terramare de *Casaroldo* acquise par le gouvernement italien, selon le vœu exprimé par le congrès de Bologne. Cette terramare avait la forme d'un monticule carré. On l'a cru d'abord un sépulcre de soldats romains morts sur le champ de bataille. M. Pigorini pensa ensuite que c'étaient des sépultures gauloises. Mais les fouilles faites avec soin indiquent qu'il s'agit des restes d'habitations du temps de l'âge de bronze. On y observe trois formations, chacune de deux couches. La première formation est un mélange de cendres d'os, de bronze, avec des pieux verticaux. La deuxième et la troisième formation n'ont plus de pieux, et l'on y trouve un peu de poteries et des scories. Enfin, l'extrémité du monticule est formée d'une sorte de rempart

qu'entoure la marière. Sans doute la première époque a été terminée par un incendie; la population a abandonné le terrain, puis est revenue et a formé un second pilotage. Les couches vont en augmentant de la première à la troisième, et il est probable qu'à chaque nouvel établissement la population devenait de plus en plus considérable.

M. Nilsson, qui a vu à Londres les armes cypriotes dont a parlé M. Évans, ainsi que cinq vases de terre trouvés dans le même endroit, pense que ces objets ont une origine phénicienne.

M. Landberg prend la parole pour contredire M. Nilsson. Les objets de Chypre ne sont pas phéniciens, mais sont gréco-phéniciens. L'orateur profite de l'occasion pour parler du commerce des Phéniciens avec le littoral de la mer Noire.

M. Nilsson insiste sur son idée : les objets sont d'origine phénicienne et ont le caractère sémitique.

M. Landberg persiste dans sa contradiction : il les déclare gréco-phéniciens, et à ce sujet il cite un sarcophage phénicien avec une représentation de légendes grecques, qui a été trouvé à Beyrouth.

Lorsque l'orateur quitte la tribune, M. Nilsson, qui s'est assis tout près de lui pour mieux entendre, le retient au passage et le garde longtemps debout en lui faisant une sérieuse démonstration. En somme, l'affaire est de peu d'importance, et la différence n'est pas grande ; *origine phénicienne, caractère gréco-phénicien,* cela vaut-il une discussion aussi vive? Et puis, franchement, même en supposant que M. Landberg soit dans le vrai, il eût été de bon goût de laisser le dernier mot au respectable savant suédois.

M. Oppert s'occupe de la question de l'étain. Les Phéniciens l'allaient chercher en Angleterre, soit que les îles Britanniques aient été un dépôt, soit que la Cornouaille ait produit ce métal. Le livre des Rois parle de grands vais-

seaux faisant le littoral de l'Afrique : ceci en réponse à M. Landberg, qui a dit que les vaisseaux de Seti Ier étaient trop petits pour dépasser la Méditerranée. Quant à la discussion sur les objets de Chypre, l'orateur dit qu'on ne peut pas distinguer entre le caractère phénicien, ou grec, ou gréco-phénicien. M. Nilsson a raison en assignant aux Cypriotes une origine phénicienne. M. Landberg a dit que les Sémites se servaient plus volontiers du bronze que du fer; pour ce peuple, l'âge de bronze n'est pas séparé de l'âge de fer. Dans la Bible, le fer est nommé à côté du bronze, même avant le bronze.

M. Hamy lit une communication de M. Aspelin sur l'âge de pierre dans la Finlande. L'auteur divise ce pays en trois régions, dont les produits diffèrent par la forme et la nature des matériaux employés. Les objets finnois ne viennent pas de l'Asie, mais plutôt des pays limitrophes à l'ouest.

M. Worsaae déclare qu'on ne l'a pas compris. Il n'a pas dit que les objets finnois venaient de

l'Asie. Il croit que les habitants du nord de la Russie, de la Finlande et de la Scandinavie sont venus de l'Asie, mais qu'ils ont modifié leurs outils en arrivant dans le pays.

M. Desor demande les rapports qui existent entre les bronzes de la Sibérie et ceux de la Scandinavie.

M. Worsaae ne trouve aucune relation entre le groupe des Sibériens et celui des Scandinaves. Les formes sibériennes sont moins élégantes, quoiqu'il y ait eu des relations continuelles entre la Scandinavie et la Finlande. Le nom de *glaive* n'existe pas dans la langue finnoise.

M. Lerch, *de Saint-Pétersbourg,* dit que les objets de bronze russe proviennent de l'Asie ou de la Grèce, et n'ont aucun rapport avec les produits scandinaves.

M. le comte de Saporta, *d'Aix en Provence,* parle du climat de Paris à l'époque quaternaire. On a trouvé le figuier européen dans un tuf quaternaire des environs de Paris, près de Fon-

tainebleau. Le figuier est répandu sur le globe depuis le Japon jusqu'en France ; on le rencontre aux îles Canaries. Le figuier de Fontainebleau ressemble au figuier sauvage du midi de la France. On a trouvé avec le figuier quatorze espèces qui sont les mêmes que celles de l'Allemagne fossile et de la Provence actuelle. On rencontre le buis, l'arbre de Judée, le lierre, le frêne, le sycomore, etc., ce qui indique un climat tempéré et étendu sur toute l'Europe. Trente-cinq espèces de coquilles amènent aux mêmes résultats.

M. Dupont, *de Bruxelles*, confirme ces conclusions. Dans les terrains quaternaires de la Belgique, on découvre l'hippopotame, le lion, l'hyène, le renne, le glouton, la marmotte. Il y avait évidemment une certaine uniformité de température malgré la grande extension des glaciers.

M. Desor montre des photographies du lac de Bienne, dont le niveau s'est abaissé de sept ou huit pieds, ce qui a mis à découvert une quan-

tité de pieux lacustres et revèle des stations préhistoriques très-considérables.

Au bout du compte, cette séance, qui était une séance libre et sans ordre du jour, a mis en lumière une foule de faits intéressants, mais il serait difficile de les grouper pour en tirer des conclusions. Chacun a apporté son contingent de documents dont il est bon de prendre note pour les relier plus tard à des faits généraux concernant les périodes pendant lesquelles les hommes de notre Europe se sont servis du bronze.

Jeudi, 13 août.

Aujourd'hui nous avons fait une excursion charmante à Björkö et au château de Gripsholm.

Trois énormes bateaux à vapeur emportaient tout le congrès. Les membres du bureau étaient montés sur le petit bateau du roi, qui avait voulu être de la partie.

Le fiord de Stockholm ressemble assez à celui de Christiania. Il y a pourtant, dans les courbes des montagnes et des îles, des contours plus gracieux et moins sauvages. Nous allions en le remontant, naviguant dans les eaux du lac Mälaren, qui est tellement parsemé d'îlots que, sur la carte, il ressemble à une dentelle.

Les dames étaient nombreuses.

Les villas qui bordent le lac avaient arboré

tous leurs drapeaux. Dans quelques-unes on faisait partir des *boîtes* à notre passage, et tous les habitants agitaient leurs mouchoirs en signe de salut; même les petits paysans saisissaient le premier chiffon venu et, perchés sur un morceau de rocher, remuaient en manière de bienvenue un affreux torchon sale.

Souvent les quatre bateaux, qui formaient comme une flottille, passaient entre des rives resserrées, et semblaient remonter une rivière aux bords boisés.

L'île de Björkö est, au premier coup d'œil, un endroit assez insignifiant; mais, en la parcourant, on trouve dans les bois plus de deux mille tumulus, et, sur un rocher, les traces d'une acropole antique, sorte d'oppidum très-bien conservé.

Entre la nécropole des tumulus et l'élévation fortifiée, il y a une petite plaine qui, grâce aux tranchées pratiquées à l'occasion de notre visite, nous révèle les traces d'une ville importante.

Aussitôt débarqué, je parcours toute la superficie de l'îlot, et, voyant qu'on dresse des tables dans l'oppidum, je me laisse diriger par mon appétit qui m'attire et m'entraîne du côté des études sur les fortifications antiques.

Mais je m'aperçois que le roi, suivi d'une grande partie des membres du congrès, se dirige vers les tumulus; je pense qu'il y aura devant Sa Majesté quelque explication intéressante, et je retourne en toute hâte à la nécropole.

Bien m'en a pris. Le conservateur des fouilles, M. Stolpe, monté sur un bloc erratique, nous a fait une longue conférence en plein soleil.

Il nous apprend que nous sommes sur l'emplacement d'une ville du dixième siècle, qui devait avoir des relations avec l'Orient, à en juger par les médailles qu'on y a trouvées, et par les jeux de dames et d'échecs dont se servaient les habitants. L'orateur nous donne à ce sujet de longs détails très-intéressants que j'é-

coute à côté d'un grand monsieur brun coiffé d'un large chapeau de feutre noir, et que je reconnais tout d'un coup pour être le roi.

Du reste, non seulement Sa Majesté écoute, mais elle veut que tout le monde profite de cette prédication scientifique faite en plein air, et, quand M. Stolpe a terminé son explication, le roi, voyant que quelques personnes n'ont pas bien entendu, reprend lui-même la démonstration avec beaucoup de bonne grâce et de complaisance.

Après la nourriture de l'esprit, on nous sert celle du corps. Nous tombons sur les *sandwichs* au renne fumé et au saumon cru; mais la pluie tombe à son tour sur les consommateurs, ce qui refroidit l'enthousiasme et calme les estomacs.

On regagne les bateaux à la hâte, et l'on ne tarde pas à arriver au château de Gripsholm.

Là, un autre banquet, sérieux celui-ci, nous attend dans les jardins; mais la pluie a juré de nous affamer; elle tombe avec violence, allongeant les sauces indéfiniment. Pourtant les

convives tiennent bon; munis de parapluies, nous attaquons le festin. Tels des soldats antiques, plaçant leurs boucliers au-dessus de la tête, imitaient les écailles serrées du dos de la tortue et s'approchaient sans danger des murailles ennemies..... tels les membres du congrès se pressent autour des tables, enchevêtrant leurs *incertains*, et prennent à l'assaut les mets succulents et les vins généreux.

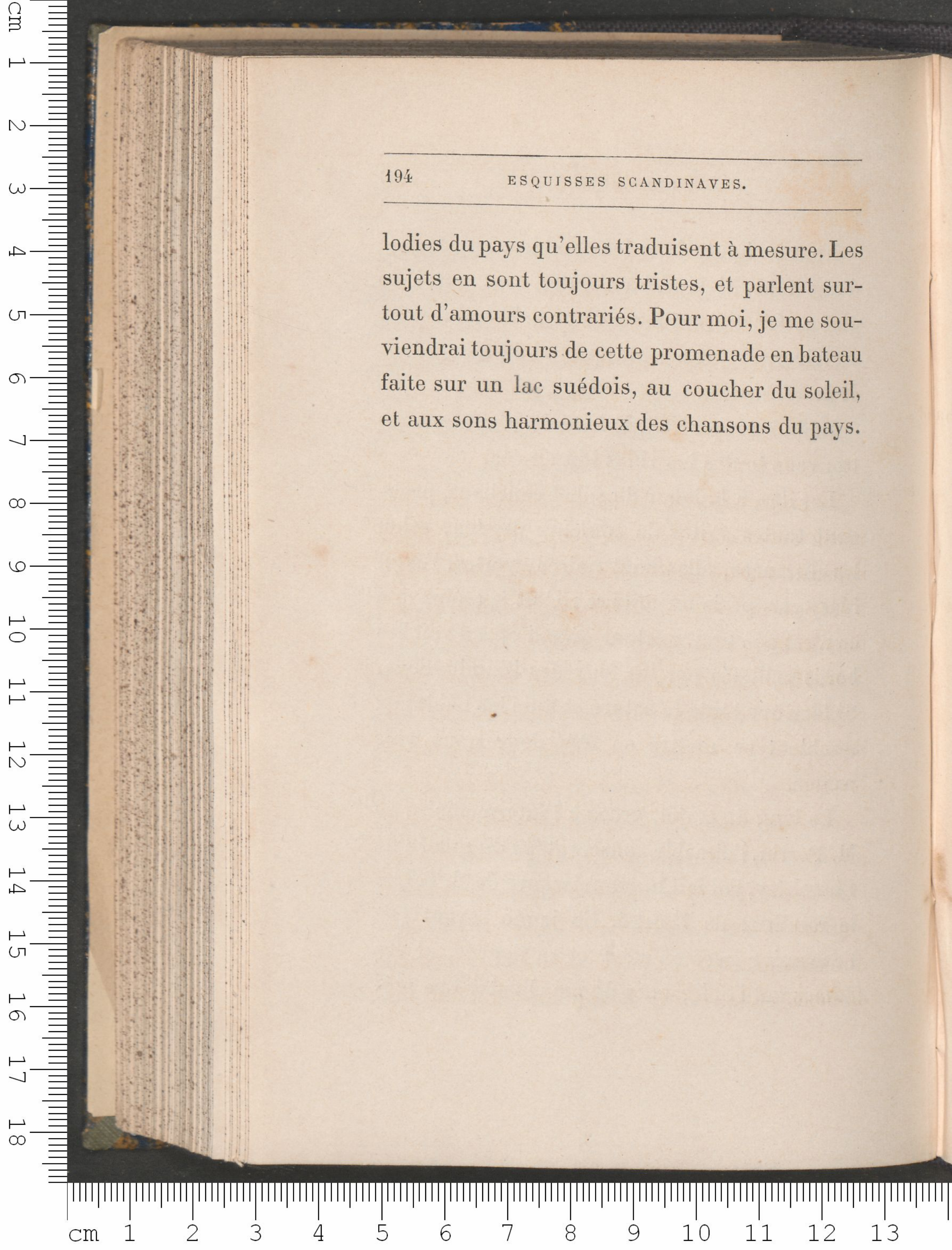
Le château est visité rapidement. Il est assez curieux par la quantité énorme de portraits historiques qu'il renferme. Il y en a jusque dans les greniers et jusque dans les caves; il y en a dans les corridors les plus sombres, dans les escaliers les plus étroits et dans les cabinets les plus noirs. Non-seulement il y a des portraits de souverains, de princes, de ducs, de margraves, de savants, de bourgeois, de bourgmestres, d'ouvriers célèbres et de mendiants légendaires, mais il y a aussi des portraits d'animaux, de chiens, de cerfs, de vaches et de chevaux, le tout de grandeur naturelle.

Tout en haut, dans les combles, au sommet d'une tour, il y a un théâtre tout garni de glaces. C'est assez bizarre, et le chemin, pour y arriver, est très-grotesque, plein d'imprévus et de casse-cou.

Enfin on repart, et, le long de la route, nous trouvons toutes les villas illuminées.

Les îles, à la lueur du soleil couchant, prennent toutes sortes de couleurs variées ; selon les distances, elles sont noires, vertes, roses, lilas, gris perle ou orange ; c'est à croire que ce n'est pas vrai, surtout quand on en voit les bords pailletés par les feux des illuminations. Si bien que toute la nature et tous les habitants semblent se mettre en fête pour nous voir passer.

Le long du trajet, grâce à l'intermédiaire de M. Perrin, l'aimable conservateur du musée de Chambéry, j'ai fait la connaissance de M. Tolpe, le fouilleur de Björkö. Ce jeune savant fait l'excursion avec sa sœur et sa fiancée, et ces dames ont l'obligeance de me chanter des mé-



lodies du pays qu'elles traduisent à mesure. Les sujets en sont toujours tristes, et parlent surtout d'amours contrariés. Pour moi, je me souviendrai toujours de cette promenade en bateau faite sur un lac suédois, au coucher du soleil, et aux sons harmonieux des chansons du pays.

Vendredi, 14 août.

Le programme du congrès appelle pour ce matin l'étude de l'*âge de fer* en Suède. Mais il paraît que la discussion au sujet du bronze n'est pas épuisée, et l'on remet à ce soir la question du fer.

M. Hagemans parle du culte de *Baal* en Belgique, ce qui indiquerait des relations entre ce pays et les Phéniciens. A propos de la température de l'âge quaternaire dont a parlé M. le comte de Saporta, l'orateur dit qu'on a trouvé près de Namur, dans de la tourbe, un cep de vigne sauvage, avec un vase à pâte épaisse et noirâtre. Il donne quelques détails sur les monuments primitifs du pays ; on y trouve peu de dolmens et beaucoup de tumulus de l'âge du

silex; l'ambre se rencontre à l'époque franque; les dolmens sont situés surtout dans les parties montagneuses et boisées. La légende dit que les pierres se levaient et saluaient le soleil; à l'aurore, elles rendaient des oracles. L'orateur cherche à identifier Baal avec Balder, ce qui me paraît bien difficile, le premier ayant un culte sauvage, et l'autre une légende pleine de douceur. M. Hagemans termine en disant que saint Jean a remplacé les dieux du paganisme; ceci aurait besoin d'une certaine démonstration, et il est fâcheux que l'orateur ne fasse qu'énoncer son idée sans la prouver.

M. Chantre, *de Lyon,* présente au congrès de nombreux et superbes dessins représentant des spécimens de l'âge de bronze en France. M. Chantre explique que ces objets ont deux provenances : l'une italienne et l'autre gauloise. La plus grande quantité des bronzes italiens a été trouvée près des cols des Alpes; ils sont neufs et abondants, ce qui les a fait appeler des *trésors,* mais ce sont plutôt des pacotilles

perdues dans les défilés des montagnes; les bronzes gaulois sont trouvés surtout dans des fabriques indigènes avec les outils qui servaient à les fabriquer. La très-courte communication de M. Chantre laisse voir qu'elle est le résultat de travaux sérieux, et dénote chez son auteur une connaissance approfondie des questions qu'il élucide.

Mais voilà que M. Bertrand ne veut pas qu'on parle de l'âge de bronze de la France. Il s'élève avec vivacité contre cet emploi du mot *âge;* il n'admet pas surtout qu'il y ait un *premier* et un *second* âge du bronze. Est-ce qu'il y a, dit-il, un premier âge de la peinture et un second âge de la peinture? L'auteur reconnaît dans le Nord un âge de bronze caractérisé. Mais les âges de bronze diffèrent d'époques dans les différents pays, et il y a un moment où il y a scission entre les peuples du Nord et ceux du Sud. Pour donner plus de force à sa démonstration, M. Bertrand parle du temple de Délos, des Argonautes, d'Hérodote et de Polybe, qui n'a jamais rien su

des populations placées au nord du Danube. Or il y avait des relations entre l'Italie et le Nord par la mer Noire et le Danube. Et puis la perfection des objets n'indique pas absolument une époque moins reculée. La civilisation européenne a été importée d'Asie, comme la civilisation européenne actuelle est importée en Amérique.

Le discours de M. Bertrand jette un peu d'étonnement parmi les auditeurs. On se demande pourquoi le savant conservateur du musée de Saint-Germain déploie tant d'éloquence pour démontrer que les âges de bronze des différents peuples ne sont pas simultanés, chose que personne n'ignore et qu'il était inutile de proclamer avec tant de véhémence. On se demande surtout pourquoi l'orateur ne veut pas qu'il y ait eu en France un âge de bronze, c'est-à-dire un moment où l'on ne se servait plus d'objets de pierre, et où l'on n'utilisait pas encore le fer; époque caractérisée par des outils et des armes de bronze qu'on trouve d'abord seuls et sans

mélanges, puis enfin combinés avec le fer qu'on commence à employer à titre de métal précieux pour nieller les parures de bronze.

Aussi les principaux orateurs du congrès entreprennent de remettre sur pied la communication de M. Chantre, qui pourrait bien être complétement annihilée par la vigoureuse attaque de M Bertrand.

M. Hildebrand démontre que les deux âges de bronze sont parfaitement caractérisés en Suède.

M. Evans fait remarquer qu'il ne s'agit pas d'*âges chronologiques*, et que ces dénominations ne s'appliquent qu'à des pays déterminés. Il compare les différents âges aux couleurs de l'arc-en-ciel qui, tout en formant des transitions entre elles, sont pourtant assez appréciables pour être reconnues et nommées.

M. Desor est heureux de rendre justice à l'important travail de M. Chantre, qui émane complétement de l'initiative privée et sort de la voie ordinaire des grandes publications pa-

rues sous le patronage officiel. On a dit qu'il n'y avait pas d'âges de bronze. Oui, si l'on se place à un point de vue étroit et doctrinaire; mais, si l'on envisage les choses comme elles sont, on est forcé de reconnaître avec M. Chantre que telles formes, tel mode d'ornementation ne se sont produits qu'après tel autre, et caractérisent par conséquent des étapes dans le développement de la civilisation du bronze. Peut-être que le mot *étape* conviendrait mieux que celui d'*âge,* mais il s'agit d'un fait réel, et il faut un mot pour l'exprimer. Quant aux objets trouvés sur le col des Alpes, ils viennent certainement de l'Italie, et non pas de l'Asie.

M. Bertrand trouve pourtant un défenseur, c'est M. de Quast, *de Berlin,* qui l'approuve et dit que les âges sont fort enchevêtrés, et qu'il ne faut pas donner de dates aux trouvailles. L'orateur, faisant remarquer que ce sont les archéologues scandinaves qui les premiers se sont servis des termes *âges de pierre, âges de*

bronze, etc., ne dit pas s'il faut renoncer complétement à ces dénominations qui désignent des moments caractérisés de la vie des peuples.

M. Worsaae fait observer qu'il y a un âge de bronze dans les pays du Nord, qu'il y en a un en Angleterre, qu'il y en a un en Italie, et il demande à M. Bertrand pourquoi il n'y en aurait pas un en France. Il y a vingt ans, on ne connaissait pas en France d'âge de pierre, et c'est M. Bertrand lui-même qui a proclamé l'âge de pierre français et en a établi les divisions. Or, c'est ce que M. Chantre a fait pour l'âge de bronze français. Contrairement à l'avis de M. Bertrand, M. Worsaae affirme qu'il y a un âge de bronze en Grèce ; le musée de Copenhague possède de cette région une belle série d'objets en bronze ; plusieurs offrent, du reste, beaucoup de ressemblance avec leurs analogues trouvés en Scandinavie. L'usage du bronze est venu en Angleterre et en France par l'Italie.

M. Perrin, *de Chambéry,* vient, par les résultats des fouilles importantes qu'il a faites dans les palafittes du lac de la Savoie, confirmer l'existence d'un âge de bronze en Gaule, et la division de cet âge en deux périodes. Quant aux objets de fer que l'on a cités comme provenant de ces palafittes, on ne doit pas les rapporter aux populations qui ont construit ces habitations lacustres.

M. Leemans ne veut pas de classifications trop rigoureuses pour ce qui concerne la Hollande. Il cite plusieurs exemples qui montrent dans ce pays la fusion des âges.

Encouragé par cette déclaration, M. Bertrand revient à la tribune et s'explique. Il désire qu'on ne confonde pas l'âge de bronze du Nord avec celui de la France et de l'Italie, pays où le bronze se trouve mêlé avec le fer.

L'incident est vidé.

Mais je demande sérieusement à M. Bertrand s'il valait bien la peine de venir, avec tant d'animation, nier les résultats des fouilles françaises

où l'on ne trouve *que du bronze*, et attaquer le mot *âge* dont la signification est très-claire, ne peut prêter à l'équivoque, et que M. Bertrand a employé un des premiers.

Si la période du bronze a été courte en France, ce n'est pas une raison pour la rayer de la chronologie archéologique de notre pays, et si le mot *âge* paraît trop important pour cette période, appelons-la le *moment* du bronze, la *semaine* du bronze, comme on voudra enfin, pourvu qu'on puisse la désigner autrement que par une négation complète des importants travaux de MM. Chantre, Perrin, etc.

Je suis fâché d'avoir eu à contredire un homme aussi éminent que M. Bertrand, et je lui demande pardon d'insister ainsi sur un sujet qui, je ne sais vraiment pourquoi, paraît lui être fort désagréable.

M. Hermelin présente un relevé topographique des monuments préhistoriques des parties de la Suède voisines du lac Malaren. Il fait remarquer qu'à cette époque les habitants recher-

chaient les endroits les plus fertiles, et qu'encore maintenant c'est une recommandation pour un terrain à vendre que de signaler qu'on y trouve des tumulus.

M. Montelius parle des bronzes trouvés en Suède. On en compte déjà 2,500. En Scanie, où les objets de pierre sont si nombreux, on n'a trouvé que 500 objets de bronze. On peut donc supposer qu'à ce moment il y a eu un mouvement vers le Nord.

Quant aux rapports qu'il a pu observer entre les formes des bronzes de la Suède et ceux des autres pays, l'orateur parle d'un glaive semblable à l'un de ceux qui sont figurés dans le bel ouvrage de M. Chantre. Un seul ressemble à ceux qu'on trouve en Sibérie.

M. Chantre propose un projet de légende internationale pour la construction des cartes archéologiques préhistoriques. Une proposition semblable, faite au congrès de Bologne, n'a pas été suivie d'effet. M. Chantre, qui a dressé déjà plusieurs cartes avec ses légendes, de-

mande qu'on nomme une commission pour étudier sa proposition.

Le bureau adopte les conclusions de M. Chantre.

M. Dupont, *de Bruxelles,* pense que les animaux ont été domestiqués dès l'âge de la pierre. Le cheval ne figurait pas dans l'alimentation des hommes qui se servaient de la pierre polie. A ce propos, l'orateur fait remarquer que le cheval n'était pas représenté sur les dessins égyptiens de l'ancien et du moyen empire, et qu'il fut introduit par les *rois pasteurs*. A cette époque de la pierre polie on ne trouve pas d'os de gibier dans les habitations. Le cheval devait être sauvage ainsi que le bœuf, le sanglier et la chèvre. Dans les Kjokinmödins, on rencontre le chien domestique.

M. Desor considère ces recherches comme très-importantes. Dans les palafittes de la Suisse, la chèvre, le bœuf, étaient domestiqués, car on a retrouvé le fumier de ces animaux, ce qui indique la stabulation, et les cor-

nes de bœuf que l'on découvre étaient très-adoucies. Près de Schaffouse on trouva aussi, dans des grottes, les os d'animaux domestiques.

M. de Baye, *de Châlons-sur-Marne,* apprend au congrès qu'il a trouvé des grottes artificielles de l'époque de la pierre polie, et que les parois ont des sculptures qui représentent des haches emmanchées, des hommes, une figure de femme ou de divinité et des oiseaux.

Cette nouvelle produit une certaine sensation, mais l'on voudrait plus de détails. Comment a-t-on reconnu que ces grottes étaient de l'époque de la pierre polie? Si ces grottes sont artificielles, ce sont des dolmens ou des allées couvertes, et pourquoi les appeler des grottes? Si elles sont de l'époque mégalithique, comment le silex a-t-il pu entamer le granit? Enfin ces grottes ou ces tombes n'ont-elles pas pu servir à plusieurs générations? En un mot, l'on voudrait une espèce de procès-verbal de la trouvaille, afin d'en avoir une idée exacte.

M. Soldi demande justement si le silex peut graver les roches dures.

M. de Baye répond que les roches dures de de ses grottes sont de *la craie*.

Alors M. Cazalis de Fondouce demande si les grottes n'ont jamais été visitées avant la venue de M. de Baye.

M. de Baye répond qu'elles étaient fermées par des blocs, et leurs entrées obstruées hermétiquement.

L'on se demande à quelle époque il faut faire remonter la pose de ces blocs.

En somme la communication de M. de Baye peut être très-intéressante, mais elle a grandement besoin d'être complétée.

M. de Kurk demande la parole pour une rectification.

Sur ce mot, comme il est déjà tard, je m'esquive pour aller déjeuner.

La séance du soir doit être consacrée à l'*âge du fer* en Suède.

M. Vedel trouve une différence entre les

objets de l'âge du fer et ceux de l'âge du bronze. Pourtant les épées de fer sont, en Scandinavie, de même forme que les épées de bronze. Il pense que le peuple scandinave actuel est le même que celui qui habitait le pays à l'âge de la pierre.

L'orateur ne trouve aucun rapport entre les objets de fer du Nord et les objets romains; il suppose donc que la civilisation du pays s'est formée à l'abri de tout contact avec les peuples du Sud.

M. Regnault, *de Toulouse,* donne lecture d'un mémoire de M. Aspelin sur l'âge de bronze *altaoouranien.*

Les mines d'or de l'Altaï détournent les habitants des violations sépulcrales, tandis qu'en Sibérie il y a des troupes de chercheurs de trésors. Quelques pierres présentent des traces de signes qui doivent être de l'écriture. Il est probable que l'on rouvrait les cercueils des défunts pour y placer le corps des épouses mortes plus tard. La face des morts était tour-

née vers le levant. On ne trouve dans ces sépultures aucun objet de fer. Sur certains tombeaux, peut-être ceux des magiciens, on représentait la lune, le soleil, etc. Il est en somme difficile de déterminer le rôle de l'étain pendant cette période ; on trouve même du cuivre pur.

M. Virchow, revenant à l'âge de fer, trouve de grandes analogies entre les trouvailles de Björkö et celles de l'Allemagne, surtout dans les poteries si différentes de celles des autres périodes et des autres pays. Il pense qu'il doit y avoir également ressemblance entre les stations lacustres de la Baltique ou de la Moravie et la station de Björkö, mais il croit qu'il y a un certain espace de temps entre les palafittes de la Suisse et ceux du Nord.

A ce sujet j'ouvre une parenthèse.

Pourrait-on me dire pourquoi l'*âge de fer* en Suède ou ailleurs, me laisse complétement indifférent ?

Tant qu'il s'est agi des objets de bronze et

de pierre qui nous reportaient aux origines des civilisations humaines, j'ai trouvé les discussions fort intéressantes, et je les ai suivies avec la plus grande attention.

Mais l'âge de fer....

Tenez, si vous voulez que je vous dise tout; quand j'ai vu qu'on paraissait très-sérieusement décidé à nous parler de la forme des couteaux, des rasoirs et des casseroles des hommes du moyen âge, sans faire semblant de rien j'ai quitté mon siége tout doucement, j'ai gagné l'escalier, j'ai demandé mon chapeau à l'huissier de service et je suis allé visiter les curiosités de la ville de Stockholm.

Je vous assure que cela a été plus fort que moi.

En montant dans un bateau-mouche pour faire une petite promenade à travers le fiord, j'ai bien eu un moment de repentir ; j'ai senti que je faisais l'école buissonnière et que ce n'était pas bien. Mais j'ai réfléchi, pour calmer

ma conscience, que le plus grand nombre des membres du congrès a esquivé non-seulement l'âge de fer, mais aussi l'âge de bronze et même l'âge de pierre. Oui, le silex lui-même a été renié par des savants de premier ordre ! Et, je vous le demande, y a-t-il quelque chose de plus préhistorique que le silex ?

Ainsi, moi qui ne me sauve qu'à l'âge de fer, j'ai droit, je crois, à des éloges plutôt qu'à des blâmes.

Et, satisfait par ces raisonnements consolants, je parcours les canaux animés.

Mais j'ai su ce qui s'est passé au Riddarhus pendant mon absence.

A peine avais-je quitté la salle que, d'un commun accord, il n'a plus du tout été question de l'âge de fer.

M. Cazalis de Fondouce a combattu l'idée qu'ont proposée quelques savants d'une lacune entre l'âge du renne et l'âge néolithique. Puis, revenant sur l'incident de l'âge du bronze en France, il a déclaré que cet âge existait.

M. Pigorini a aussi réclamé contre l'opinion de M. Bertrand, qui ne veut pas d'âge de bronze dans le Midi. Il rappelle à ce savant qu'il lui a fait voir, dans les terramares, les couches du bronze au-dessous des couches du fer.

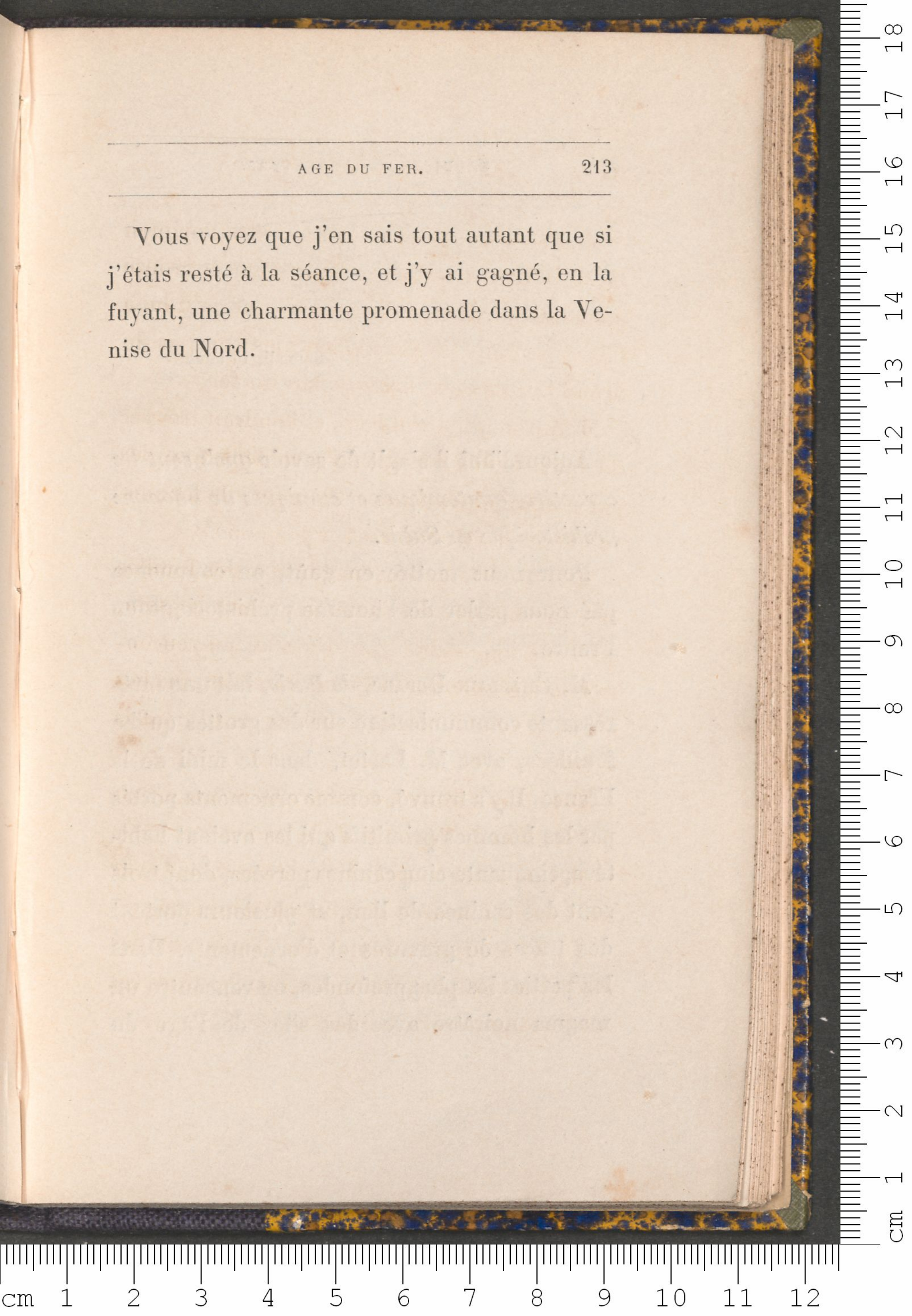
M. Soldi, qui a son idée, et voudrait trouver du fer à toutes les époques et dans tous les pays, a fait observer que les objets de fer pouvaient avoir été détruits par le temps.

Mais M. Pigorini a répondu que les fouilles des terramares sont faites avec tant de soin, qu'il est impossible que l'on n'ait pu rencontrer la moindre trace de fer dans les couches où se trouve le bronze, s'il en avait jamais existé.

MM. Dirks et Zavisza ont pris la parole sur des fouilles de l'époque de la pierre.

MM. Schaffhausen et Franks ont discuté sur un anneau d'or de l'époque carlovingienne.

Et M. de Baye a donné des détails sur des flèches à tranchant transversal qu'il a trouvées dans ses grottes de la Marne.



Vous voyez que j'en sais tout autant que si j'étais resté à la séance, et j'y ai gagné, en la fuyant, une charmante promenade dans la Venise du Nord.

Samedi, 15 août.

Aujourd'hui il s'agit de savoir *quels sont les caractères anatomiques et ethniques de l'homme préhistorique en Suède.*

Pour nous mettre en goût, on commence par nous parler de l'homme préhistorique en France.

M. Chaplain-Duparc, *de Paris,* fait une intéressante communication sur des grottes qu'il a fouillées, avec M. Lartet, dans le midi de la France. Il y a trouvé, comme ornements portés par les hommes primitifs qui les avaient habitées, cinquante-cinq canines percées, dont trois sont des canines de lion, et plusieurs portent des traces de gravures et d'ornements. Dans les parties les plus profondes, on rencontre un magma noirâtre avec des silex de l'âge du

renne ; puis vient une couche mince contenant des coquilles à hélices et qui sépare le magma noir d'un autre magma supérieur qui est brun et où l'on trouve les pierres taillées de la belle époque. Dans toutes ces stratifications, c'est la race de Cromagnon qui se fait reconnaître, et l'orateur en conclut que la succession des époques n'a pas altéré la race.

M. Hamy dit à ce sujet qu'après le congrès de Bruxelles, les anthropologues semblaient d'accord sur deux points. Ils reconnaissaient la race paléolithique et la race néolithique ; depuis lors la question s'est embrouillée. Dans la grotte de M. Duparc, on trouve dans la couche néolithique trente-trois sujets de la race de Cromagnon. Il en résulte que la série paléolithique, la série néolithique de M. Duparc et la série néolithique de l'*homme mort* (Ardèche), offrent des types identiques, soit dans les crânes, soit dans les membres. Et l'on ne peut, ajoute l'orateur, invoquer une maladie ou un symptôme pathologique pour la forme des os.

M. Dupont est frappé de l'uniformité des ornements trouvés dans les grottes. Ce sont généralement des canines ou des incisives d'animaux; or, les chasseurs modernes, les Tyroliens entre autres, portent comme breloques les mêmes dents. Quant aux populations européennes de l'époque quaternaire, l'orateur ne trouve pas qu'il y ait homogénéité entre elles. L'archéologue a pour cette étude deux champs d'investigation : les grottes et les plaines à tumulus. En Belgique, les peuplades de la Somme, munies de leurs silex, ont envahi les cavernes et en ont fait perdre l'usage ; en présence de ces attaques, on a remplacé la grotte par l'oppidum fortifié. C'est alors qu'on constate un hiatus, résultat de l'invasion. Les cavernes, n'étant plus habitées, ont servi de lieux de sépulture. M. Dupont parle alors des crânes déformés artificiellement. La race des têtes écrasées s'étendait jusqu'en Suède, et l'on trouve les crânes déformés à côté de ceux qui ne l'étaient pas. Il y a eu évidemment, à l'é-

poque de la pierre polie, un grand mouvement de population.

M. Virchow fait une réclamation, je ne sais trop à propos de quoi. Il a dit *macrocéphalique* et non pas *hydrocéphalique;* du reste la race dont il a parlé existe encore sur les bords de la Baltique. Prenant à partie M. Dupont, il n'admet pas son idée de crânes déformés par une pression supérieure; il y a une grande difficulté à obtenir ainsi la déformation. L'orateur trouve de la peine à supposer une permanence dans les types avec des modifications dans le genre de vie. Depuis l'antiquité les crânes se modifient dans les régions temporales. M. Virchow cite l'assemblée, le congrès tout entier comme présentant une belle collection de crânes développés sur le devant.

Après en avoir fini avec M. Dupont, M. Virchow s'attaque à M. de Quatrefages, qu'il ne peut décidément pas laisser tranquille. Il reproche au savant membre de l'Institut d'avoir négligé ces transformations, et c'est un tort,

car il faut chercher s'il y a transformation ou fixité dans les types.

M. de Quatrefages, qui veut de plus en plus faire de la conciliation scientifique, déclare que, sur le point des transformations, il est d'accord avec M. Virchow. L'humanité descend d'une seule souche ou d'un petit nombre de souches distinctes ; mais les influences des milieux donnent naissance à des races nouvelles; ainsi la race yankee est bien caractérisée aujourd'hui, puisque l'on fait à Paris des gants spéciaux pour les longues mains de ce peuple nouveau. M. Broca a fort bien constaté les modifications obtenues par la culture intellectuelle. Il peut y avoir des races spontanées, mais indépendamment de cela il y a permanence du type par l'atavisme ou le retour à la forme primitive. L'orateur espère que l'anthropologie arrivera peu à peu à résoudre les problèmes posés.

M. Virchow ne veut pas se mettre d'accord avec le savant français ; il pense qu'il y a entre lui et M. de Quatrefages plus de divergences

qu'on ne peut croire, surtout dans la méthode. Ainsi lui, M. Virchow, ne voudrait pas reconstituer un type sur une simple calotte de crâne, comme l'a fait M. de Quatrefages pour établir la race de Karlstadt. Et puis, il y a les races pathologiques qui peuvent exister partout comme les microcéphales ou les crétins, et ce ne sont pas là des races réelles

M. de Quatrefages répond qu'il n'a pas établi les caractères de la race de Karlstadt sur une calotte, quoique une simple calotte puisse apprendre beaucoup, surtout lorsqu'on a les orbites. M. le membre de l'Institut avoue qu'il prend souvent les omnibus parisiens, et qu'il a alors tout le loisir d'examiner les types de ses voisins, les voyageurs et voyageuses de la capitale ; eh bien ! il a été frappé du prognathisme des têtes des Parisiennes. Si l'on en juge par les crânes antiques, surtout ceux qu'on a trouvés en Belgique, il y aurait là des cas d'atavisme bien faits pour perpétuer la fixité de la race. Quant aux microcéphales, il faut, pour

les déterminer, considérer le corps entier, et ils ne peuvent d'ailleurs constituer une race, puisqu'ils n'ont pas la faculté de se reproduire.

Toute cette discussion est, sans contredit, très-intéressante, mais je me demande quels rapports cela peut avoir avec le programme de la séance et l'étude de l'homme préhistorique en Suède.

M. Duben est de mon avis, car il demande à répondre à la question qui est à l'ordre du jour ; et sa réponse consiste à dire qu'il n'y répondra pas. La science, dit-il, n'est pas assez avancée pour résoudre le problème. Son avis pourtant est qu'il y a beaucoup d'unité dans la race suédoise actuelle ; or cette même race se retrouve dans les tombeaux anciens, ceci est à considérer. On ne peut savoir s'il s'agit d'une race mixte ; l'orateur ne le pense pas, car les Suédois, les Finnois et les Lapons ne font pas de races mixtes parce qu'il y a un atavisme continuel, ce qui explique pourquoi la race des dolmens en Suède est la même que la race

actuelle. Les Lapons n'ont jamais existé au-dessous du 60e degré.

Tout le monde paraît être de l'avis de M. Duben, car personne ne le contredit, et par le fait l'ordre du jour est épuisé, le programme de la session complétement rempli.

Pourtant beaucoup d'orateurs sont encore inscrits, mais pour des questions d'ordre général.

M. Zittel, *de Munich*, parle des silex de l'Égypte, que l'on trouve par milliers dans les régions où la partie inférieure du Nil est restée à découvert. Là où le silex est brisé par les intempéries, il n'a pas les mêmes formes. M. Zittel présente au congrès des silex qu'il a ramassés dans le désert libyque, à des endroits où le Nil a dû passer et rendre habitables ces régions sablonneuses.

M. Desor, rappelant que l'on a contesté la trace de la main de l'homme dans ces silex, constate les retouches faites sur les bords des spécimens mis sous ses yeux.

M. Hamy, qui avait antérieurement rencontré des silex en Égypte, dit que ceux qu'il a trouvés sur les plateaux des bords du Nil ressemblent aux produits de l'époque paléolithique en France.

M. Hamy fait bien de réclamer pour notre pays la priorité de ces découvertes qui touchent à l'Égypte préhistorique ; cet honneur revient doublement à la France, car c'est, je crois, M. Arcelin, secrétaire de l'académie de Mâcon, et bien connu par ses fouilles de Solutré, qui a le premier constaté dans la vallée du Nil la présence de silex paléolithiques.

La séance continue.

Mais comme on nous a dit que les tombeaux de l'église du Riddarhus devaient être ouverts ce matin, je m'empresse de profiter de cette occasion.

Et, de fait, il est assez curieux de voir tous ces caveaux ouverts et de contempler les cercueils ornementés et couverts de trophées qui apparaissent dans les voûtes basses avec leurs

métaux brillants et leurs étoffes ternies par la poussière.

Seulement, il faut faire attention où l'on marche, car l'église, dont on a soulevé presque toutes les dalles, est comme un théâtre machiné pour une féerie ; les escaliers qui descendent des chapelles latérales sont brusquement interrompus par des gouffres béants ouverts pour la circonstance, et au fond desquels dorment depuis des siècles les anciens chevaliers de la Suède.

On nous montre le tombeau de Gustave-Adolphe.

Les murs de l'église sont, je ne sais pourquoi, couverts de tambours et de trompettes. Est-ce qu'à la mort des nobles guerriers de la Suède, les instruments qui battaient aux champs en leur honneur doivent rester muets et pourrir peu à peu le long des murailles sépulcrales qui abritent ces fières dépouilles?

Cette après-midi doit avoir lieu la dernière séance du congrès. Si l'on y fait des commu-

nications scientifiques, elles feront probablement double emploi avec toutes celles qui ont été présentées, lesquelles contenaient déjà pas mal de redites et de superfétations. Si l'on n'y parle pas science, on fera des discours de clôture. Dans le premier cas on se disputera un peu, dans le second cas on se fera force compliments.

Quoi qu'il puisse advenir, je crois qu'il sera pour moi d'un intérêt bien entendu de faire encore une fois l'école buissonnière et de visiter la ville de Stockholm, que j'ai à peine vue.

C'est ce que je fais.

Le roi a invité tout le Congrès, ce soir, à une grande soirée dans son château de Drottningholm. On ira en bateau à vapeur, bien entendu.

Au moment où, cravaté de blanc et ganté de frais, je vais me diriger vers le port, un ouragan terrible s'abat sur la ville ; de véritables trombes d'eau inondent les rues. J'hésite à partir. Mes compagnons en font autant.

Là-dessus Chabrières arrive tout mouillé, et déclare qu'il est impossible d'aller rejoindre le bateau.

Il faut dire que Chabrières est en retard et n'est pas encore habillé.

On tient conseil. Les avis sont partagés.

Finalement tout le monde part, excepté Chabrières, qui n'est pas prêt, et moi, qui ai peur de perfectionner le rhume formidable que j'ai fini par prendre en recevant la pluie tous les jours, et en couchant tous les soirs dans des draps mouillés.

A peine nos amis sont-ils partis, que le ciel s'éclaire comme par enchantement et promet une soirée superbe.

Le lendemain on nous a appris que la fête avait été magnifique. Le roi, la reine et la reine-mère en ont fait les honneurs avec beaucoup d'aménité, s'efforçant d'adresser la parole à chacun, et de dire à tous des choses aimables et bienveillantes. Au retour, les rives du lac étaient illuminées, et des feux d'artifice inces-

sants, éclatant sur les bords, se reflétaient dans l'eau et semblaient l'embraser.

Quant à nous, mis en pénitence par notre hésitation, nous allons dans un jardin de musique entendre des valses de Strauss et des ouvertures de Richard Wagner.

Du reste c'est un plaisir que nous nous donnons tous les soirs.

C'est assez curieux que les Allemands et les peuples du Nord aient adopté pour leur musique habituelle des genres aussi opposés : Strauss, Wagner, et parfois Offenbach. Il y aurait sur ce sujet à faire de singulières études ethnographiques.

Strauss est simple de mélodie et simple d'harmonie ; son orchestration est à la fois douce et sonore ; ce qui le caractérise, c'est une certaine insistance à mettre dans le chant des notes qui ne figurent pas dans l'accord. On entend des cascades de tierces qui glissent sur des retards incessants, et donnent une saveur particulière aux phrases les plus ordinaires ; c'est

naïf, c'est poétique et ce n'est pas très-clair.

Wagner a supprimé la forme ; elle existe pourtant dans ses opéras, mais il faut, pour la trouver, regarder l'ouvrage dans son ensemble. Chaque morceau, pris séparément, se présente comme il peut et n'a ni commencement ni fin, tout comme les choses divines ; aussi ce qu'on joue généralement de cet auteur, ce sont les marches et les ouvertures, où il a fallu nécessairement suivre l'ordonnance consacrée ; la mélodie grandiose, élevée, s'égare facilement ; le système harmonique, que l'on a beaucoup critiqué en France, est parfaitement correct et n'ajoute rien de nouveau à ce qu'ont osé faire Weber, Chopin et Schumann. En définitive la musique de Wagner est forte, poétique, un peu brutale et légèrement incompréhensible.

Offenbach, lui, est surtout canaille ; à tout prix sa muse veut être dépravée ; la mélodie se moque de tout ; l'accompagnement est un chatouillement perpétuel qui, au besoin, vous ferait rire à force de vous crisper. Et, quand

on a tout entendu, on se demande ce que l'on a entendu. C'est vif, fin, risqué, insaisissable; c'est bien du dix-neuvième siècle.

En résumé, ces trois auteurs répondent à trois tendances des nations germaniques : la naïveté, la force et le goût des choses parisiennes (Offenbach est pour elles le meilleur traducteur des faits divers de notre capitale), le tout enveloppé dans le sentiment vague, indéterminé, nuageux, qui doit invariablement présider à toute œuvre teutonique.

Dimanche, 16 août.

M. Christian Hammer est un orfévre de Stockholm qui a réuni une fort belle collection d'objets curieux de tous les temps, depuis l'âge du silex taillé jusqu'aux bibelots de notre époque. Il a ouvert aujourd'hui aux membres du Congrès ses intéressantes galeries, et, de plus, il les a invités pour le soir à une fête dans sa villa de Djurgarden.

Je profite de la circonstance pour passer presque toute l'après-midi au Djurgarden. Cette île est le bois de Boulogne de Stockholm. On y trouve des promenades charmantes parmi les rochers et sous les grands arbres, — il y en a d'énormes; — on y trouve des théâtres, des cirques, des salles de bal; on y trouve enfin un excellent restaurant, où presque tous les mem-

bres du Congrès se sont rassemblés, et l'on peut dire que c'est là, au pétillement du champagne, que nous tenons notre dernière séance. On s'est même adressé pas mal de petits discours. Le succès de la soirée a été pour le vieux savant Nilsson.

Après le repas, je vais me promener à travers bois. La population de Stockholm est en train de fêter le dimanche, et se livre sur les pelouses et les rochers à de fantastiques ébats. Jeunes gens et jeunes filles, par groupes de quarante à cinquante, font des rondes et des jeux animés ; à travers les troncs séculaires, on voit de véritables guirlandes de danseurs qui se poursuivent en chantant ; les farandoles vont et viennent, s'éloignent et se rapprochent ; et ces cris confus qu'on entend de toutes parts, ces rhythmes cadencés, ces spirales de jeunes filles aux vêtements flottants, rappellent le sabbat étrange des poésies du Nord.

Dans les jeux, on s'arrange toujours pour qu'il y ait deux hommes pour une femme, ou

deux femmes pour un homme ; de là, poursuite, lutte, et enfin deux heureux et un malheureux. Cet amoureux rebuté ou cette amante isolée font les frais de toutes les histoires et de toutes les chansons de la Suède. J'ai aussi remarqué que les peintres et les sculpteurs du pays affectionnent ces scènes où la jalousie concentrée et le désespoir amoureux jouent un rôle caractéristique. On dirait qu'ils n'admettent le bonheur complet qu'aux dépens d'une victime. De là cette tristesse qui règne ici sur tous les plaisirs ; et l'on peut dire que ces jeux de Djurgarden sont plus étranges que gais, plus navrants que folâtres.

Je retrouve parmi les acteurs de cet immense ballet, donné en plein air, au sein d'une nature magistrale, l'habitude orientale de frapper dans les mains pour marquer le rhythme. J'avais déjà constaté la coutume toute chinoise de faire voir le fond de son verre quand on a bu à la santé de quelqu'un.

Marchant toujours à travers les rondes et les

longs rubans de ces danseurs sérieux, bruyants et tristes, j'admire les chênes immenses, les groupes de bouleaux ou de saules et les échappées de vue sur les lacs gris d'argent, où circulent des bateaux à vapeur et des barques aux voiles éclatantes.

J'entreprends de faire le tour de l'île, pensant bien que de cette façon je reviendrai au point de départ et me trouverai juste à point pour profiter de l'invitation de M. Hammer. Je m'aperçois bientôt que l'île est immense, que c'est un véritable continent dont je n'aurai jamais parcouru le périmètre avant la nuit. Il est déjà neuf heures, et le jour doit cesser à dix heures. Je veux alors couper au plus court, et je m'engage dans des bois de sapins sombres, coupés de larges prairies où paissent des vaches. Là, solitude complète ; on se croirait à mille lieues d'une ville, si, de temps en temps, le vent n'apportait les vibrations des orchestres lointains ou les échos du chant des danseurs.

Je cherche à cheminer dans la direction d'où

viennent les accords ; mais le chemin est coupé par des canaux ou de petits bras de mer qui s'avancent profondément à travers l'île. Finalement je prends le parti de me déclarer complétement égaré, et je réfléchis sérieusement au sort de Robinson.

Pourtant, à l'extrémité d'une vaste plaine, j'avise un officier. Je presse le pas, je l'interroge, il ne comprend mot à ce que je lui demande ; mais, très-gracieusement, il me mène à une caserne cachée dans les bois. Là, je m'explique un peu mieux, et, sur l'ordre de l'officier, trois hommes m'accompagnent jusqu'à la villa Bystrom, où nous attendent M. Hammer et ses collections.

Sa maison de campagne, d'où l'on a une vue splendide sur Stockholm et les îles qui l'entourent, est véritablement encombrée de curiosités. Construite dans le goût pompéien, elle permet de se promener dans les galeries et les chambres qu'elles desservent, et partout on se heurte à quelque objet d'art, quelque œuvre

antique ou quelque riche série de raretés. Dans la plupart des salles, il y a des tables chargées de gâteaux et de liqueurs; sur l'une d'elles est un plateau tout couvert des plus beaux spécimens de l'âge du silex. C'est bien là ce qu'on peut appeler un *festin de pierre;* il n'y manque que la musique de Mozart...., et justement un orchestre attaque l'ouverture de Don Juan : c'est complet! Cet orchestre, composé d'un clavecin, d'un quatuor et de deux instruments à anche, ne jouait que de la musique du temps de Charles XII, et c'est sans contredit le concert le plus curieux que j'aie jamais entendu de ma vie ; ces airs un peu vieillots, mais soigneusement écrits, semblaient animer tous les vieux bibelots qui nous entouraient; et les personnages historiques, dont les portraits garnissaient les murs, souriaient dans leurs habits brodés à ces échos d'un siècle passé.

La fête s'est terminée par un feu d'artifice, des éclairages électriques qui dévoilaient tour à tour les différents quartiers de la ville, et enfin

une *saxa,* ou souper debout très-richement servi, et dans lequel on a porté des toasts en français, en anglais, en allemand, en suédois, en norvégien, en italien, en espagnol, en arabe et en chinois, un véritable spécimen de la tour de Babel; ce qui contribuait encore plus à la confusion des langues, c'est que c'étaient les Allemands qui parlaient français, les Français qui parlaient anglais, les Anglais qui parlaient suédois, les Suédois qui partaient espagnol, les Espagnols qui parlaient norvégien, les Norvégiens qui parlaient chinois, et les Chinois..... Non, les Chinois se sont fait excuser et n'ont point paru à la fête.

Jonköping, 17 août.

Ce matin nous avons quitté Stockholm et sommes arrivés tout d'une traite jusqu'ici. Je suis obligé de convenir que durant le voyage j'ai à peine regardé ces beaux paysages de la Suède que je voyais pourtant pour la dernière fois.

C'est que toujours des lacs gris, des sapins noirs et des bouleaux blancs, et ensuite des bouleaux, des sapins et des lacs, auxquels succèdent lacs, sapins, bouleaux, cela finit par lasser l'attention.

Le paysage scandinave, gracieux, pittoresque, séduisant, a un grand défaut, il est monotone et surtout monochrome; à part le moment du soleil couchant, le ciel est morne, trop blanc quand il fait beau, trop noir quand le

temps est couvert. La nature, pour se colorer, emploie toute la gamme des gris; et quand les habitations rouges, jaunes ou bleues ne viennent pas relever l'ensemble, on finit par éprouver de véritables agacements de vivre sans cesse dans ces camaïeux à l'encre de Chine et ces aquarelles à la sépia.

Les habitants subissent sans doute l'influence de la nature. Ils sont comme elle gracieux, avenants, ils ont tout ce qu'il faut pour plaire, séduire, charmer; mais ils sont tristes et froids, ils n'ont pas plus de rire que de soleil. L'ennui plane sur le pays.

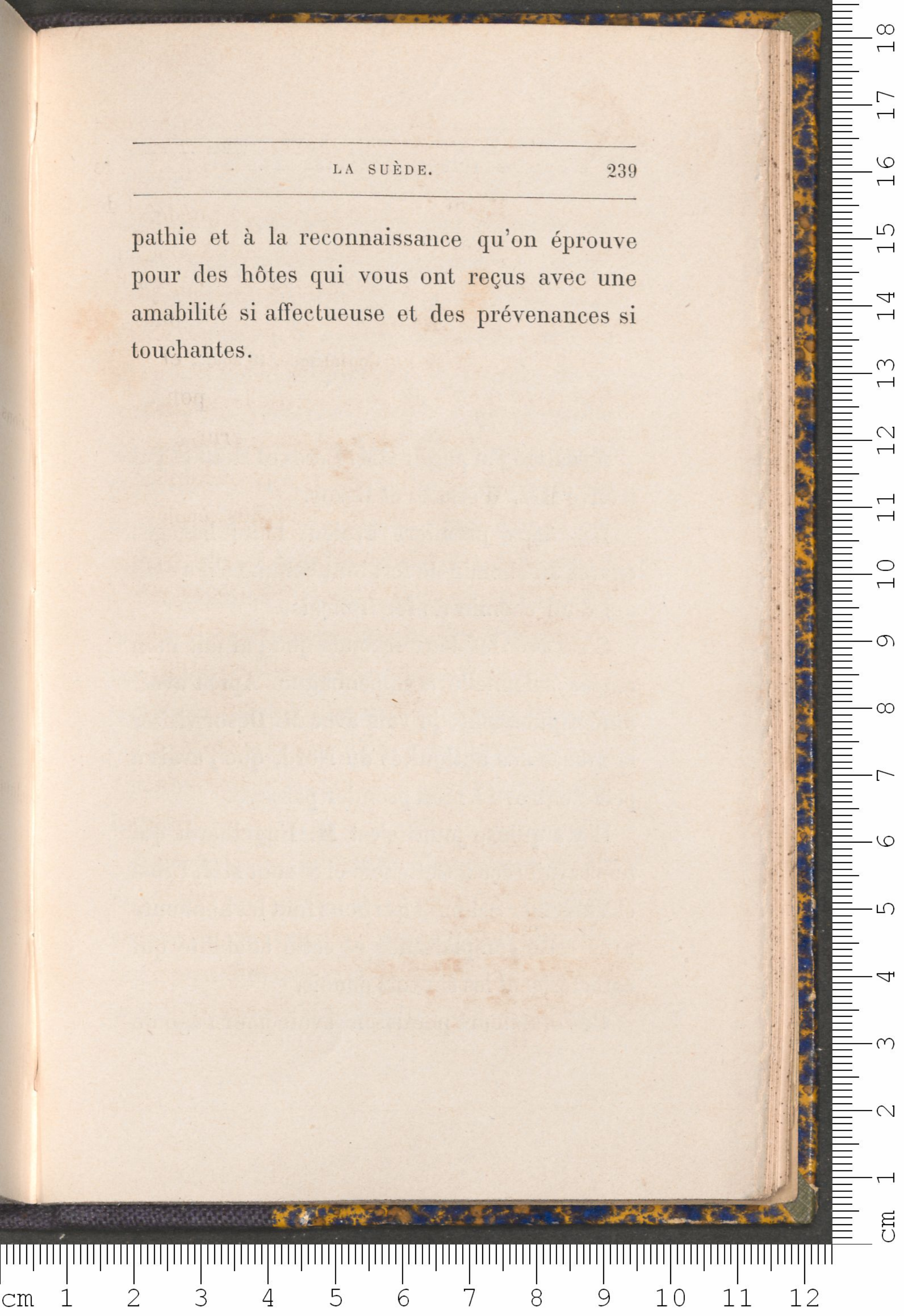
J'ai fait, dans mon voyage, tout ce que j'ai pu pour faire causer les paysans, les ouvriers, les bateliers, les employés des magasins, les enfants des écoles. Je n'ai jamais pu obtenir autre chose qu'un *ya* poli. Involontairement je pensais aux Espagnols, aux Italiens et aux Fellahs si vifs, si gais, si liants. Il est vrai que, dans ces pays ensoleillés où le peuple est fort amusant, il est aussi un peu menteur, volontiers voleur,

et brigand à l'occasion; tandis que les Suédois sont les hommes les plus honnêtes de l'Europe. Je suis heureux de le proclamer, et, ceci fait, je me sauve au plus vite du côté du soleil.

A Jonköping j'ai le temps de parcourir la ville et d'admirer d'immenses palais modernes qui tous sont des écoles: écoles de filles, écoles de garçons, écoles primaires, écoles secondaires, écoles supérieures, écoles scientifiques, écoles pratiques, écoles militaires, etc.

Décidément ce pays est admirable, beau et savant, pittoresque et probe, harmonieux et honnête, poétique et sage, admirable, je l'ai dit, mais ennuyeux, je le répète.

Je suis vraiment un ingrat de parler ainsi de gens qui m'ont si cordialement accueilli et dont l'hospitalité s'est exercée à tout moment avec tant de spontanéité et de largesse. Mais il faut pourtant bien que je dise ce que j'ai ressenti, et d'ailleurs, si cette impression légèrement hypocondriaque vous envahit en Suède comme dans tous les pays du Nord, cela n'ôte rien à la sym-



pathie et à la reconnaissance qu'on éprouve pour des hôtes qui vous ont reçus avec une amabilité si affectueuse et des prévenances si touchantes.

Copenhague, 18 août.

A Malmö j'ai perdu MM. Leras et Rétif et j'ai trouvé MM. Worsaae et Desor.

Les deux premiers avaient leurs bagages égarés au chemin de fer, tout comme s'il s'était agi d'un chemin de fer français.

C'est avec les deux seconds que j'ai fait mon entrée solennelle à Copenhague. Après avoir dîné rapidement, je vais avec M. Desor visiter le musée des antiquités du Nord, que j'avais à peine entrevu à mon premier passage.

Il y a quinze jours c'est M. Engelhardt qui nous avait reçus. Cette fois-ci ce sont MM. Erbst et Valdemar Schmidt qui nous font les honneurs avec cette complaisance et cette affabilité qui caractérisent les savants danois.

Ces messieurs paraissent avoir pour l'âge de

la pierre polie du Danemark une véritable prédilection. Ils nous font remarquer que les objets en pierre de cette époque sont beaucoup plus artistiques que ceux du premier âge du bronze. Chose singulière, la poterie qu'on trouve avec la pierre est plus fine, plus élégante que celle qui se rencontre avec le bronze. L'apparition de ce métal a donc été signalée par un abaissement dans le niveau artistique et par une décadence dans les procédés industriels.

Il semblerait, par conséquent, qu'avec le bronze serait venu un peuple nouveau plus en retard sous certains rapports que le peuple qu'il remplaçait. Mais les savants de ce pays tiennent à la fixité du type scandinave et n'admettent pas d'immigrations assez fortes pour avoir modifié la race.

Faut-il, alors, admettre l'hypothèse de M. Soldi, qui supposerait en Danemark l'usage du bronze plus ancien que l'usage de la pierre polie? c'est-à-dire que le premier âge de bronze se trouverait intermédiaire entre l'âge de la pierre

paléolithique et celui de la pierre néolithique? On aurait des sortes de stratifications entremêlées, disposées ainsi, en commençant par les plus anciennes :

La pierre taillée ;
Premier âge du bronze ;
La pierre polie ;
Deuxième âge du bronze.

Ce sont les fouilles de transition qui doivent trancher la question. Eh bien, les savants archéologues qui nous accompagnent repoussent cet enchevêtrement, et déclarent que la succession des objets établit bien l'ordre naturel :

La pierre taillée ;
La pierre polie, très-artistique ;
Premier âge du bronze, barbare ;
Deuxième âge du bronze, plus élégant.

Par conséquent la découverte du bronze aurait amené l'abandon des procédés artistiques qui présidaient à la fabrication de la pierre ;

cette découverte aurait coïncidé avec une dégénérescence dans tous les arts, sorte de dépression industrielle que l'on peut constater dans l'histoire de tous les peuples et qui arrive d'ordinaire après de grandes commotions politiques, après des guerres prolongées, pendant lesquelles vainqueurs et vaincus font, sans s'en douter, échange de civilisation et de barbarie, profitent parfois des idées qu'ils combattent, subissent le plus souvent l'influence des dépravations nouvelles qui s'offrent à eux et perdent surtout les traditions intellectuelles, artistiques ou scientifiques, qui avaient été le bénéfice béni de la tranquillité politique et de la paix.

Il faut donc supposer qu'après des conflits avec des peuples de l'Orient ou du Sud, les Scandinaves du bel âge de la pierre polie auraient, tout en empruntant à leurs ennemis l'usage du bronze, fait un retour à des procédés de fabrication plus grossiers.

Le musée des antiquités du Nord de Copenhague est le plus riche qui existe pour l'âge de

la pierre et celui du bronze. L'ambre y est représenté par de nombreux spécimens dont quelques-uns sont énormes ; j'ai vu une hache en ambre de grandeur naturelle.

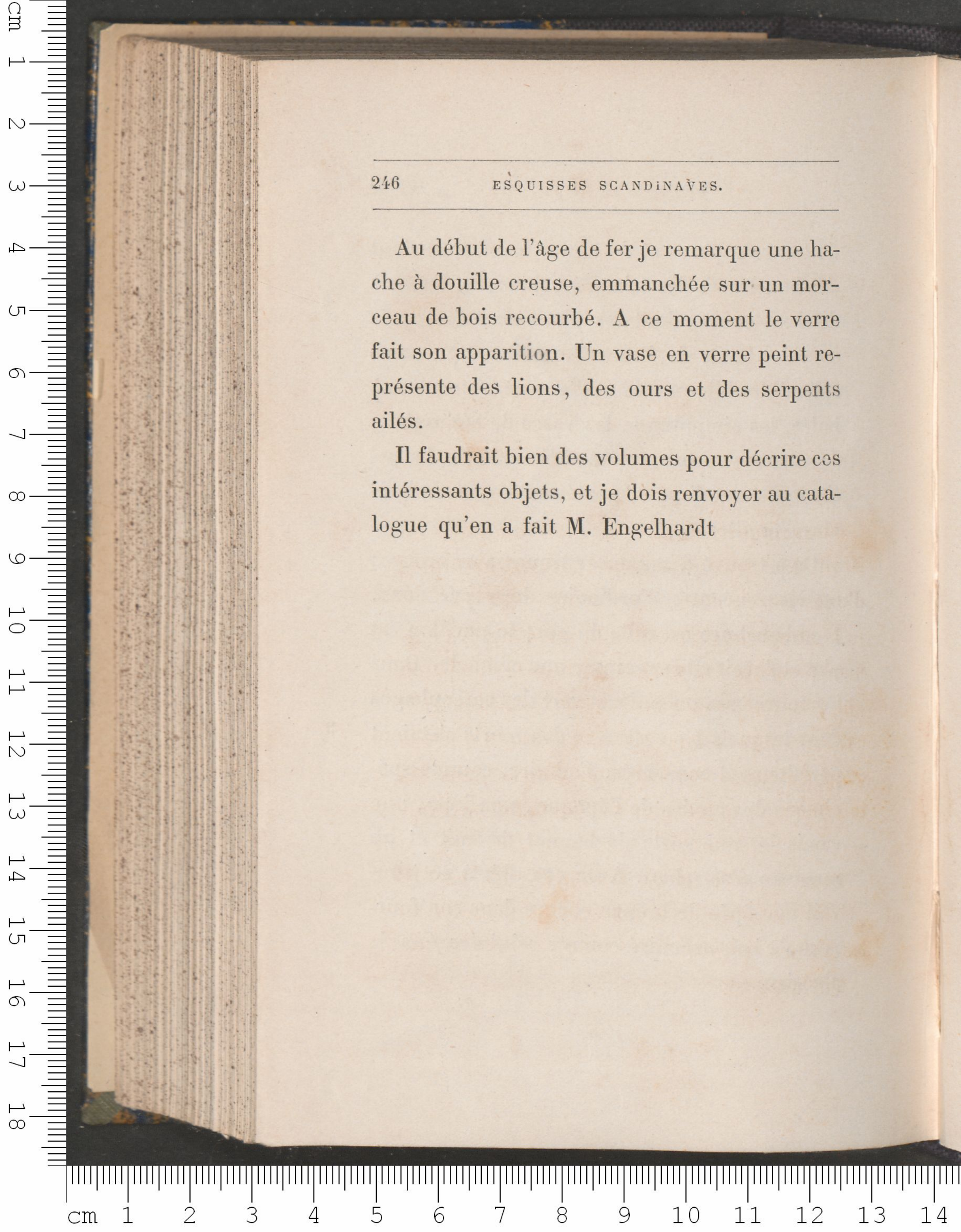
On a eu l'idée de mettre sous verre une tranche de knokinmödijs, de ces débris de cuisine composés de coquilles d'huîtres, d'os et de fragments d'ustensiles de toutes sortes. Ces amas sont caractérisés par des haches en silex taillé à tranchant transversal, des poteries grossières et des peignes en os destinés à préparer les aponévroses pour en faire des fils et des liens.

Je trouve de nombreux spécimens de ces grandes lances minces en pierre taillée comme celles qu'on a trouvées à Volgu (Saône-et-Loire) et qu'on a improprement appelées des haches, puisque ce sont des bouts de hallebarde.

Ce qui est amusant, c'est de regarder la série des petits objets de bronze, d'os, d'ambre, de bois, etc., qui vous donne bien une idée de la civilisation de ces époques reculées ; rasoirs, couteaux, pinces à épiler, chaînes, breloques,

de toutes espèces et de toutes formes, surtout des boucles et des triangles, jeux de dames à dix-huit cases, dont les pions sont fabriqués avec des bouts de fémurs humains, etc., et les splendides bijoux d'or et d'argent, les cornes à boire, les simpulums, les vases de cérémonie. Je retrouve encore, comme à Stockholm, les petits marteaux d'argent portés au cou ou en boucles d'oreilles.

On a trouvé d'immenses trompes en bronze; on les rencontre d'ordinaire deux par deux. L'embouchure est celle du cor; le pavillon est plat et devait vibrer comme une cymbale. Dans les tourbières on a découvert des sarcophages dans lesquels les costumes des morts s'étaient parfaitement conservés. J'admire, comme spécimens des modes de l'époque, une jupe, une camisole, une sorte de bonnet de nuit et un manteau d'astrakan. Avec ces objets se trouvait une épée de bronze encore dans son fourreau de bois organisé comme celui des *flissahs* algériennes.



Au début de l'âge de fer je remarque une hache à douille creuse, emmanchée sur un morceau de bois recourbé. A ce moment le verre fait son apparition. Un vase en verre peint représente des lions, des ours et des serpents ailés.

Il faudrait bien des volumes pour décrire ces intéressants objets, et je dois renvoyer au catalogue qu'en a fait M. Engelhardt

Copenhague, 19 août.

Nous retournons au musée des antiquités du Nord, dont les riches collections méritent plus d'une visite.

J'entreprends d'éclairer la question des emmanchements des haches de bronze; question qui a été l'objet de bien des discussions et qu'il est facile de résoudre à Copenhague, où beaucoup de spécimens ont été trouvés dans les tourbières avec les manches parfaitement conservés.

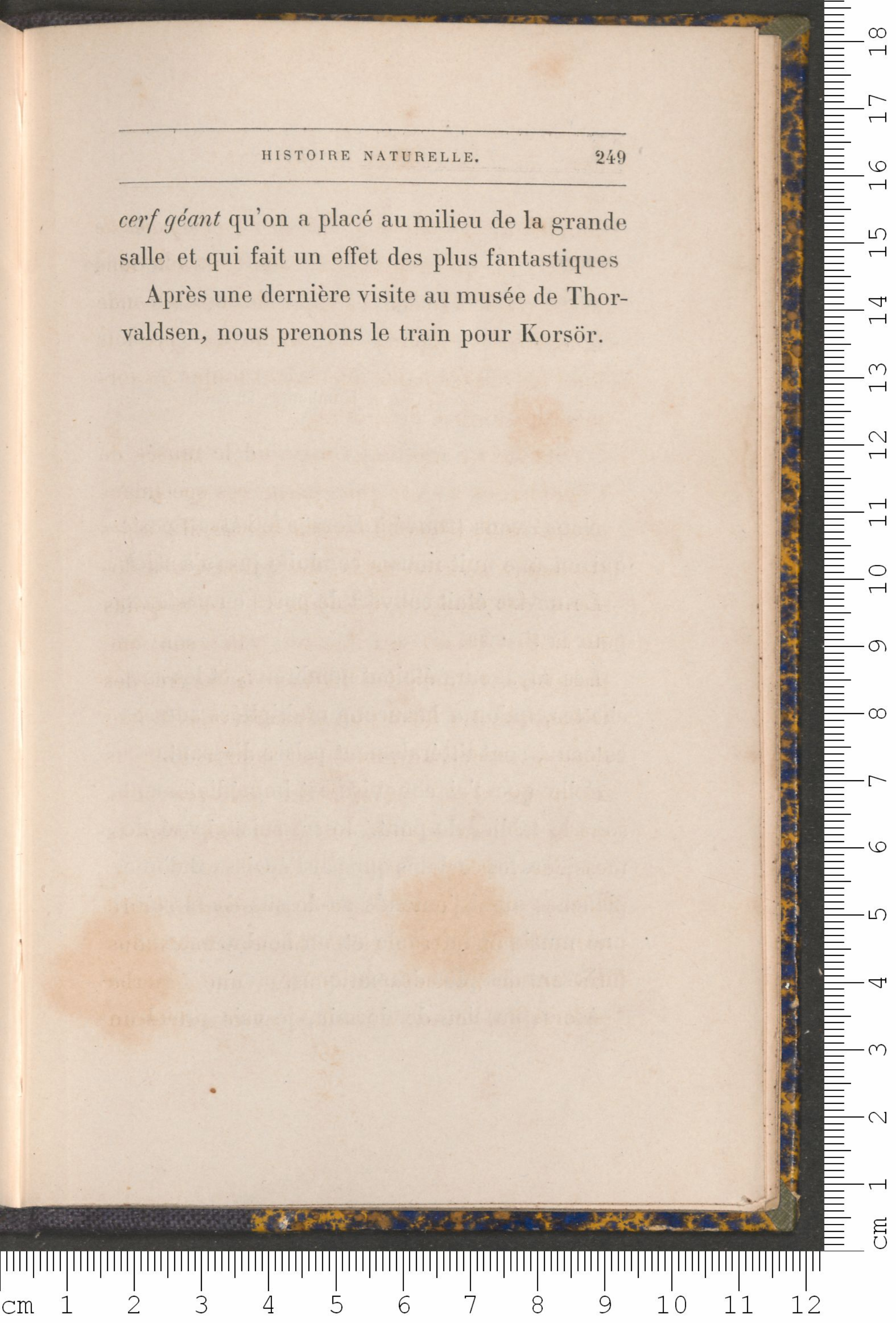
Deux types sont en présence : les haches pleines, avec ou sans nervures ou rebords, et les haches creuses.

Quelques archéologues ont proposé que la

plupart de ces objets soient des *contre-poids de lances*, ce qui a provoqué des contradictions assez vives. J'avais, à l'appui de cette seconde hypothèse, rapporté d'Éthiopie des javelots dont les contre-poids affectaient toutes les formes des haches de bronze.

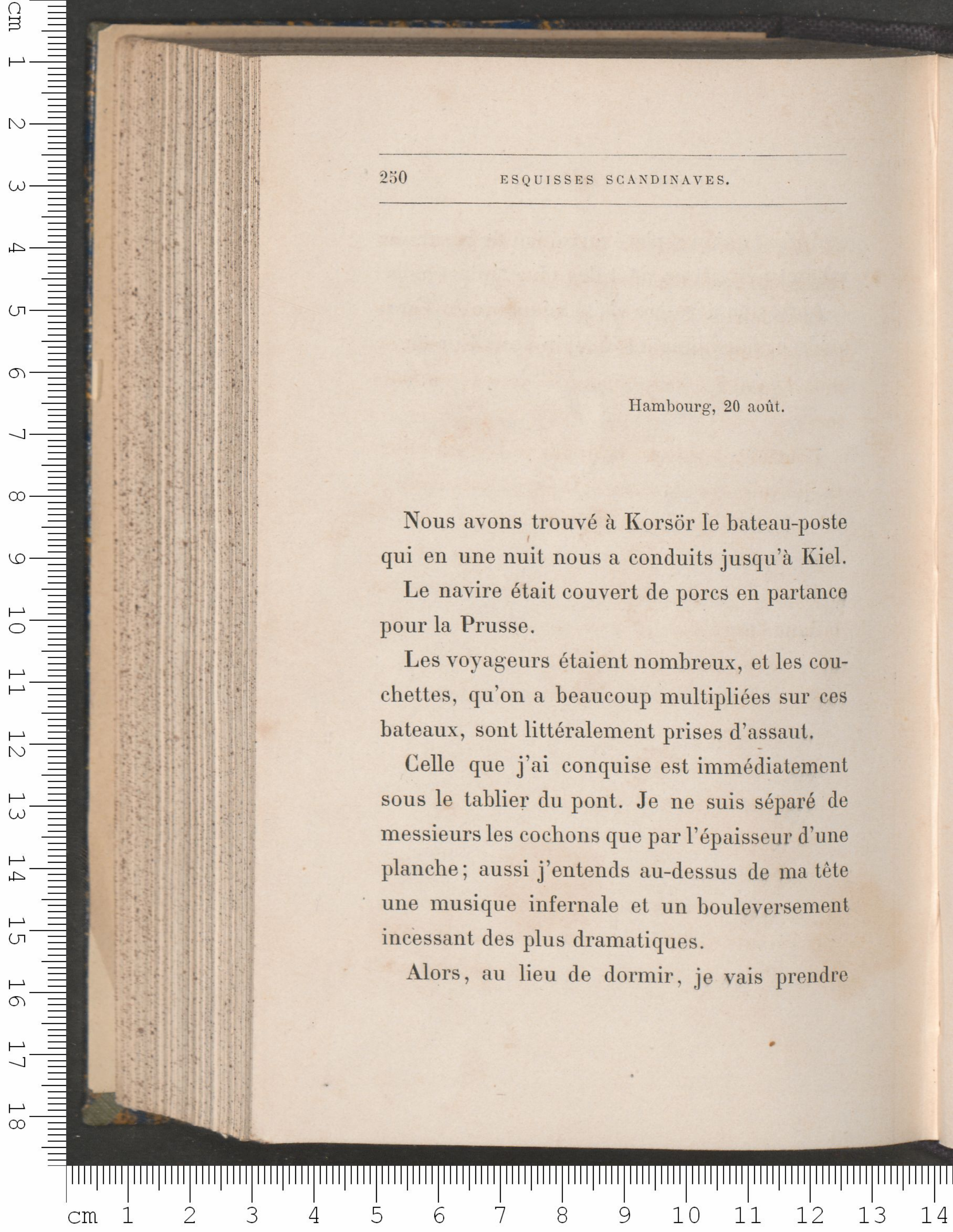
Or voici ce que nous apprend le musée de Copenhague : c'est que, parmi ces spécimens classés ordinairement comme *haches*, il y a des ciseaux à manche droit, des rabots, des doloires, des *bisaiguës*, et même des contre-poids de lances! Quant aux haches, elles sont emmanchées comme les haches de pierre des Océaniens, des façons les plus diverses. Il faut donc se garder de préconiser pour ces objets un usage plutôt qu'un autre, puisque nous avons la preuve qu'ils ont servi aux emplois les plus variés.

Nous allons aussi visiter le musée d'histoire naturelle, où se trouvent de beaux échantillons des grands poissons du Nord et une superbe collection d'animaux fossiles, entre autres un



cerf géant qu'on a placé au milieu de la grande salle et qui fait un effet des plus fantastiques

Après une dernière visite au musée de Thorvaldsen, nous prenons le train pour Korsör.



Hambourg, 20 août.

Nous avons trouvé à Korsör le bateau-poste qui en une nuit nous a conduits jusqu'à Kiel.

Le navire était couvert de porcs en partance pour la Prusse.

Les voyageurs étaient nombreux, et les couchettes, qu'on a beaucoup multipliées sur ces bateaux, sont littéralement prises d'assaut.

Celle que j'ai conquise est immédiatement sous le tablier du pont. Je ne suis séparé de messieurs les cochons que par l'épaisseur d'une planche; aussi j'entends au-dessus de ma tête une musique infernale et un bouleversement incessant des plus dramatiques.

Alors, au lieu de dormir, je vais prendre

du thé, c'est-à-dire du jambon, du bœuf, du renne, du fromage, des œufs, etc.

Pour faire la digestion je me promène sur le pont avec le docteur Hamy, qui a pris, comme moi, le parti d'abandonner sa couche embaumée.

Pourtant, à minuit et demi, je fais un effort et je vais me coucher. Mais je suis long à m'endormir, grâce aux *futurs annexés* de l'étage supérieur.

Enfin je perds peu à peu tout sentiment, la fatigue l'emporte, je dors.

— Glou, glou, glou, pchch — suits!

C'est un monsieur qui se lève et se lave.

— Rrrrrrr....

Il se gargarise.

— Prpr — prpr — prpr....

Il se brosse.

Le bruit cesse. Je redors.

Glou, glou, glou...

C'est un autre monsieur. Puis deux. Puis trois. Puis une tempête de propreté bruyante,

Cela réveille les cochons, qui avaient pris le parti de dormir après avoir éprouvé un mal de mer monumental.

Alors je me lève, et je me trouve nez à nez avec des gens sortant de tous ces trous disposés comme les alvéoles des ruches, et qu'on appelle des couchettes. Je m'assois pour mettre un soulier; un voyageur m'éternue dans le dos; un autre me bâille sous le menton.

Tout d'un coup un *ya* effrayant sort de tous les coins. C'est le garçon qui a offert du café et tous adhèrent.

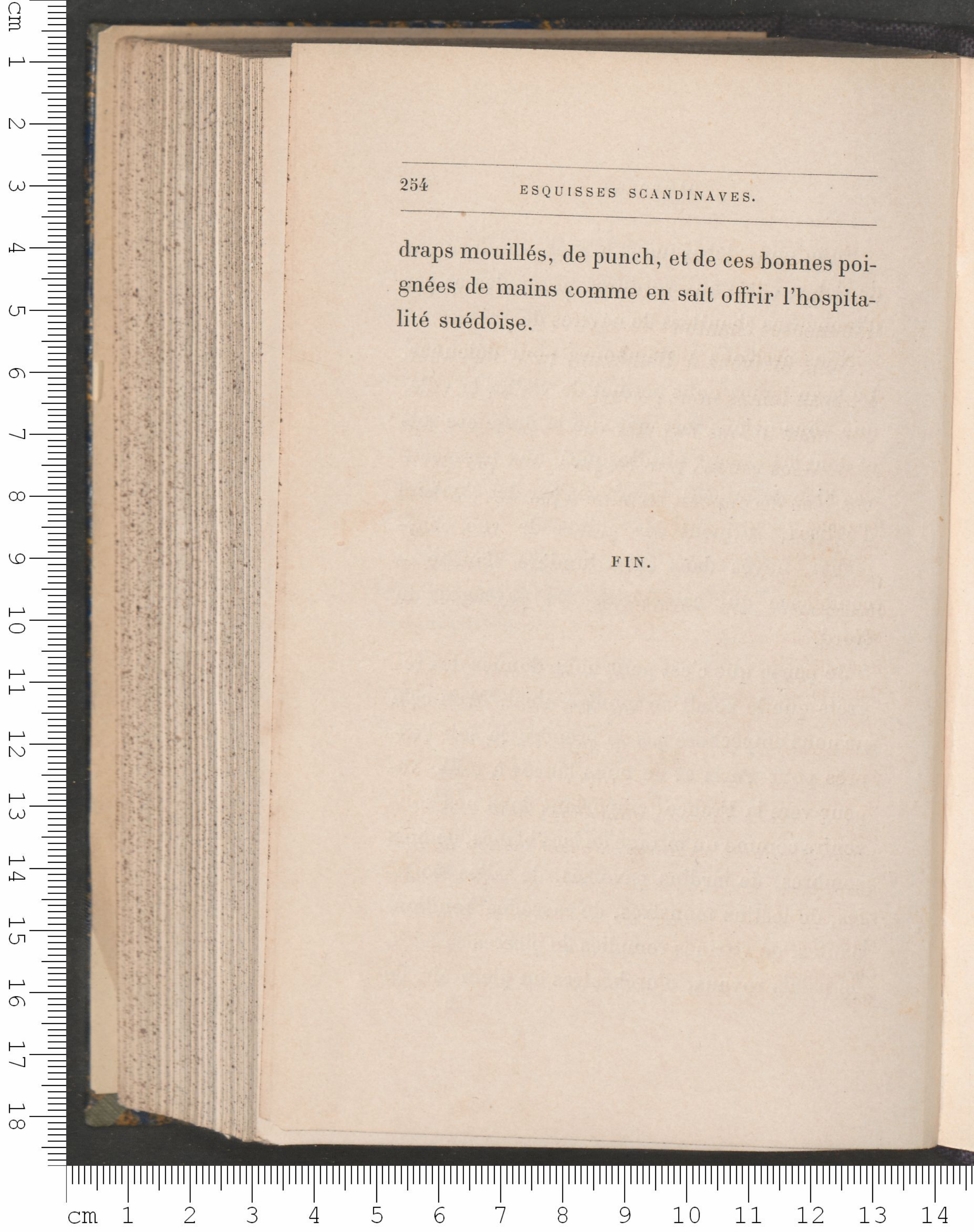
Sur le pont, je présente mes devoirs aux cochons qui paraissaient remis de leur indisposition, et puis à l'aurore, qui se dévoile cerise et violette, avec des reflets verts et noirs. La mer est toujours superbe. On aperçoit la terre.

Le soleil se lève dans la brume en s'allongeant en hauteur, formant d'abord une porte voûtée, puis une corbeille, puis un aérostat, et subitement prend son essor et paraît sauter dans le ciel.

Enfin nous débarquons à Kiel, annoncé par de riches villas aux verdures profondes et par d'immenses chantiers de navires de guerre.

Nous arrivons à Hambourg pour déjeuner. Le beau temps nous permet de visiter la ville, que nous avions fort mal vue la première fois et dont les canaux pittoresques, aux perspectives bien découpées, terminées par des clochers d'églises, forment des points de vue charmants, noyés dans cette lumière blanche et condensée qui caractérise les paysages du Nord.

Je pense que c'est pour nous donner des regrets que le soleil se montre ainsi. Mais cela ne nous empêchera pas de prendre ce soir l'exprès pour Paris et de nous lancer à toute vapeur vers la France, emportant dans nos souvenirs comme un mirage de lacs blancs, de bois sombres, de jardins pavoisés, de salles féodales, de festins monstres, de cascades bouillonnantes, de vitrines remplies de pierres cassées, de palais royaux, d'orchestres en plein air, de



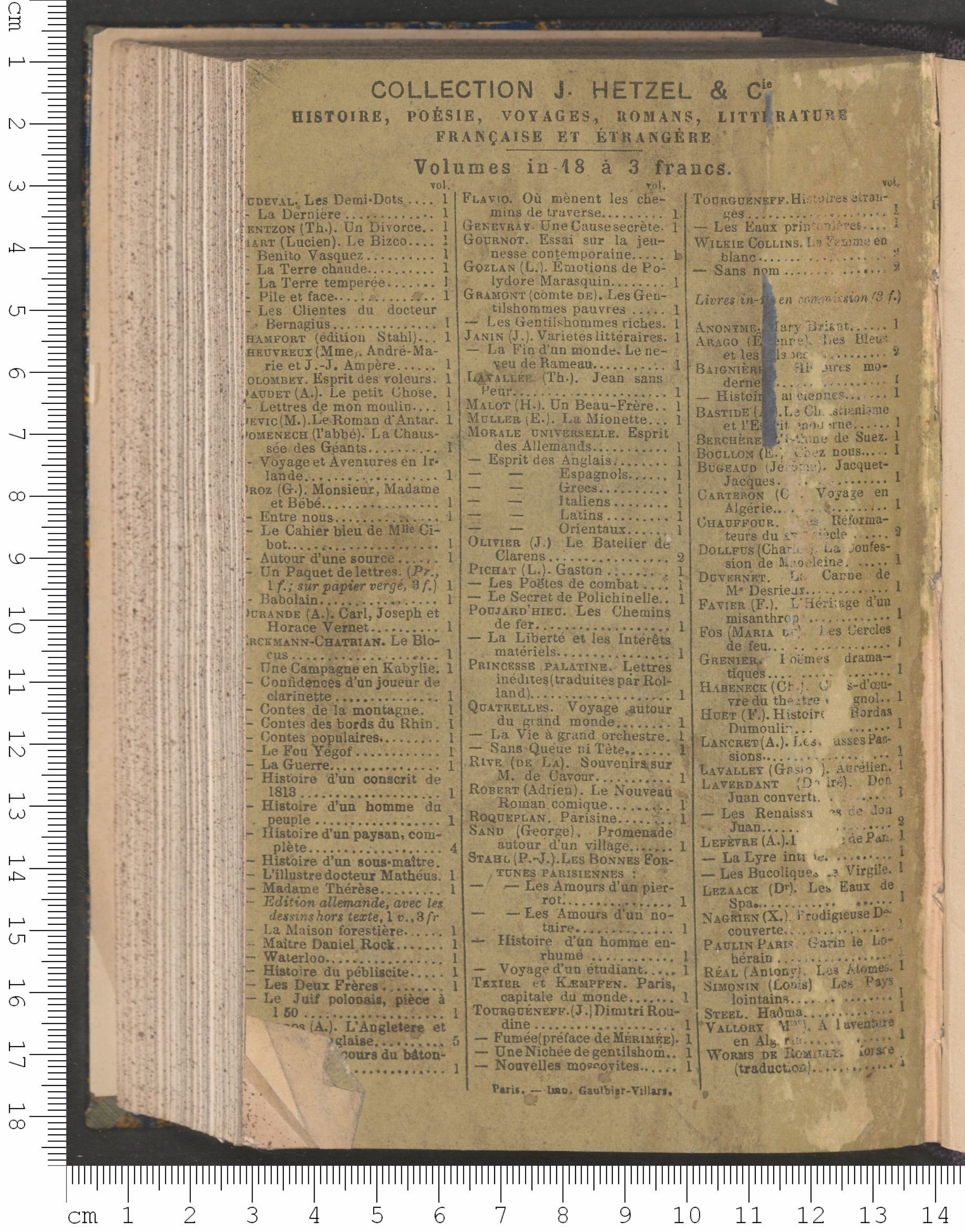
draps mouillés, de punch, et de ces bonnes poignées de mains comme en sait offrir l'hospitalité suédoise.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typographie Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.



COLLECTION J. HETZEL & Cie

HISTOIRE, POÉSIE, VOYAGES, ROMANS, LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Volumes in-18 à 3 francs.

vol.

udeval. Les Demi-Dots 1
- La Dernière 1
entzon (Th.). Un Divorce. . 1
hart (Lucien). Le Bizco.... 1
- Benito Vasquez 1
- La Terre chaude......... 1
- La Terre tempérée....... 1
- Pile et face............ 1
- Les Clientes du docteur Bernagius.............. 1
hamfort (édition Stahl)... 1
heuvreux (Mme). André-Marie et J.-J. Ampère...... 1
olombey. Esprit des voleurs. 1
audet (A.). Le petit Chose. 1
- Lettres de mon moulin.... 1
evic (M.). Le Roman d'Antar. 1
omenech (l'abbé). La Chaussée des Géants.......... 1
- Voyage et Aventures en Irlande.................. 1
roz (G.). Monsieur, Madame et Bébé.............. 1
- Entre nous.............. 1
- Le Cahier bleu de Mlle Cibot................... 1
- Autour d'une source...... 1
- Un Paquet de lettres. (*Pr., 1 f.; sur papier vergé, 3 f.*) 1
- Babolain................ 1
urande (A.). Carl, Joseph et Horace Vernet.......... 1
rckmann-Chatrian. Le Blocus..................... 1
- Une Campagne en Kabylie. 1
- Confidences d'un joueur de clarinette.............. 1
- Contes de la montagne. 1
- Contes des bords du Rhin. 1
- Contes populaires......... 1
- Le Fou Yégof............ 1
- La Guerre............... 1
- Histoire d'un conscrit de 1813.................... 1
- Histoire d'un homme du peuple.................. 1
- Histoire d'un paysan, complète.................. 4
- Histoire d'un sous-maître.
- L'illustre docteur Mathéus. 1
- Madame Thérèse......... 1
- *Edition allemande, avec les dessins hors texte, 1 v., 3 fr*
- La Maison forestière..... 1
- Maître Daniel Rock....... 1
- Waterloo................ 1
- Histoire du pébliscite..... 1
- Les Deux Frères......... 1
- Le Juif polonais, pièce à 1 50..................... 1
...es (A.). L'Angletere et ...glaise.......... 5
...cours du bâton-............. 1

Flavio. Où mènent les chemins de traverse......... 1
Genevray. Une Cause secrète. 1
Gournot. Essai sur la jeunesse contemporaine..... 1
Gozlan (L.). Émotions de Polydore Marasquin........ 1
Gramont (comte de). Les Gentilshommes pauvres 1
— Les Gentilshommes riches. 1
Janin (J.). Variétés littéraires. 1
— La Fin d'un monde. Le neveu de Rameau........... 1
Lavallée (Th.). Jean sans Peur..................... 1
Malot (H.). Un Beau-Frère.. 1
Muller (E.). La Mionette... 1
Morale universelle. Esprit des Allemands............ 1
— Esprit des Anglais........ 1
— — Espagnols........ 1
— — Grecs.......... 1
— — Italiens........ 1
— — Latins......... 1
— — Orientaux....... 1
Olivier (J.) Le Batelier de Clarens................ 2
Pichat (L.). Gaston 1
— Les Poëtes de combat 1
— Le Secret de Polichinelle.. 1
Poujard'hieu. Les Chemins de fer.................. 1
— La Liberté et les Intérêts matériels............. 1
Princesse palatine. Lettres inédites (traduites par Rolland).................. 1
Quatrelles. Voyage autour du grand monde........ 1
— La Vie à grand orchestre. 1
— Sans Queue ni Tête....... 1
Rive (de La). Souvenirs sur M. de Cavour.......... 1
Robert (Adrien). Le Nouveau Roman comique......... 1
Roqueplan. Parisine........ 1
Sand (George). Promenade autour d'un village....... 1
Stahl (P.-J.). Les Bonnes Fortunes parisiennes :
— — Les Amours d'un pierrot.................. 1
— — Les Amours d'un notaire.................. 1
— Histoire d'un homme enrhumé 1
— Voyage d'un étudiant..... 1
Texier et Kæmpfen. Paris, capitale du monde....... 1
Tourguéneff. (J.) Dimitri Roudine 1
— Fumée (préface de Mérimée). 1
— Une Nichée de gentilshom.. 1
— Nouvelles moscovites...... 1

Tourguéneff. Histoires étranges................... 1
— Les Eaux print...ières.... 1
Wilkie Collins. La Femme en blanc................. 2
— Sans nom 2

Livres in-1... en commission (3 f.)

Anonyme. ...ary Briant...... 1
Arago (É...enre). Les Bleus et les ...la...c 2
Baignière... Hi...oires modernes.................. 1
— Histoi... anciennes....... 1
Bastide (A...). Le Ch...stianisme et l'Es...rit mod...rne...... 1
Berchère ...'Isthme de Suez. 1
Boullon (E.). ...hez nous..... 1
Bugeaud (Jérôme). Jacquet-Jacques.................. 1
Carteron (C... . Voyage en Algérie.................. 1
Chauffour. ...es Réformateurs du ...e siècle 2
Dollfus (Charl...). La Confession de M...deleine. 1
Duvernet. La Canne de Me Desrieux............. 1
Favier (F.). L'Héritage d'un misanthrop............... 1
Fos (Maria de). Les Cercles de feu.................. 1
Grenier. Poëmes dramatiques.................... 1
Habeneck (Ch.). C...s-d'œuvre du théâtre ...gnol.. 1
Huet (F.). Histoir... Bordas Dumoulin............... 1
Lancret (A.). Les ...asses Passions.................. 1
Lavalley (Gasto...). Aurélien. 1
Laverdant (D...iré). Don Juan converti.......... 1
— Les Renaissa...es de don Juan.................. 2
Lefèvre (A.).I... de Par. 1
— La Lyre int...e.......... 1
— Les Bucolique... Virgile. 1
Lezaack (Dr). Les Eaux de Spa.................... 1
Nagrien (X.). Prodigieuse Découverte.............. 1
Paulin Paris. Garin le Loherain 1
Réal (Antony). Les Atomes. 1
Simonin (Louis) Les Pays lointains.............. 1
Steel. Haôma.............. 1
Vallory (M...). A l'aventure en Alg...e.............. 1
Worms de Romilly. Horace (traduction).............. 1

Paris. — Imp. Gauthier-Villars.



